



Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/jjrcollectioncom02rous>





COLLECTION
COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME SECONDE.



J U L I E,
O U L A
NOUVELLE HÉLOÏSE.
L E T T R E S
D E
D E U X A M A N S,
H A B I T A N S
D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.
R E C U E I L L I E S E T P U B L I É E S
P A R.

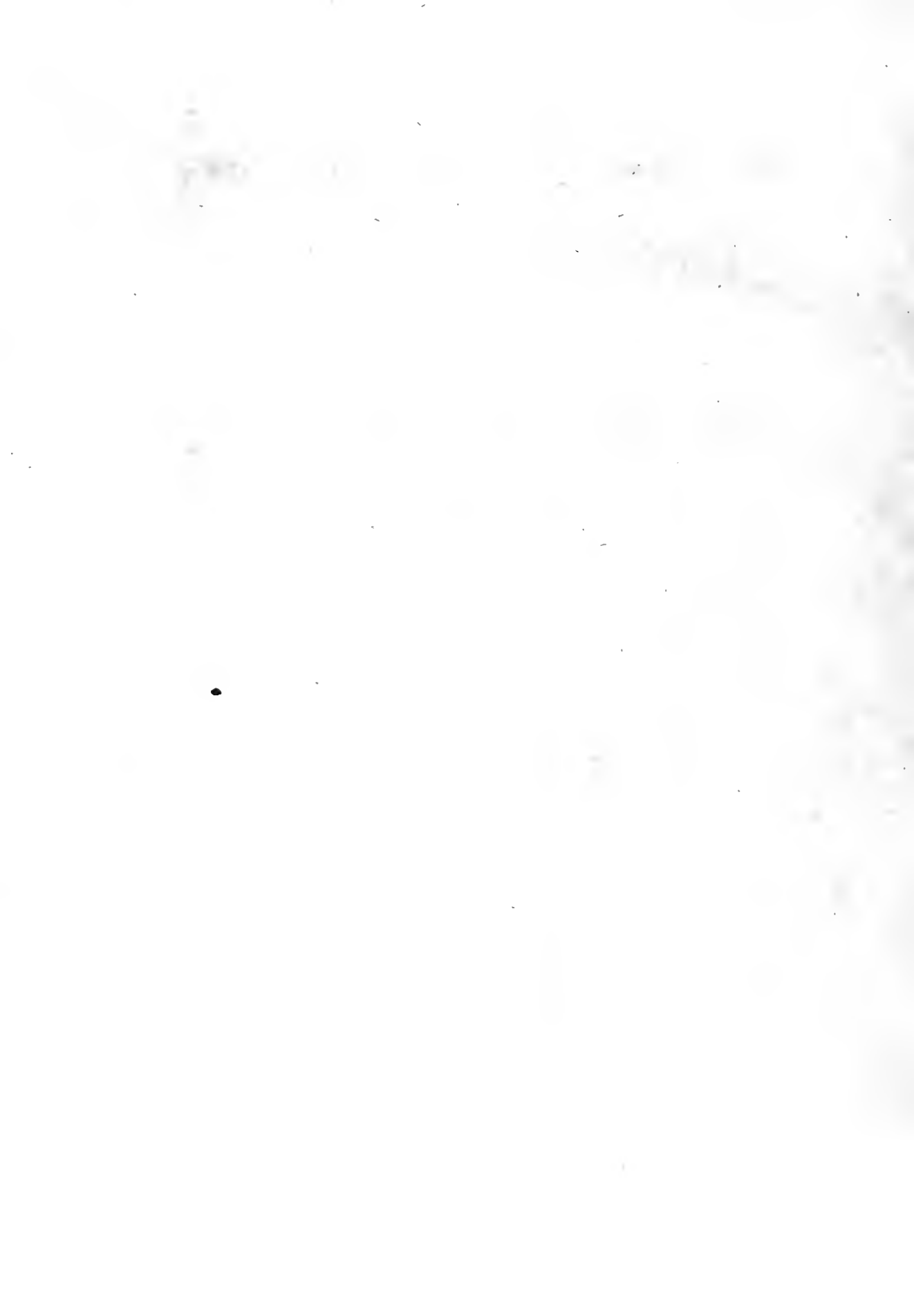
J. J. ROUSSEAU,
Nouvelle Édition originale, revue & corrigée par l'Éditeur.

T O M E S E C O N D.



L O N D R E S.

M. D C C. L X X I V.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS
D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

OUI, Milord, il est vrai; mon ame est oppressée du poids de la vie. Depuis long-temps elle m'est à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chère, il ne m'en reste que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'est pas permis d'en disposer sans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je fais aussi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos soins me l'ont sauvée deux fois, & vos bienfaits me la conservent sans cesse. Je n'en disposerai jamais que je ne sois sûr de le pouvoir faire sans crime, ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous disiez que je vous étois nécessaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous sommes à Londres, loin que vous songiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de soins superflus! Milord, vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Être éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous sur la terre; l'amitié, le

Nouv. Héloïse. Tome II.

A

devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des sophismes ne l'y retiendront point. Éclairer ma raison , parlez à mon cœur ; je suis prêt à vous entendre : mais souvenez-vous que ce n'est point le désespoir qu'on abuse.

VOUS voulez qu'on raisonne ; hé bien ! raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite ; j'y consens. Cherchons la vérité paisiblement , tranquillement. Discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple , & je ne suis pas fort content du sien ; mais j'espère imiter son sang - froid dans cette discussion.

J'AI long-temps médité sur ce grave sujet : vous devez le savoir , car vous connoissez mon sort , & je vis encore. Plus j'y réfléchis , plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui , c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous , & n'est un bien pour personne , il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine , je pense que c'est celle-là , & si l'on venoit à bout de la renverser , il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

QUE disent là-dessus nos sophistes ? Premièrement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous , parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene , ils s'en font couper un , & tous les deux , s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse , qui est mon corps , je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous , ils ne sont que trop sujets à changer de nature , & il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette re-

gle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejeter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes ?

CETTE objection si peu solide, ils la retournent de mille manières. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pour-quoi en fors-tu sans son congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en fors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte : c'est en me la rendant insupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste de toute ma force ; dans le second, j'ai le mérite d'obéir.

CONCEVEZ-VOUS qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence, comme si on vouloit se soustraire à ses loix ? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne ? Non, sa justice & sa bonté sont mon espoir, & si je croyois que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.

C'EST un des sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cébès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on est mort ? Ce n'est point cela du tout, mais il falloit dire : si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service ? La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie ; comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de

Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi. Absurdes & cruels dans leurs raisonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

QUANT au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé ; cette question n'y est traitée que très-légèrement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

CES mêmes sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal ? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien ? Le crime assiége sans cesse l'homme le plus vertueux ; chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête-homme. Dans tout le reste ils diffèrent entre eux ; ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertus récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord, c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie ? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres, & de tout ce qu'il y a de mortel en

nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations ? Et si nos passions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres ? Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrettement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence à force de l'étendre sur la terre : ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

MAIS qu'en général ce soit, si l'on veut, un bien pour l'homme de ramper tristement sur la terre ; j'y consens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaste tombeau du monde. Il est, il est des infortunés trop privilégiés pour suivre la route commune, & pour qui le désespoir & les amères douleurs sont le passeport de la nature. C'est à ceux-là qu'il seroit aussi insensé de croire que leur vie est un bien, qu'il l'étoit au sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tandis qu'il est bon de vivre, nous le désirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long-temps une vie pénible & douloureuse avant de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoi qu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on fait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-temps avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précède-toujours de beaucoup la tentation.

CE n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils disent en suite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux, c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines,

& il n'y a jamais que les poltrons qui se donnent la mort. O Rome! conquérante du monde, que le troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Éponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zèle, & faisoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes! & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros, qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus long-temps la peine de vivre; quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vite? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison. Et moi, qui m'oblige à supporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage?

SANS doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne fait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort, ressemble à celui qui aime mieux laisser envénimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parifot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la fienne en pourriture faute d'oser soutenir la même opération.

J'AVOUE qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent

(1) Chirurgien de Lyon, homme oublié de tel qui fut honoré de ses d'honneur, bon citoyen, ami tendre bienfaits. & généreux, négligé, mais non pas

pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche combien en est-il qui l'ordonnent! Qu'un Magistrat à qui tient le salut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir quoiqu'il arrive; que mille autres relations civiles & domestiques forcent un honnête-homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conserver aux dépens d'une foule de misérables, une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le sauvage décrépît à son fils, qui le porte & fléchit sous le poids; les ennemis sont-là; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misère, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité?

PRENEZ ces considérations, Milord, rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme censé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte, & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire? Les drogues font-elles plaisir à prendre? Combien de gens préfèrent la mort à la médecine! Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fièvre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; si nous re-

gardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Milord, la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur: fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort désirable, il me prescrit de la chercher.

BOMSTON, j'en appelle à votre sagesse & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la Religion sur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de sa règle unique, qui est l'écriture, mais seulement des philosophes payens. Lactance & Augustin, qui, les premiers, avancèrent cette nouvelle doctrine, dont Jesus-Christ ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyèrent que sur le raisonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de sorte que les fidèles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Évangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entière une loi contre le suicide, ou même une simple improbation; & n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se font donnés la mort, on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples? Il y a plus; celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se feroit-il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enfuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs, ni les ennemis ; & Moïse qui fit tant mourir de gens, entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la première est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice, les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel ; & que la nature y a mis, d'ailleurs, un suffisant obstacle.

MAIS, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en faisant l'esprit ! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de misères, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui ! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie, la résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons-nous sans remords de la vie même, aussi-tôt qu'elle est un mal pour nous, puisqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offensons ni Dieu, ni les hommes. S'il faut un sacrifice à l'Être suprême, n'est-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, & versons paisiblement dans son sein notre ame qu'il redemande.

TELS sont les préceptes généraux que le bon sens dicte à tous les hommes, & que la Religion autorise (2). Revenons à nous.

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit ! Raisonne-t-on si paisiblement sur une question pareille, quand on l'examine pour soi ? La lettre.
Nouv. Héloïse. Tome II. B

Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressiez de souffrir: Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous deux est le plus cher à l'autre.

QUE tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassément à la vie, après nous en avoir ôté les charmes; & que nous trainions avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & cassé? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de ses entraves, & où l'homme fait encore mourir; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un temps où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrions plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussi-tôt qu'ils sont rompus! Je le sens, Milord; nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure, la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint, nous unisse encore à notre dernière heure.

tre est elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien pesant, bien froid; & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siècle & de nation. Quand ce n'est pas

la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent; tous les actes de courage sont autant de chimères pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu!

O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans ? Que quittent - ils en sortant du monde ? Ils s'en vont ensemble ; ils ne quittent rien.

L E T T R E II.

R É P O N S E.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je fais mourir : car je fais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

IL est vrai, tu m'étois nécessaire ; mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en fers point, à qui t'en prendras-tu ? Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quel service puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au - dessous de toi.

JE n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste ; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content ? Un misérable & perpétuel sophisme, qui, dans l'égarément de ta raison, marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever, si je n'avois pitié de ton délire.

POUR renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps, & soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point, après quoi nous reprendrons pied-à-pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

MAIS laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres, & l'on fait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

IL t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière; c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis, il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; & dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le desir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit.

IL t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé? Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point, avec la vie, une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

TU comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis : la vie est un

mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même : la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il fera bientôt délivré; mais sa vie active & morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aie pas démêlé, sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

TU t'ennuies de vivre, & tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections dérégées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

JE souffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

CONSIDERE un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passagères d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa for-

me originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent, nous soient plus inhérens que nos chagrins; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

QUOI qu'il en soit; puisque la plupart de nos maux physiques ne sont qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui: car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté, ni de sa raison; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarasse, & où son ame n'est déjà plus.

MAIS il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable? C'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent; mais la douleur du mal est permanente; celle de l'opération, passagère, & l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance & n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps? Attends, & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

AH! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront. Vain sophisme de la douleur! Bon mot sans raison, sans

justesse, & peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère [3]! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatrifier? Et quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver, en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

PENSES-Y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

NE dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que, si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

TA mort ne fait du mal à personne? J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe guères, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises; n'en est-il point de plus chers encore [4] qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, pen- ses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à sa

(3) Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misère, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa

douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

(4) Des droits plus chers que ceux de l'amitié? Et c'est un sage qui le dit! Mais ce prétendu sage étoit amoureux lui-même.

premiere innocence ? Ne crains-tu point de r'ouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle , en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? Et si elle te survit , ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords , plus pesant à supporter que la vie ? Ingrat ami , amant sans délicatesse , feras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher ? Et ne saurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

TU parles des devoirs du Magistrat & du pere de famille , & parce qu'ils ne te sont pas imposés , tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation , tes talens , tes lumieres ; la patrie à qui tu appartiens , les malheureux qui ont besoin de toi , ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes , tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un Prince étranger , parce qu'il ne doit le verser que pour son pays , & qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expressé défense des loix ? Les loix , les loix , jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent , par respect pour elles , ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie , & tu demandes ; quel mal fais-je ?

TU veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des Romains ! Toi , des Romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi , Brutus mourut-il en amant désespéré , & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ? Homme petit & foible , qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire , ah ! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste , tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere , & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

QUE tes exemples sont mal choisis , & que tu juges bassément des Romains , si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge ! Regarde les beaux temps
de

de la république, & cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron, pour avoir pu survivre à sa défaite ? Par quelle raison tant de Généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coûtoit si peu de mourir ? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

MAIS toi, qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? Et pour n'avoir ni nom, ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses loix ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... Je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour ! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

ÉCOUTE-MOI, jeune insensé, tu m'es cher ; j'ai pitié de tes
Nouv. Héloïse. Tome II.

erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « que je fasse encore une » bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi le malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse, ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

L E T T R E III.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kingsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succèdent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures ; mais comme la plus importante affaire des Ministres est d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de temps à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop visible n'abrege pas ces délais. Vous savez que la Cour ne me convient guères ; elle m'est encore plus insupportable depuis que nous vivons ensemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

CEPENDANT, en causant avec ces empressés fainéans, il m'est venu une idée qui vous regarde, & sur laquelle je n'attends que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la fois du mal & de la résistance. Si vous voulez vivre & guérir, c'est moins parce que l'honneur & la raison l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'est pas assez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir

les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute chose, on ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raison seule ne vous rendra pas la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous sortiez d'au-dedans de vous, & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

IL se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner; il est question d'une entreprise grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de semblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand spectacle qui puisse frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'observation trouvera de quoi se contenter. Vos fonctions seront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous possédez, que du courage & de la santé. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement ne sera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet sur le point d'éclorre, est pourtant encore un secret dont je ne suis pas le maître. J'ajouterai seulement que, si vous négligez cette heureuse & rare occasion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez peut-être toute votre vie.

J'AI donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous soyez, & de ne point revenir sans votre réponse; car elle presse, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

L E T T R E . I V .

R É P O N S E .

F A I T E S , Milord ; ordonnez de moi , vous ne ferez défavoué sur rien . En attendant que je mérite de vous servir , au moins que je vous obéisse .

L E T T R E . V .

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

P U I S Q U E vous approuvez l'idée qui m'est venue , je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu , & à vous expliquer de quoi il s'agit , selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vous .

V O U S savez qu'on vient d'armer à Plimouth une escadre de cinq vaisseaux de guerre , & qu'elle est prête à mettre à la voile . Celui qui doit la commander est M. Georges Anson , habile & vaillant Officier , mon ancien ami . Elle est destinée pour la mer du Sud , où elle doit se rendre par le détroit de Le Maire , & en revenir par les Indes orientales . Ainsi vous voyez qu'il n'est pas question de moins que du tour du monde ; expédition qu'on estime devoir durer environ trois ans . J'aurois pu vous faire inscrire comme volontaire ; mais pour vous donner plus de considération dans l'équipage , j'y ai fait ajouter un titre , & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement ; ce qui vous convient d'autant mieux que , le génie étant votre première destination , je fais que vous l'avez appris dès votre enfance .

J E compte retourner demain à Londres [5] , & vous présenter

(5) Je n'entends pas trop bien ceci : vont à la Cour n'y couchent pas ; cependant voilà Milord Edouard forcé de Kinlington n'étant qu'à un quart de d'y passer je ne fais combien de jours .
lieu de Londres , les Seigneurs qui

à M. Anson dans deux jours. En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espère que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

L E T T R E V I.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

JE pars, chère & charmante Cousine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémisphère la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis ! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un asyle au monde où je puisse être loin de vous ! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être... qu'il seroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril est au fond de mon cœur, car quoi qu'il en soit de mon sort, je l'ai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

MILORD Édouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en passant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoissez son ame, & vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez aussi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah ! Milord ! vos yeux les reverront !

VOTRE amie a donc, ainsi que vous, le bonheur d'être mère ! Elle devoit donc l'être !... Ciel inexorable !... O ma mère ! pourquoi vous donna-t-il un fils dans sa colère ?

IL faut finir , je le sens. Adieu , charmantes Cousines. Adieu , beautés incomparables. Adieu , pures & célestes ames. Adieu , tendres & inséparables amies , femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existoit que pour partager entre vous tous les sentimens de son ame , & qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... J'entends le signal & les cris des Matelots ; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord , il faut partir. Mer vaste , mer immense , qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein , puisse - je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité !

L E T T R E V I I .

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

QUE tu tardes long-temps à revenir ! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être , & , qui pis est , à t'en éloigner ! L'idée de se voir pour si peu de temps gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi , c'est n'être bien nulle part , & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même temps chez l'une & chez l'autre ?

QUE faisons-nous , chère Cousine ? Que d'instans précieux nous laissons perdre , quand il ne nous en reste plus à prodiguer ! Les années se multiplient ; la jeunesse commence à fuir ; la vie s'écoule ; le bonheur passager qu'elle offre est entre nos mains , & nous négligeons d'en jouir ! Te souvient-il du temps où nous étions encore filles , de ces premiers temps si charmans & si doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge , & que le cœur oublie avec tant de peine ? Combien de fois , forcées de nous séparer pour peu de jours , & même pour peu d'heures , nous disions en nous embrassant tristement ; ah ! Si jamais nous disposons de nous , on ne nous verra plus séparées ! Nous

en disposons maintenant , & nous passons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre ! Quoi ! Nous aimerions-nous moins ? Chère & tendre amie , nous le sentons toutes deux , combien le temps , l'habitude , & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indissoluble. Pour moi , ton absence me paroît de jour en jour plus insupportable ; & je ne puis plus vivre un instant sans toi. Ce progrès de notre amitié est plus naturel qu'il ne semble : il a sa raison dans notre situation ainsi que dans nos caractères. A mesure qu'on avance en âge tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher , & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés , jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même , on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités , il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd , plus il s'attache à ce qui lui reste ; & il tient , pour ainsi dire , au dernier objet , par les liens de tous les autres.

VOILA ce qu'il me semble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah ! Ma chère , mon pauvre cœur a tant aimé ! Il s'est épuisé de si bonne heure qu'il vieillit avant le temps , & tant d'affections diverses l'ont tellement absorbé , qu'il n'y reste plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vu successivement fille , amie , amante , épouse & mère. Tu fais si tous ces titres m'ont été chers ! Quelques-uns de ces liens sont détruits , d'autres sont relâchés. Ma mère , ma tendre mère n'est plus ; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire , & je ne goûte qu'à moitié le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint , il l'est pour jamais , & c'est encore une place qui ne fera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chère moitié de toi-même , & qui méritoit si bien ta tendresse & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands , l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour , ainsi que tous les autres , a besoin de communication , & quel retour peut attendre une mère d'un enfant de quatre ou cinq ans ? Nos enfans nous sont chers long-temps avant

qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour ; & cependant on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende ! Mon mari m'entend , mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable ; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie , une mère qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot , la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore , par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans , sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin , quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille , je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits bambins jouer ensemble , nos cœurs unis les confondent , & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

CE n'est pas tout , j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi , & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation , & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pèse de plus en plus , & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révèle , plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance , le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux , de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possède , & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui grand Dieu ! faut-il déguiser mes plus secrètes pensées , & céler l'intérieur d'une ame , dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar , à mon mari , au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois , il faut le tromper tous les jours , & me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cœur n'ose accepter aucun témoignage de son estime , ses plus tendres caresses me font rougir , & toutes les marques de respect & de considération qu'il me donne , se changent dans ma conscience en opprobres & en signes de mépris. Il est bien dur d'avoir à se dire sans cesse : c'est une

une

une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoissoit , il ne me traiteroit pas ainsi ! Non , je ne puis supporter cet état affreux ; je ne suis jamais seule avec cet homme respectable , que je ne sois prête à tomber à genoux devant lui , à lui confesser ma faute , & à mourir de douleur & de honte à ses pieds.

Cependant les raisons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces , & je n'ai pas un motif de parler qui ne soit une raison de me taire. En considérant l'état paisible & doux de ma famille , je ne pense point sans effroi qu'un seul mot y peut causer un désordre irréparable. Après six ans passés dans une si parfaite union , irai-je troubler le repos d'un mari si sage & si bon , qui n'a d'autre volonté que celle de son heureuse épouse , ni d'autre plaisir que de voir regner dans sa maison l'ordre & la paix ? Contristerai-je par des troubles domestiques les vieux jours d'un pere que je vois si content , si charmé du bonheur de sa fille & de son ami ? Exposerai-je ces chers enfans , ces enfans aimables & qui promettent tant , à n'avoir qu'une éducation négligée ou scandaleuse , à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parens , entre un père enflammé d'une juste indignation , agité par la jalousie , & une mère infortunée & coupable , toujours noyée dans les pleurs ? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme ; que fais-je ce qu'il fera ne l'estimant plus ? Peut-être n'est-il si modéré que parce que la passion qui domineroit dans son caractère , n'a pas encore eu lieu de se développer. Peut-être sera-t-il aussi violent dans l'emportement de la colère qu'il est doux & tranquille tant qu'il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne , ne m'en dois-je point aussi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & régulière n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse , & faut-il m'exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si long-temps ? Je te l'avoue , ma Cousine , je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé ; il m'humilie jusqu'au découragement , & je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée , sans retomber dans une sorte de désespoir. Le temps qui s'est écoulé depuis mon mariage , est celui qu'il faut que j'envisage

pour me rassurer. Mon état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des sentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouse & de mère m'éleve l'ame & me soutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur père autour de moi, il me semble que tout y respire la vertu; ils chassent de mon esprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence est la sauve-garde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui blesse l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me sens si loin de ce que j'étois, si sûre de ce que je suis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'est étranger, & que je ne suis plus obligée de faire.

VOILA l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte sans cesse en ton absence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon père va bientôt partir pour Berne, résolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laisser l'embarras, & ne se fiant pas trop non plus, je pense, à notre zèle à le poursuivre. Dans l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari, & je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu fais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie & fait volontiers seul des promenades, aux environs: il cause avec les paysans; il s'informe de leur situation; il examine l'état de leurs terres; il les aide, au besoin, de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promène qu'avec moi; il quitte peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante, qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, & avec toutes

les précautions que la prudence autorise , reviens & fais de moins longues absences , ou je ne réponds plus de rien.

MA douce amie , il faut achever , & ce qui reste importe assez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari , mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie , & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce , & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas , tu le fais , que mon cœur se ressent encore de ses anciennes blessures ; non , il est guéri , je le sens , j'en suis très-sûre , j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains ; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel ; on s'attendrit par réminiscence ; on a honte de se sentir pleurer , & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié , de regret , de repentir ; l'amour n'y a plus de part ; il ne m'est plus rien ; mais je pleure les maux qu'il a causés ; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit , du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles ; près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est , a souffert mille désastres , qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages , que plusieurs vaisseaux sont submergés , qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus , il n'est plus ! Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer , les maladies , la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ! ma chère ! Quelle ame c'étoit que la sienne ! . . . Comme il savoit aimer ! . . . Il méritoit de vivre . . . Il aura présenté devant le souverain Juge une ame foible , mais saine & aimant la vertu . . . Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées ; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir , ou pour les régler , ton amie a besoin de tes soins ; & puisque je ne puis oublier

cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

REGARDE que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus sage & plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur sent-il moins le même besoin ? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne ; car malgré ta dissimulation, je connois ta manière d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à mon tour ; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissais de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux ; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes, la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction. Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne fais quoi de doux & de touchant, que n'a pas le contentement ? Et l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines ?

VOILA, ma chère, des considérations que tu devrais faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble ; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations ; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit,

le mien est pris , & je ne changerai pas. Je n'ai pas oublié le temps où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville , mon goût pour la campagne , pour les travaux rustiques , & l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas , non plus , quel embarras c'est de déménager avec toute une famille , & combien ce seroit abuser de la complaisance de mon père de le transplanter si souvent. Hé bien ! si tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien , je suis résolue à prendre une maison à Lausanne , où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-dessus ; tout le veut : mon cœur , mon devoir , mon bonheur , mon honneur conservé , ma raison recouvrée , mon état , mon mari , mes enfans , moi-même , je te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me vient de toi , je ne vois rien qui ne m'y rappelle , & sans toi je ne suis rien. Viens donc , ma bien-aimée , mon ange tutélaire ; viens conserver ton ouvrage , viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille , comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras sur l'éducation de mes fils , je veillerai sur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mère , & nous en doublerons les plaisirs. Nous élèverons nos cœurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins , & n'ayant plus rien à desirer en ce monde , nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de l'innocence & de l'amitié.

L E T T R E V I I I .

R É P O N S E D E M A D A M E D ' O R B E A M A D A M E
D E W O L M A R .

MON Dieu ! Cousine , que ta lettre m'a donné de plaisir ! Charmante prêcheuse ! charmante , en vérité ; mais prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres , peu de nouvelles. L'architecte Athénien ce beau diseur tu fais bien dans ton vieux Plutarque Pompeuses descriptions , superbe temple quand il a tout dit , l'autre vient ; un homme uni ,

l'air simple, grave & posé comme qui diroit, ta Cousine Claire D'une voix creuse, lente, & même un peu nasale *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux Architectes; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

RÉSUMONS un peu les belles choses que tu m'as dites. Premièrement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois nécessaire; & puis, que tu me l'étois aussi; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y falloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule? Sans mentir tu es une éloquente personne! Oh bien! que jet'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari, que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié; ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-seulement, je résolus dès-lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari, trouvé par plaisanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

DANS ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés, & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses: ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment, pour déposer en tes mains la mère, la fille, &

leur bien , c'est-à-dire , la dot de celle-ci. Gouverne-la, veux-tu dire, comme il convient aux intérêts de ton fils ; car c'est désormais son affaire & la tienne ; pour moi je ne m'en mêle plus.

REPLIE de cette charmante idée , il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choisiss pour cette confiance ? Un certain M. de Wolmar : ne le connoitrois-tu point ? Mon mari, Cousine ? Oui, ton mari, Cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un secret qu'il lui importe de ne pas savoir, est celui qui t'en a fait faire un qu'il t'eût été si doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai sujet de tous ces entretiens mystérieux dont tu nous faisois si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés, ces maris. N'est-il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation ? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ses sentimens qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulois que, quand tu lui proposerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, & se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir ; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. » Petite Cousine, je connois Julie je la connois bien mieux qu'elle ne croit, peut-être. Son cœur est trop honnête pour qu'on doive résister à rien de ce qu'elle desire, & trop sensible pour qu'on le puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle ait reçu de moi le moindre chagrin, j'espère mourir sans lui en avoir jamais fait aucun ». Cousine, songes-y bien : voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrettement le repos.

POUR moi, j'eus moins de délicatesse ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attarder pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois des secondes noces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose,

hormis un mari. Car vois-tu , ma pauvre enfant ! tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine , je te pénètre ; je perce jusqu'au plus profond de ton ame , & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon , qui te faisoit si heureusement prendre le change , m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette , assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne fais pas mal prendre , & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe , & m'as cru prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-temps , & tu t'es bientôt rassurée. Cependant je veux te rassurer encore mieux , en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

JE te l'ai dit cent fois étant fille ; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi , je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe , on n'achete la liberté que par l'esclavage , & il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon père ne me gênât pas , j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer , j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement , que je l'aimai sincèrement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue , & détruisit les impressions que m'en avoit laissés la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse , & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs , mais je l'aurois désolé , & je sens qu'il me falloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'est de cela même que j'avois à me plaindre ? Mon enfant , nous nous aimions trop , nous n'étions point gais. Une amitié plus légère eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée , & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente , & pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeler les dangers que

que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la tristesse & l'effroi pénétrèrent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aie vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes, qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

VOILA comment s'est passé tout le temps que j'ai vécu avec mon mari. Juge si, depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher? Non, Cousine; le mariage est un état trop grave; sa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriste & me sied mal; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ris, pendant sept ans, sept petites fois à mon aise! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que, si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, Cousine! écoute, je pleure bien sincèrement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même, que parce que je l'avois déjà pris.

JE viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espère me réunir à toi pour le reste de nos jours.

IL reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'emploie ici le meilleur temps que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit chère. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans apperce-

voir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur mon humeur? Si je pleure en ton absence, & si je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrante, c'est que tu me consoles de tout, & que je ne fais plus m'affliger de rien quand je te possède.

TU as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'est de te chérir quoique tu m'éclipses. Ma Julie, tu es faite pour regner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, & je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, Cousine? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous est également chère, nos talens sont les mêmes; j'ai presque autant d'esprit que toi, & ne suis guères moins jolie. Je fais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atteres, ton génie écrase le mien, & je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute, j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeroit pas moins. Ta foiblesse, que je blâmois, me sembloit presque une vertu; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce temps-là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire, & il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

MAIS si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent, & leur donne, pour ainsi dire, un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens; tu n'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de

l'oublier. Je ne le nie point ; sans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait, que te rendre ce que j'avois reçu de toi ? Est-il possible de te voir long-temps sans se sentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié ? Ne fais-tu pas que tout ce qui t'approche est par toi-même armé pour ta défense , & que je n'ai par-dessus les autres que l'avantage des gardes de Sésostris, d'être de ton âge & de ton sexe, & d'avoir été élevée avec toi ? Quoi qu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore ; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avons grand besoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdrait beaucoup, si le sort nous eût séparées.

CE qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'est le risque de ton secret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Considère, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder est une raison forte & solide, & que ce qui te porte à le révéler n'est qu'un sentiment aveugle. Nos soupçons même que ce secret n'en est plus un pour celui qu'il intéresse, nous sont une raison de plus pour ne lui déclarer qu'avec la plus grande circonspection. Peut-être la réserve de ton mari est-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matières il y a souvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on est forcé de savoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes pressentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui resteroit à prendre seroit de laisser son histoire & tes malheurs ensevelis avec lui. S'il vit, comme je l'espère, le cas peut devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la solitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les fâche très-mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive ; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu le serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A pré-

sent que tes affections ont changé d'espèce, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Édouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu fais cela aussi-bien que moi, & tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne fais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faisant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon père, & dont il n'a pas manqué de me faire part, selon la coutume, de m'instruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas long-temps sans recevoir des nouvelles de notre philosophe, & que tu en seras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Dch! fossè or qui quel miser pur un poco,

Ch' e già di piangere e di viver lasso!

VOILA ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la première, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encore à se séparer.

Hé bien ! belle Dame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet ? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie, Julie de Wolmar à été vaincue en amitié (6).

(6) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaie, quand elle est gaie, sans esprit, sans naïveté, sans finesse ! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire passer la bonne humeur. Elle ne fait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour soi, mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

L E T T R E IX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

MA Cousine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémisphères ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diamètre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image plus vite que la mer & les vents, nous suit au bout de l'univers, & par - tout où l'on se porte avec soi, l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert ; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas ! ils mettoient un si grand prix à la vie ! & moi je leur ai survécu ! Peut-être étois - je en effet moins à plaindre ; les misères de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois ; je suis mal ici : mais il est un coin sur la terre où je suis heureux & paisible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois sur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances ; Milord Édouard m'apprend que vous jouissez routes deux de la paix & de la santé, & que si vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouse, il vous reste ceux d'amie & de mère, qui doivent suffire à votre bonheur.

JE suis trop pressé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légère idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, & suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'AI vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'Empire. J'ai vu les côtes du Brésil, où Lisbonne & Londres puisent leurs trésors, & dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or & les diamans, sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers les plus orageuses qui sont sous le cercle antarctique; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbio sotto ignoto polo

Provai l'onde fallaci, e'l vento infido.

J'AI vu de loin le séjour de ces prétendus géans (7) qui ne sont grands qu'en courage, & dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple & frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une isle déserte & délicieuse, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asyle à l'innocence & à l'amour persécuté : mais l'avidé Européen suit son humeur farouche, en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, & se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'AI vu sur les rives du Mexique & du Pérou le même spectacle que dans le Brésil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de misères au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant, les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance & sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savans, humains & polis de l'Europe : on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut retirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique, non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du mon-

(7) Les Patagons.

de, sous l'empire d'une seule Puissance, qui tient, pour ainsi dire, en sa main les clefs d'un hémisphère du globe.

APRÈS avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre Continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célèbre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en simagrées, & ne connoît d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus inconnue, plus charmante encore que la première, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point; ne suis-je pas désormais partout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'AI vu dans le vaste Océan, où il devrait être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer & les flammes. Dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'AI vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par

le temps & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

ENFIN j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliroient à mes yeux l'honneur de mon espèce, pour lequel la douleur & la mort ne font rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand-homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Édouard Bomston : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier ; c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Étange, & qui puisse consoler de leur perte un cœur qui fut les aimer.

COMMENT vous parler de ma guérison ? C'est de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus sage que je suis parti ? J'ose le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous savez s'il est possible qu'elle s'en efface ; mais son empire est plus digne d'elle, & si je ne me fais pas illusion, elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Cousine, il me semble que sa vertu m'a subjugué, que je ne suis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt il me semble que mes sentimens ne se sont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincère & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je, par la seule imagination, ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoi-
que

que vous pensiez , peut-être , du motif secret de mon empressement , il est honnête & raisonnable , il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance , au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye , & m'examinez vous-même , ou laissez-moi voir Julie , & je saurai ce que je suis.

JE dois accompagner Milord Édouard en Italie. Je passerai près de vous , & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger , vous mériteriez de n'être pas obéie : mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire , aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage , qui daigna m'aimer dès sa plus tendre jeunesse , & qui doit m'aimer bien plus encore , aujourd'hui que je lui dois tout (8). Non , non , chère & charmante amie , un si cruel refus ne seroit ni de vous , ni fait pour moi ; il ne mettra point le comble à ma misère. Encore une fois , encore une fois en ma vie , je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai , vous y consentirez. Je la verrai , elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si long-temps l'ouvrage de ses charmes ! Ah ! qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu !

P. S. Milord Édouard est retenu pour quelque temps encore ici par des affaires ; s'il m'est permis de vous voir , pourquoi ne prendrais-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous ?

(8) Que lui doit-il donc tant , à l'honneur , la vertu , le repos de celle elle qui a fait les malheurs de sa vie ?... qu'il aime ; il lui doit tout.
Malheureux questionneur ; il lui doit

L E T T R E X.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoissons pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa maison. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre cœur, & s'il n'y a rien-là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami.

W O L M A R.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

J U L I E.

L E T T R E X I.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluse la précédente.

BIEN arrivé! cent fois le bien arrivé, cher Saint Preux! car je prétends que ce nom [y] vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez,

(9) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage.

apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils ; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je fais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

VENEZ donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous voir paisible & content ; venez dans votre pays & parmi vos amis, vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La dernière fois que vous me vîtes, j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrémité ; mais à présent qu'elle se porte bien, & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde, avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

L E T T R E X I I .

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, transporté, ne peut se contenir au-dedans de moi ; il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher dépositaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si long-temps.

JE l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu sa voix; ses mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appelé son ami, son cher ami; elle m'a reçu dans sa maison; plus heureux que je ne fus de ma vie, je loge avec elle sous un même toit, & maintenant que je vous écris, je suis à trente pas d'elle.

MES idées sont trop vives pour se succéder; elles se présentent toutes ensemble; elles se nuisent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine, après une si longue absence, m'étois-je livré près de vous aux premiers transports de mon cœur, en embrassant mon ami, mon libérateur & mon père, que vous songeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes désirer dans l'espoir de m'y soulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer si-tôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de temps à vous attendre ici. Je demandai la permission d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrit d'avance à mes regards, en songeant que j'allois m'approcher d'elle, je sentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous sommes quittes, ce seul sentiment vous a tout payé.

IL ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai de voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon cœur. Jusques-là je m'étois toujours rappelé Julie brillante, comme autrefois, des charmes de sa première jeunesse. J'avois toujours vu ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; son amour & le mien se mêloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mère, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination

me refusoit opiniâtrément des taches sur ce charmant visage, & si-tôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vite, revenoit pour moi mille fois le jour.

QUAND j'aperçus la cime des monts, le cœur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Étange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La première s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas ! ce lieu seul est habité ; tout le reste de l'univers est vuide.

PLUS j'approchois de la Suisse, plus je me sentoits ému. L'instant, où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur ; l'air des Alpes si salutaire & si pur ; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient ; cette terre riche & fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé : ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux & libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

EN descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troublait malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la Ville ; il ralentissoit mon empressement d'arriver, &

fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait jusques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeurait à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me rejouis de ce qui m'eût désolé dans un autre temps; mais j'appris avec un vrai chagrin que Madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient: il me fut impossible d'avalier un seul morceau; je suffoquois en buvant & ne pouvois vider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me présentait que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entière.

EN arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des tranes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eût-elle aperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élançer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord! ô mon ami!... je ne puis parler.... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puis dans ses bras la cha-



leur & la vie , je pétillai de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embrassés , & ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre , & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit-là ; je le savois , je le voyois , mais qu'aurois-je pu voir ? Non , quand l'univers entier se fût réuni contre moi , quand l'appareil des tourmens m'eût environné , je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces caresses , tendres prémices d'une amitié pure & sainte que nous emporterons dans le Ciel !

CETTE première impétuosité suspendue , Madame de Wolmar me prit par la main , & se retournant vers son mari , lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me sentis pénétré ; quoiqu'il soit mon ancien ami , je ne vous le présente pas , je le reçois de vous , & ce n'est qu'honoré de votre amitié qu'il aura désormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens , me dit-il en m'embrassant , ils feront anciens à leur tour , & ne céderont point aux autres. Je reçus ses embrassemens , mais mon cœur venoit de s'épuiser , & je ne fis que les recevoir.

APRÈS cette courte scène , j'observai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remisé ma chaise. Julie me prit sous le bras , & je m'avançai avec eux vers la maison , presque oppressé d'aise de voir qu'on y prenoit possession de moi.

CE fut alors qu'en contemplant plus paisiblement ce visage adoré , que j'avois cru trouver enlaidi , je vis avec une surprise amère & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans se sont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint , qui ne fait qu'ajouter à son éblouissante blancheur. La petite vérole n'a laissé sur ses joues que quelques légères traces presque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur souffrante qui lui faisoit autrefois sans cesse baisser les yeux , on voit la sécurité de la vertu s'allier dans son chaste regard à la douceur & à la sensibilité ; sa contenance , non moins modeste , est moins timide ; un air plus libre & des graces plus franches ont succédé à ces manières contraintes , mêlées de tendresse & de honte ; & si

le sentiment de sa faute la rendoit alors plus touchante , celui de sa pureté la rend aujourd'hui plus céleste.

A peine étions - nous dans le fallon qu'elle disparut , & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas seule. Qui pensez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord , c'étoient ses enfans ! ses deux enfans plus beaux que le jour , & portant déjà sur leur physionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mère. Que devins-je à cet aspect ? Cela ne peut ni se dire ni se comprendre ; il faut le sentir. Mille mouvemens contraires m'affaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux souvenirs vinrent partager mon cœur. O spectacle ! ô regrets ! Je me sentoits déchirer de douleur & transporter de joie. Je voyois , pour ainsi dire , multiplier celle qui me fut si chère. Hélas ! je voyois au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien , & mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

ELLE me les amena par la main. Tenez , me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame , voilà les enfans de votre amie ; ils feront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Aussi-tôt ces deux petites créatures s'empresserent autour de moi , me prirent les mains , & m'accablant de leurs innocentes caresses , tournerent vers l'attendrissement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre , & les pressant contre ce cœur agité : chers & aimables enfans , dis-je avec un soupir , vous avez à remplir une grande tâche. Puissiez-vous ressembler à ceux de qui vous tenez la vie ; puissiez-vous imiter leurs vertus , & faire un jour par les vôtres la consolation de leurs amis infortunés. Madame de Wolmar enchantée me sauta au cou une seconde fois , & sembloit me vouloir payer par ses caresses de celles que je faisois à ses deux fils. Mais quelle différence du premier embrassement à celui-là ! Je l'éprouvai avec surprise. C'étoit une mère de famille que j'embrassois ; je la voyois environnée de son époux & de ses enfans ; ce cortége m'en imposoit. Je trouvois sur son visage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me sentoits forcé de lui porter une nouvelle sorte de respect ; sa familiarité m'étoit presque à charge ; quelque belle qu'elle me parût , j'aurois baïsé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue : dès cet instant , en un mot , je connus qu'elle ou
moi

moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar, me prenant par la main, me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, & désormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable! mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là, il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, & prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un père à son enfant, & me mit, à force d'estime, dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer, soit le mari de Julie?

CETTE journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Madame de Wolmar, son mari fut appelé pour quelque ordre à donner, & je restai seul avec elle.

JE me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire? Comment débiter? Oserois-je rappeler nos anciennes liaisons, & des temps si présens à ma mémoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés, ou que je ne m'en souciaffe plus? Quel supplice de traiter en étrangère celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au visage; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manières qu'elle avoit

auparavant; elle continua de me parler sur le même ton; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

ELLE me parla de mes longs voyages: elle vouloit en favoir les détails; ceux, sur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que son amitié m'en devoit le dédommagement. Ah, Julie! lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis avec vous; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

JE lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empressement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire sans lui retracer les peines que j'avois souffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença d'un ton plus sérieux à entrer dans sa propre justification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar entra au milieu de son discours, & ce qui me confondit, c'est qu'elle le continua en sa présence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit: vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincèrement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'est la seule prière & la seule leçon que j'aie à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions les plus innocentes, & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci: ne fais, ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vit tout ce qui s'y faisoit.

J'AI, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez li-

brement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien ; qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi, comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude ; car comme je me réserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

IL y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé ; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi, que j'y étois déjà presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous *Madame* ? Non, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienséance. . . la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice ; où la vertu regne, elle est inutile ; je n'en veux point. Appelez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier ; cela m'est indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois affaire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

MON corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture ; & mon esprit de repos ; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte ; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir.

LE soir en me retirant, je passai devant la chambre des maîtres de la maison ; je les y vit entrer ensemble ; je gagnai tristement

la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

VOILA, Milord, comment s'est passée cette première entrevue, désirée si passionnément, & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul; je me suis efforcé de sonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'est impossible de juger si-tôt de mon véritable état. Tout ce que je fais très-certainement, c'est que si mes sentimens pour elle n'ont pas changé d'espèce, ils ont au moins bien changé de forme; que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête, que je le desirois autrefois.

JE compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi, quand je n'ai pas vu sa Cousine; cette aimable & chère amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentimens dont mon cœur est resté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'observer de près. Je fais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison; je l'ai résolu, je le jure, si je m'aperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LET TRE XIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une espèce de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, il a été saigné [10] ce matin. D'ailleurs, j'avois bien ré-

(10) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

solu, pour te punir, de ne le pas laisser partir si-tôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de longtemps. Vraiment cela feroit bien imaginé qu'il vît séparément les inféparables!

EN vérité, ma Cousine; je ne fais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que, s'il m'étoit moins cher, je me défiérois plus de moi: mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même manière. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvai jadis, que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers, la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

QUANT à lui, quoique je l'aie reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois guères imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras; & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractère. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la secrète honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient, devant moi, je ne fais quelle contenance servile & basse, & dont tu t'es plusieurs fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui fait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront en louant les choses louables, & l'on sent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & sûr de lui-même, qui tire de son propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve aussi que l'usage du monde &

l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il est moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup observés, moins pressé d'établir des propositions universelles, depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'esprit de systèmes; de sorte qu'il est devenu moins brillant & plus raisonnable, & qu'on s'instruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant.

SA figure est changée aussi & n'est pas moins bien; sa démarche est plus assurée; sa contenance est plus libre; son port est plus fier; il a rapporté de ses campagnes un certain air martial qui lui sied d'autant mieux, que son geste, vif & prompt quand il s'anime, est d'ailleurs plus grave & plus posé qu'autrefois. C'est un marin dont l'attitude est flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans passés, son visage est celui de l'homme dans sa perfection, & joint au feu de la jeunesse la majesté de l'âge mûr. Son teint n'est pas reconnoissable; il est noir comme un More, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chère, il te faut tout dire: ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

JE crois m'apercevoir que, si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la manière aussi-bien que dans le motif! Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre & détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aimait si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement aujourd'hui? Qui sait si l'amour propre ne cherche point à justifier les erreurs passées? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire; je n'avois pas trop mal choisi? Quoi qu'il en soit, je te le répète sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je

m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas , comme d'un vice de caractère & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui , j'ose croire qu'après la vertu , je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne & mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans , si tu favois quel plaisir il prend à parler de toi ; Cousine , tu connoitrois que je lui suis encore chère !

CE qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui , c'est que M. de Wolmar la partage ; & qu'il en pense par lui-même , depuis qu'il l'a vue , tout le bien que nous lui en avons dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs , en se félicitant du parti qu'il a pris , & me faisant la guerre de ma résistance. Non , me disoit-il hier , nous ne laisserons point un si honnête-homme en doute sur lui - même ; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu , & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne pensez , du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent , je commence déjà par vous dire que son caractère me plaît , & que je l'estime sur-tout par un côté dont il ne se doute guères , savoir , la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié , plus il m'en inspire ; je ne saurois vous dire combien je craignois d'en être caressé. C'étoit la première épreuve que je lui destinois ; il doit s'en présenter une seconde [11] , sur laquelle je l'observerai ; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci , lui dis-je , elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractère : car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon père , quoiqu'il y eût un si grand intérêt , & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource , & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent , reprit mon mari ; il y a entre votre père & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systèmes , ni préjugés , je suis sûr qu'il ne me hait point-naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme sans passion ne peut

(11) La lettre où il étoit question de cette seconde épreuve a été supprimée ; mais j'aurai soin d'en parler dans l'occasion.

inspirer d'averfion à perfonne : mais je lui ai ravi fon bien, il ne me le pardonnera pas fi-tôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il fera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careffoit à préfent, il feroit un fourbe ; s'il ne me careffoit jamais, il feroit un monftre.

VOILA, ma Claire, à quoi nous en fommes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaifantes de mon mari. Mais je fuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aie tant de plaifir à m'entretenir avec toi ; j'ai réfolu de ne te plus rien dire, & fi tu veux en favoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. IL faut pourtant que je te dife encore ce qui vient de fe paffer au fujet de cette lettre. Tu fais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il fut effuyer mes pleurs & diffiper ma honte. Soit que je ne lui euffe rien appris, comme tu l'as affez raifonnablement conjecturé, foit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-feulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il femble avoir redoublé de foins, de confiance, d'eftime, & vouloir me dédommager, à force d'égards, de la confufion que cet aveu m'a coûté. Ma Coufine, tu connois mon cœur ; juge de l'imprefion qu'y fait une pareille conduite.

SI-TÔT que je le vis réfolu à laiffer venir notre ancien maître, je réfolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puffe employer ; ce fut de choifir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer enfuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'eft venu de cette manière, & fi je n'ai pu m'empêcher, en l'écrivant, de fonger qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela

ne

ne m'y a pas fait changer un mot ; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre, il s'est mocqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

JE t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue ; étoit-il séant d'en beaucoup parler, pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien ! a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage, & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux : le mariage est un état trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempère quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie, les consolations, les lumières & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matières. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin, quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même manière ; & si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ferez à votre aise ni avec l'un, ni avec l'autre ? C'est pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juste honte de me louer en ma présence ? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher ; à moi, celui de penser que

dans vos plus secrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté en me serrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaissez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprenez-vous jamais à vous estimer votre prix?

MA chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne fais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie il m'élève au-dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance, il m'apprend à la mériter.

LET TRE XIV.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME
DE WOLMAR.

COMMENT! Cousine, notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas encore vu à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique! Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai; car je fais qu'il lui dure autant qu'à moi: mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié, que tu dis, son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliste comme moi fasse les avances, & que, toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu [12], qui a passé quatre fois sous le soleil, & vu le pays des épices! Mais tu me fais rire, sur-tout quand tu te presses de gronder de peur que je ne gronde la première. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles? C'est mon métier de quereller; j'y prends plaisir, je m'en acquitte à merveilles, & cela me va très-bien: mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu savois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil suppliant te

(12) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

rendent charmante, au lieu de gronder tu passerois ta vie à demander pardon, sinon par devoir, au moins par coquetterie.

QUANT à présent demande-moi pardon de toutes manières. Le beau projet que celui de prendre son mari pour son confident, & l'obligeante précaution pour une aussi sainte amitié que la nôtre ! Amie injuste, & femme pusillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu sur la terre, si tu te défies de tes sentimens & des miens ? Peut-tu, sans nous offenser toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence, dans les nœuds sacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la seule idée d'admettre un tiers dans les secrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aise avec toi ; mais si je savois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire ; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sottise défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

IL a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain, en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entière est employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant, je ne sais comment tu aurois fait : mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, & le plaisir que tu prends à le décrire ; mais il mangeroit Aristote & Platon avant de savoir qu'on regarde son amant, & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

· ENFIN , il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as observés , seroient échappés à un autre ; & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te seront échappés. Quelque différent que ton hôte soit de ce qu'il étoit , il changeroit davantage encore , que si ton cœur n'avoit point changé , tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en soit , tu détournes les yeux quand il te regarde. Tu les détournes , Cousine ? Tu ne les baisses donc plus ? car sûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre sage eût aussi remarqué cela ?

UNE autre chose très-capable d'inquiéter un mari , c'est je ne fais quoi de touchant & d'affectueux qui reste dans ton langage au sujet de ce qui te fut cher. En te lisant , en t'entendant parler , on a besoin de te bien connoître pour ne pas se tromper à tes sentimens ; on a besoin de savoir que c'est seulement d'un ami que tu parles , ou que tu parles ainsi de tous tes amis ; mais quant à cela , c'est un effet naturel de ton caractère , que ton mari connoît trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que , dans un cœur si tendre , la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour ? Écoute , Cousine ; tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage , mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles , & c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu , & je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde à présent ta guérison sinon comme parfaite , au moins comme facile ; & tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable , si tu n'acheves pas.

AVANT d'être à ton apostille , j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier , en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eût , s'il se pouvoit , redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite , & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole , que tu regardes tant , me font peur , & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je fais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais Cousine , souvent-t-en toujours , celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire , se per-

dit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

JE reviens au principal sujet de ta lettre ; tu fais qu'à celle de notre ami , j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu favois dans quel embarras m'a mis cette courte absence , & combien j'ai d'affaires à la fois , tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter de rechef ma maison , sans m'y donner de nouvelles entraves , & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte , & nous rejoindre six mois plutôt ? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier , & un peu à loisir avec notre philosophe ; soit pour sonder & raffermir son cœur , soit pour lui donner quelques avis utiles sur la manière dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus , & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner , que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience , & jusqu'à ce que sa raison soit entièrement libre , nous y devons suppléer. Pour moi , c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais , & il n'y a point d'homme au monde , depuis que le mien n'est plus , que j'estime & que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services.

J'AI beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller , & quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumières & de ses soins. Au reste , je compte ne le garder que cinq au six jours tout au plus , & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne , & l'œil trop bon pour m'y tromper.

NE manque donc pas , si-tôt qu'il fera remis , de me l'envoyer , c'est-à-dire , de le laisser venir , ou je n'entendrai pas raillerie. Tu

fais bien que, si je ris quand je pleure, je n'en suis pas moins affligée, je ris aussi quand je gronde, & n'en suis pas moins en colère. Si tu es bien sage, & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir, & un très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu! que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE XV.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

TIENS, Cousine, voilà ton esclave que je te renvoie. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur, qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grâce de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si-tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame, qui dédaigne les serviles bien-séances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion, sans savoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

MAIS toi, fais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici? Premièrement il étoit avec moi, & je prétends que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas, & me rendoit service dans mes affaires; un ami ne s'ennuie point à cela. Une troisième chose que tu as déjà devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, & si nous ôtions le temps qu'a duré cette causerie de celui qu'il a passé ici,

tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler ? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence ; il faut qu'il s'observe incessamment ; la moindre indiscretion deviendrait un crime, & dans ces momens dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher, on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocherait-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carrière de ses anciennes amours. Sa première jeuneffe s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences ; il rappelloit ce temps heureux, où il lui étoit permis de t'aimer ; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente..... sans doute il les embellissoit !

IL m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour ; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible, un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton ; mais j'ai remarqué depuis long-temps que personne ne peut ni te voir, ni penser à toi de sang-froid ; & si l'on joint au sentiment universel que ta vue inspire, le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile, & peut-être impossible, qu'avec la vertu la plus austère, il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible ; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisnable & corrompue, lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner,

& je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé, & je te réponds de l'avenir.

QUANT à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me ferois mise à genoux, s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transport d'indignation, me le faisant toucher attaché sur son cœur: le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore! Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui, s'il s'obstine à le garder.

APRÈS avoir bien épanché & foulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le temps & la raison ne l'avoient point fait changer de système, & qu'il bernoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Édouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractère, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assez singulière de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur notre ami quelque vue secrète qu'il ne dit pas. Laissons-le faire & fions-nous à sa sagesse. La manière dont il s'y prend prouve assez que, si ma conjecture est juste, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de soins.

TU n'as pas mal décrit sa figure & ses manières, & c'est un signe assez favorable que tu l'ayes observé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ses longues peines & l'habitude de les sentir, ont rendu sa physionomie encore plus intéressante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit
je

je craignois de lui voir cette politesse maniérée , ces façons fingereffes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris , & qui , dans la foule des riens dont on y remplit une journée oisive , se piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas sur certaines ames , soit que l'air de la mer l'ait entièrement effacé , je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empressement qu'il m'a rémoigné , je n'ai vu que le desir de contenter son cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler , & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a careffé ma fille , mais au lieu de partager mon admiration pour elle , il m'a reproché , comme toi , ses défauts , & s'est plaint de ce que je la gâtois ; il s'est livré avec zèle à mes affaires , & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se feroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me ferois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne feroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir , il n'a pas envoyé une seule fois sçavoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête , pour montrer qu'il fait les bons airs (13). A table , je lui ai demandé souvent sa tabatière qu'il n'appelle pas sa boîte ; toujours il me l'a présentée avec la main , jamais sur une assiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au moins par repas , & je parie que , s'il nous restoit cet hiver , nous le verrions , assis avec nous autour du feu , se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris , Cousine ; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris , qui ait conservé cette bon-homme. Au reste , il me semble que tu dois trouver notre philosophe empiré dans un seul

(13) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile , & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette société. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous

ces usages naissent & passent comme un éclair. Le sçavoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet , à les saisir au passage , à les affecter , à montrer qu'on fait celui du jour. Le tout pour être simple.

point ; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent ; ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice ; sans aller pourtant , je pense , jusqu'à le raccommo-der avec Madame Bélon. Pour moi je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave & plus sérieux que jamais. Ma mignonne , garde-le-moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour.

ADMIRE ma discrétion ; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoie , & qui t'en promet bientôt un autre : mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre , & toi qui fais combien j'en suis idolâtre , & combien j'ai raison de l'être ; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent , tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah ! la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci , elle est déjà dans tes bras ; elle est plus heureuse que sa mère ; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle ; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chère Cousine , ne m'as-tu pas déjà toute entière ? où tu es , où est ma fille , que manque-t-il encore de moi ? La voilà cette aimable enfant ; reçois-la comme tienne ; je te la cede , je te la donne ; je ré-igne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes , charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré ; sois dès aujourd'hui la mère de celle qui doit être ta bru , & pour me la rendre plus chère encore , fais-en , s'il se peut , une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage ; à son humeur , j'augure qu'elle fera grave & précheuse ; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés , tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma Cousine ; mais plus heureuse , elle aura moins de pleurs à verser & moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conservé le meilleur des pères , qu'il eût été loin de gêner ses inclinations , & que nous ferons loin de les gêner nous-mêmes ! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets ! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus se passer de son petit mali , & que c'est en partie pour cela que je te la renvoie ? J'eus hier avec elle une conversation dont notre ami se mouroit de rire. Premièrement , elle n'a pas le moindre regret de me quitter , moi qui suis toute la journée sa très-humble servante , & ne puis résister à rien de ce qu'elle veut ; & toi qu'elle

crainet & qui lui dis non vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bon-bons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux penser ; mais pour l'embarrasser, j'ajoutai que tu m'enverrois à sa place le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi ; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali ? Non, dit-elle, assez séchement. . . . Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? . . . Maman, ce sera la petite Maman. . . . J'aurai donc la préférence, car tu fais qu'elle veut tout ce que je veux. . . . Oh ! la petite Maman ne veut jamais que la raison ! . . . Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose ? La rusée se mit à fourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali ? . . . Parce qu'il ne vous convient pas. . . . Et pourquoi ne me conviendrait-il pas ? Autre fourire aussi malin que le premier. . . . Parle franchement, est-ce que tu m'en trouves trop vieille pour lui ? . . . Non, Maman ; mais il est trop jeune pour vous. . . . Cousine, un enfant de sept ans ! . . . En vérité si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

JE m'amusai à la provoquer encore. Ma chère Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux, je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc, s'écria-t-elle d'un air alarmé ? C'est qu'il est trop étourdi pour toi. . . . Oh ! Maman, n'est-ce que cela ? Je le rendrai sage. . . . Et si par malheur il te rendoit folle. . . . Ah ! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous ressembler ! . . . Me ressembler, impertinente ! . . . Oui, Maman : vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi. Hé bien ! moi, je serai folle de lui : voilà tout.

JE fais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu sauras bientôt le modérer. Je ne veux pas non plus le justifier, quoiqu'il m'enchanterait ; mais te montrer seulement que ta fille aime déjà bien son petit mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne sera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîné.

je vois l'opposition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mère, que quand la femme gouverne, la maison n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu, ma chère inséparable; compte que le temps approche, & que les vendanges ne se feront pas sans moi.

LET TRE X V I.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUE de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses! Milord, que c'est un spectacle agréable & touchant, que celui d'une maison simple & bien réglée où régne l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni, sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, & j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

EN attendant que vous & Madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux & si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison, & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espère, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, & cet espoir les exciter encore à les exciter.

JE ne vous décrirai point la maison de Clarens; vous la connoissez. Vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chère, & parce qu'elle me montre,

& parce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en préfère avec raison le séjour à celui d'Étange, château magnifique & grand; mais vieux, triste, incommode, & qui n'offre, dans ses environs, rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

DEPUIS que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens & riches, ils en ont substitué de simples & de commodes. Tout y est agréable & riant; tout y respire l'abondance & la propriété, rien n'y sent la richesse & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été aggrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré, l'on a fait un beau pressoir, & une laiterie où logeoient des paons criards, dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine; on en a fait du parterre, un second, mais si propre & si bien entendu, que ce parterre, ainsi travesti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs, ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile maronnier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Partout on a substitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des charriots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie rustique, donne à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne fais quoi qui sent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

LEURS terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins; & cette culture fait une grande partie de leurs occupations,

de leurs biens & de leurs plaisirs. La Baronie d'Étange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet considérable; & comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds, c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée, elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne fait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a; & dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

AYANT donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préfèrent toujours ceux du pays, & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les temps, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

AVEC tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bienfaisance, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on

est content d'eux , & il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le foit, vaud mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est intègre & sévère, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes, & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le temps des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (14) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui, durant ces huit jours, a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation, qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice, rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec la confiance & du temps, peu de gens savent & veulent s'en servir.

CEPENDANT un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer, & qui est plus propre à Madame de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie; ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfans; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort, elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens, elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractère par des paroles emmiellées & sans effets, mais par des services véritables, & par des continuelles actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à son moindre signe; ils volent quand elle parle; son

(14) Petite monnoie du pays.

seul regard anime leur zèle, en sa présence ils sont contents, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours sont beaucoup; sa douceur, ses vertus sont davantage. Ah! Milord! l'adorable & puissant empire que celui de la beauté bien-faisante!

QUANT au service personnel des maîtres, ils ont dans la maison huit domestiques, trois femmes & cinq hommes, sans compter le valet-de-chambre du Baron, ni les gens de la basse-cour. Il n'arrive guères qu'on soit mal servi par peu de domestiques; mais on diroit au zèle de ceux-ci, que chacun, outre son service, se croit chargé de celui des sept autres, & à leur accord, que tout se fait par un seul. On ne les voit jamais oisifs & défouvrés, jouer dans une anti-chambre, ou polissonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaisir.

ON s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu regner à Paris & à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire, des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions, qui, dans chaque maison qu'ils parcourent, prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut regner, ni honnêteté, ni fidélité, ni zèle au milieu de pareilles gens, & ce ramassis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercénaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la défoler. La première chose qu'on leur demande est d'être honnête gens, la seconde d'aimer leur maître, la troisième de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable, & un domestique intelligent, la troisième suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la Ville, mais de la campagne. C'est ici leur premier service,

&

& ce fera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelque famille nombreuse & surchargée d'enfans, dont les pères & mères viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bienfaits, de bonne santé & d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire, des enfans de la maison, & l'on passe quelques jours à leur apprendre, avec beaucoup de patience & de soin, ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie & d'humeur, & leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bientôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laisse point amollir par l'oïveté, mère des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs, & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler, comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de père & de mère, & en gagner de plus opulens: de cette forte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan, que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maison où chacun fît mieux son service, & s'imaginât moins de servir.

C'EST ainsi qu'en formant & dressant ses propres domestiques, on n'a point à se faire cette objection si commune & si peu sentée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage, & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi, ne me doit aucune reconnoissance.

POUR prévenir doublement le même inconvénient, Monsieur & Madame de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu. En commençant leur établissement, ils ont

cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à-peu-près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize; pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié; de sorte qu'avec moins d'appareil, leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir long-temps. Un domestique, entrant chez eux, reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtième; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que doublé, & l'entretien des domestiques seroit à-peu-près alors en raison du moyen des maîtres: mais il ne faut pas être grand algébriste pour voir que les frais de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que, quand ils les paieroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis, durant vingt ans, compenseroit, & au-delà, ce surcroît de dépense.

Vous sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques, & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence; il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection, & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zèle & la fidélité sont éprouvés par de longs services, & qui d'ailleurs approche en vieillissant du temps où il fera hors d'état de gagner sa vie? Au reste, cette dernière raison n'est pas ici de mise, & vous pouvez bien croire que des maîtres aussi humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maîtres sans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de servir.

J'AI dans l'instant même un exemple assez frappant de cette attention. Le Baron d'Érange, voulant récompenser les longs services de son Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus de ce vieux domestique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la supplie de le faire dis-

penser d'accepter cet emploi. « Je suis âgé, lui dit-il ; j'ai perdu
 » toute ma famille ; je n'ai plus d'autres parens que mes maîtres ;
 » tout mon espoir est de finir paisiblement mes jours dans la mai-
 » son où je les ai passés. Madame, en vous tenant dans mes
 » bras à votre naissance, je demandois à Dieu de tenir de même
 » un jour vos enfans ; il m'en a fait la grace ; ne me refusez pas
 » celle de les voir croître & prospérer comme vous. Moi qui
 » suis accoutumé à vivre dans une maison de paix, où en retrou-
 » verai-je une semblable pour y reposer ma vieillesse ? Ayez
 » la charité d'écrire en ma faveur à Monsieur le Baron. S'il est
 » mécontent de moi, qu'il me chasse & ne me donne point d'em-
 » ploi : mais si je l'ai fidèlement servi durant quarante ans, qu'il
 » me laisse achever mes jours à son service & au vôtre, il ne fau-
 » roit mieux me récompenser ». Il ne faut pas demander si Julie a
 écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bon-homme,
 qu'il le seroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des
 maîtres si chéris à des pères, & leurs domestiques à leurs enfans ?
 Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

IL n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait
 demandé son congé. Il est même rare qu'on menace quelqu'un de
 le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ser-
 vice est agréable & doux. Les meilleurs sujets en sont toujours les
 plus allarmés, & l'on n'a jamais besoin d'en venir à l'exécution
 qu'avec ceux qui sont peu regrettables. Il y a encore une règle à
 cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chasse*, on peut implorer
 l'intercession de Madame, l'obtenir quelquefois, & rentrer en
 grâce à sa prière ; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, &
 il n'y a plus de grâce à espérer. Cet accord est très-bien entendu
 pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre
 en la douceur de la femme, & la crainte extrême que causeroit
 l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrême-
 ment redouté de la part d'un maître équitable & sans colère ;
 car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grâce, & qu'elle n'est ja-
 mais accordée deux fois au même ; on perd, par ce mot seul, son
 droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau

service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

LES trois femmes font, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisinière. Celle-ci est une payfanne fort propre & fort entendue, à qui Madame de Wolmar a appris la cuisine; car dans ce pays simple encore [15], les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de favoir les conduire au besoin, & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi; on l'a renvoyée à Étrange où elle est née; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque manière le contrôleur de l'Économe. Il y avoit long-temps que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle une ancienne domestique de sa mère, quoi-qu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernières explications, elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrette & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que, pour prévenir la même indiscretion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme sage a su l'employer de manière à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard, dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son père, & les vôtres, cette jeune femme, si honnête & si sage, n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misère, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé son métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce temps-là. Julie après l'avoir retirée chez elle, lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand

(15) Simple! Il a donc beaucoup changé.

cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans, que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraient point dans une maison, dont les maîtres ne les ont, ni ne les souffrent.

QUOIQUE tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y est point de l'avis de ces maîtres, indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. On pense au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien servis, ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes-de-chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse & à la modestie des femmes; non-seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en dise, nul ne remplit bien son devoir s'il ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui fussent aimer leur devoir.

POUR prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse; on ne les gêne point ici par des loix positives, qu'ils feroient tentés d'enfreindre en secret; mais, sans paroître y songer, on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entièrement différens. Sur l'ordre admirable qui règne ici, ils sentent que dans une maison bien réglée, les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce

entre eux. Tel qui taxeroit, en cela, de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une manière de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même manière; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un, dit-elle, seroit insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature, sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose; leurs amusemens ne diffèrent pas moins que leurs devoirs; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins, est le plus fort lien de leur union.

POUR moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils se voient les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble, chacun passe la nuit auprès de sa femme; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que le repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti, on en voit encore des vestiges. En France, où les hommes se sont soumis à vivre à la manière des femmes & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent, montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement assises ou couchées sur leur chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir, se rasseoir avec une inquiétude continuelle; un instinct machinal, combattant sans cesse la contrainte où ils se

mettent, & les poussant malgré eux à cette vie active & laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple du monde où les hommes se tiennent debout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser au parterre d'avoir resté tout le jour assis au fallon. Enfin ils sentent bien l'ennui de cette indolence efféminée & casanière, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité, ils cèdent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

LA maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant, pour ainsi dire, tout à son sexe, les femmes y vivent très-séparées des hommes. Pour prévenir entre eux les liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste de loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, & qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes assez exercés par le travail de la journée, n'ont guères envie de s'aller promener, & se reposent en gardant la maison.

Tous les Dimanches après le prêche du soir, les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie, qu'elles invitent tour-à-tour du consentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La collation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles [16], ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes, qui dans tous les temps entrent peu

(16) Sorte de gâteaux du pays.

dans ce petit Gynécée [17], ne font jamais de cette collation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, & qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée, & si un laquais eût été bien venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître ?

JE fis un goûter délicieux. Est-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays ? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit de grus, de la céracée (18), des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une assiette de crème, que votre estomac se fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écor des femmes que de celui des Valaisans. Pas plus impunément, repris-je ; on s'éivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet, tout aussi-bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à caresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma première indiscretion, & j'espère que ce sera la dernière.

IL regnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur ; je voyois sur tous les visages la même gaieté & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui regnoit entre les servantes & la maîtresse, ne faisoit qu'affermir le respect & l'autorité, & les services rendus & reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage & le sucre sont un des goûts naturels du sexe,
&

(17) Appartement des femmes.

qu'ils soient connus sous ce nom au Jura, sur-tout vers l'autre extrémité du Lac.

(18) Laitages excellens qui se font sur la montagne de Saleve. Je doute

& comme le symbole de l'innocence & de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes & les liqueurs spiritueuses ; alimens plus convenables à la vie active & laborieuse que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & se confondre, c'est une marque presque infallible du mélange défordonné des sexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre, où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général, je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractère des gens dans le choix des alimens qu'ils préfèrent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages, sont efféminés & mous. Vous autres, Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque chose de dur & qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement froid, paisible & simple, mais violent & emporté dans la colère, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, souple & changeant, vit de tous les mets, & se plie à tous les caractères. Julie elle-même pourroit me servir d'exemple : car quoique sensuelle & gourmande dans ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crème, les fruits ; voilà sa nourriture ordinaire, & sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle seroit une véritable Pythagoricienne.

CE n'est rien de contenir les femmes, si l'on ne contient aussi les hommes ; & cette partie de la règle, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore ; car l'attaque est en général plus vive que la défense : c'est l'intention du conservateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercénaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du Dimanche, le droit qu'on ne peut guères

leur ôter d'aller où bon leur semble, quand leurs fonctions ne les retiennent pas au logis, détruisent souvent, en un seul jour, l'exemple & les leçons des fix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent, par mille défauts, incapables du service, & indignes de la liberté.

ON remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à fortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comme on s'y prend pour cela.

DERRIERE la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est-là que les gens de livrée, & ceux de la basse-cour se rassemblent en été le Dimanche après le préche, pour y jouer en plusieurs parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas; ni du vin, on leur en donne; mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, en sorte que quand cette mise est un peu considérable, comme des boucles d'argent, un portecol, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on emploie ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeux, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlèvera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-temps le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amène quelquefois les enfans; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y con-

courir ; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs , qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle , où les acteurs , animés par les regards du public , préfèrent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles , ils s'en estiment davantage , & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes , plutôt que de ce qu'ils possèdent , tout valets qu'ils sont , l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

IL seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence , & toujours dédaigné des esprits vulgaires , tandis que c'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit , qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens , que sa femme a la première imaginés. Mais , dit-il , combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage , & dans mes affaires par la vigilance , & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés , qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres , par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur ; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur , qu'ils acquierent dans leurs jeux , par celui de les conserver toujours sains , en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils , & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès , par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement , & de les conserver toujours honnêtes gens ; enfin par le plaisir d'avoir chez nous , à peu de frais , des récréations agréables pour nous-mêmes ? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un , soit homme , soit femme , qui ne s'accommode pas de nos règles , & leur préfère la liberté d'aller , sous divers prétextes , courir où bon lui semble , on ne lui en refuse jamais la permission ; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect , & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amusemens qui nous conservent de bons sujets , nous servent encore d'épreuve pour les choisir. Milord , j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domestiques

pour le service de leurs personnes, de bons paysans pour cultiver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'HIVER, les plaisirs changent d'espèce ainsi que les travaux. Les Dimanches, tous les gens de la maison & mêmes les voisins, hommes & femmes indifféremment, se rassemblent après le service dans une salle basse où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danser. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques instans, afin d'y maintenir, par sa présence, l'ordre & la modestie, & il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens. Cette règle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie; & voici à-peu-près ce qu'elle me répondit.

LA pure morale est si chargée de devoirs sévères que, si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille règles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu. Ce défaut règne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Église, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de Prêtres, que notre Religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête (19). L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre;

(19) Dans ma lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, j'ai transféré de celle-ci le morceau suivant, & quelques autres; mais comme alors je ne

faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature; la nôtre seule, qui la suit & la rectifie, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Évangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise, où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin indigne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel, que Dieu leur impose?

Q'U'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis, dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés, prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenu de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour: mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habiteront long-temps ensemble. Mon cher ami, me dit-elle en me serrant la main comme pour me communiquer son repentir, & faire passer

dans mon cœur la pureté du sien, qui doit mieux sentir que nous toute l'importance de cette maxime ? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous serions épargnés durant tant d'années, si tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions su prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête.

ENCORE un coup, continua Madame de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'est point dans les assemblées nombreuses où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers, où regnent le secret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques. C'est sur ce principe, que quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent, parmi les jeunes gens du voisinage, ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaisir, que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit : il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier ; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns & les autres, leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons dans ces petites assemblées de leur procurer cette occasion sous nos yeux pour les aider à mieux choisir, & en travaillant ainsi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

IL resteroit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens ; mais j'aime mieux passer condamnation sur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela, est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma Cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mère je renonçai pour ma vie au bal & à toute assemblée publique ; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé, durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment ; car quand j'ai bien dansé mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi

M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse; ses gens en sont plus contents d'être honorés des regards de leur maître; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée, forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramène un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

VOILA, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai comment, avec tant d'affabilité, pouvoit regner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaliser si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaliser à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leur palais, avec plus de respect, que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, & rien de si promptement exécuté; ils prient & l'on vole; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit, dépend peu des mots qu'on emploie.

CECI m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne tant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

LES valets imitent les maîtres, & les imitant grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette règle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décele toutes ses maximes, en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que leur

autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veillent être plus honnêtes gens qu'eux.

ON a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens, s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureusement pour leur repos elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guères à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

LE jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me souviens, Milord, d'avoir bien pensé de la vôtre en Valais sans vous connoître, simplement sur ce que parlant assez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de respect pour vous en votre absence que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre; cela peut être : mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est sur-tout dans cette maison qu'on reconnoit la force de son empire dans le suffrage des domestiques. Suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils louent
Dieu

Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent, & pour le soulagement des pauvres.

LA servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zèle avec celui de ses camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur, comme il croit l'être en attachement. C'est-là leur unique plainte & leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie & d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles, chacun se fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs dissensions. La plupart des pères de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions & surveillans les uns des autres. Les autres, plus indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix; ils se font une forte d'honneur de recevoir toujours mal des avis, qu'un pur zèle arrache quelquefois à un serviteur fidèle. Tous s'abusent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la règle & le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent, en trahissant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison, autorisent les ligués contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent

nent à grands frais que des fripons arrogans & paresseux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des graces, & leurs vols comme des droits (20).

C'EST une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme, si ce qui sappe les fondemens de l'ordre, pouvoit jamais servir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaise police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices, tolérés dans une maison, n'y regnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent les maîtres qui les souffrent, corrompent ou scandalisent les enfans attentifs à les observer. Quel indigne père oseroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impossible de réunir, dans sa maison, la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zèle de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle?

QUI n'auroit vu que cette maison, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple, qu'on ne sauroit aimer sincèrement le maître sans aimer tout ce qui lui appartient; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est il pas bien simple que les enfans du même père se traitent en frères entre eux? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple, sans nous le faire sentir; c'est ce que les habitans de cette maison sentent, sans qu'on le leur dise.

CETTE disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement, en les recevant, s'ils

[20] J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, & j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître, qui a vingt domestiques, de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus mé-

chant fripon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime, est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

conviennent à la femme & à lui , mais s'ils se conviennent l'un à l'autre , & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques, suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux si elle n'étoit pas une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle, où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux, ni pour nous.

APRÈS les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit, pour ainsi dire, malgré eux, par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre; ainsi celui qui desire en obtenir, tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela est d'autant plus facile que, soit qu'on accorde ou qu'on refuse une faveur ainsi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en est rendu l'intercesseur. Au contraire, on rebute ceux qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour personne? Est-il juste que vous soyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils sont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à se servir mutuellement en secret, sans ostentation, sans se faire valoir. Ce qui est d'autant moins difficile à obtenir, qu'ils savent fort bien que le maître, témoin de cette discrétion, les en estime davantage; ainsi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette disposition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que, quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table, par forme de conversation; souvent, sans avoir rien fait de plus, il trouve la chose demandée & obtenue, & ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'EST par ce moyen, & d'autres semblables, qu'on fait régner

entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, & qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguier à son préjudice, ils ne font tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zèle pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle, & tous se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison, me paroît avoir quelque chose de sublime, & je ne puis assez admirer comment Monsieur & Madame de Wolmar ont su transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

ON a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles, cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain, ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne, qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, & qui blesse un tiers, on la commet soi-même, & que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'est un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au maître, on tient ici pour incontestable que qui voit faire un tort à ses maîtres sans le dénoncer, est plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci se laisse abuser dans son action par le profit qu'il envisage, mais l'autre, de sang-froid & sans intérêt, n'a pour motif de son silence qu'une profonde indifférence pour la justice, pour le bien de la maison qu'il sert, & un desir secret d'imiter l'exemple qu'il cache: de sorte que, quand la faute est considérable, celui qui l'a commise peut encore quelquefois espérer son pardon, mais le témoin qui

l'a tue, est infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

EN revanche, on ne souffre aucune accusation, qui puisse être suspecte d'injustice & de calomnie; c'est-à-dire, qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accusé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre son camarade, ou se plaindre personnellement de lui, on lui demande s'il est suffisamment instruit, c'est-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui, dont il vient se plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action, dont il ne connoit pas assez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelqu'autre qui vous est inconnue; elle a peut-être quelque circonstance, qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux: pourquoi risquer de la blâmer injustement, & m'exposer à partager votre injustice? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé; pourquoi donc, lui réplique-t-on, venez-vous sans lui, comme si vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Est-il bien de vouloir, que je juge sur votre rapport d'une action, dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux, & ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrais porter, si je me contentois de votre seule déposition? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse; s'il y consent, c'est une affaire bientôt réglée; s'il s'y oppose, on les renvoie après une forte réprimande: mais on lui garde le secret, & l'on observe si bien l'un & l'autre, qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

CETTE règle est si connue & si bien étabie, qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent, car ils savent tous, que c'est le moyen de passer pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, & non-seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir, dans les témoins

de ses discours, des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accrochent presque toujours par médiateurs, sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrète; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très-rare, & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au diner, ou au souper de ses gens, & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zèle. Je fais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous n'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulières: c'est ainsi qu'en use un serviteur fidèle, & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'est-là qu'elle ou son mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévère des deux n'est pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar, que les reproches touchans de Julie. L'un, faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

TEL qui jugeroit de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du père de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Ri-

chesse ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la fait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme? L'ordre & la règle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au père de famille que l'économie domestique, & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

LES plus riches sont-ils les plus heureux? Que sert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance: c'est un être heureux qui commande ici.

POUR moi je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée & domestique, & que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes. Un père de famille qui se plaît dans sa maison à pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus que ce dont il jouit: comme cet Être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue: s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce

qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture, & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur père; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille & de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui fait en connoître le prix; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

QUE si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du père de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon père de famille, & n'est qu'un vigilant économe; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens, qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne; & s'il savoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties

menties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui le donne se joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & persuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossièrement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes; je les ai toujours vu sourire en secret de l'ineptie du maître qui les prennoit pour des fots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils favoient bien n'être pas les siennes.

TOUTES ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent, est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscrettement toutes leurs affaires; mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, & sans qu'on souge à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction.

COMME les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des misères de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du temps. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclut que le sien leur est plus précieux, & se fait un plus grand crime de l'oïveté. La confiance qu'on a

dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir, & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'espère pas profiter de leur discorde pour se faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refusé l'autre. Ceux qui sont à marier ne craignent pas qu'on nuise à leur établissement pour les garder plus long-temps, & qu'ainsi leur bon service leur fasse tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maison qu'un maître & ses domestiques sont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci, faisant au premier tout du pis qu'ils peuvent, usent en cela d'une juste représaille; que les maîtres étant usurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince, ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainsi, ne seroit entendu de personne : on ne s'avise pas même ici de combattre ou prévenir de pareils discours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

IL n'y a jamais ni mauvaise humeur, ni mutinerie dans l'obéissance, parce qu'il n'y a ni hauteur, ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne soit raisonnable & utile, & qu'on respecte assez la dignité de l'homme, quoique dans la servitude, pour ne l'occuper qu'à des choses qui ne l'avilissent point. Au surplus, rien n'est bas ici que le vice, & tout ce qui est utile & juste, est honnête & bienfaisant.

SI l'on ne souffre aucune intrigue au-dehors, personne n'est tenté d'en avoir? Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prospérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur service agréable; c'est-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est guères à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût si sagement dirigé, & où pourtant il influât moins

que dans celle-ci. Tout se fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumières du maître & des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition; & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

VOILA, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercénaires. Quant à la manière de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant, qu'il ne faut, pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LET T R E X V I I .

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point : on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre, une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine & de jouissance est notre véritable vocation. Le repos, qui sert de délassément aux travaux passés, & d'encouragement à d'autres, n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

APRÈS avoir admiré l'effet de la vigilance, & des soins de la plus

respectable mère de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré, dont elle fait sa promenade favorite, & qu'elle appelle son Élisée.

IL y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Élisée, dont on me faisoit une espece de mystère. Enfin hier après-diner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison, presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cette après-midi, & au lieu de se retirer, comme à l'ordinaire, dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit, & nous nous y rendîmes ensemble.

CE lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne, ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au - dedans, que la porte étant masquée par des aunes, & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus, en me retournant, par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai-là comme tombé des nues.

EN entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparfes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involontaire; ô Tinian! ô Juan-Fernandez (21)! Julie, le bout du monde est à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire; mais vingt pas de plus les ramènent bien vite à Clarens: voyons si le charme tiendra plus

(21) Isles désertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'Amiral Anson.

long - temps chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma Cousine à coups de péches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé : que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, & que mon mari m'en laisse l'entière disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau est venue je ne fais comment ; la nature seule a fait tout le reste, & vous-même n'eussiez jamais sù faire aussi-bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premièrement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent, on a pu suppléer au temps. Les arbres Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-temps avant son mariage, & presque d'abord après la mort de sa mère, qu'elle vint avec son père chercher ici la solitude. Hé bien ! dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans, & que l'art s'en soit mêlé, j'estime que, si, dans une enceinte aussi vaste, vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle : il ne m'en a rien coûté. Comment, rien ? Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller : avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

JE me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvais point de plantes exotiques & de productions des Indes , je trouvais celles du pays disposées & réunies de manière à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant , épais , mais court & ferré , étoit mêlé de serpolet , de baume , de thyn , de marjolaine , & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs , parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin , qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures impénétrables aux rayons du soleil , comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible , dont on avoit fait recourber les branches , pendre en terre , & prendre racine par un art semblable à ce que font naturellement les Mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts , je voyois çà & là sans ordre & sans symétrie , des broussailles de roses , de framboisiers , de groseilles , des fourrés de lilas , de noisetier , de sureau , de siringa , de genêt , de trifolium , qui paroient la terre , en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses & irrégulières , bordées de ces bocages fleuris , & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée , de vigne-vierge , de houblon , de liseron , de couleuvrée , de clématite , & d'autres plantes de cette espèce , parmi lesquelles le chevre-feuille & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre , comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts , & formoient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil , tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux , commode , & sec sur une moussé fine , sans sable , sans herbe , & sans rejetton raboteux. Alors seulement je découvris , non sans surprise , que ces ombrages verts & touffus qui m'en avoient tant imposé de loin , n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parasites , qui , guidées le long des arbres , environnoient leurs têtes du plus épais feuillage , & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple , on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes , de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en

trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reste des terres, on a pris un tel soin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage, & de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellens & mûrs, quoique clair semés & de mauvaise mine; ce qui donne encore le plaisir de la recherche & du choix.

TOUTES ces petites routes étoient bordées & traversées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets presque imperceptibles; tantôt en plus grands ruisseaux coulans sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & fortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds, dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie; mais ces eaux que je vois de toutes parts..... Elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais, dans le parterre, un jet-d'eau, dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon père qui l'a fait faire: mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir, dans ce verger, cette eau dont nous n'approchons guères au jardin! Le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui se rendoit dans le lac par le grand chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans, & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules; je les ai renfermés dans mon enceinte, & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

JE vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en la divisant & réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit & se ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac & parsemée

de coquillages , formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux , courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol , formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux , & bouillonnoient en retombant. Enfin , la terre ainsi rafraichie & humectée donnoit sans cesse de nouvelles fleurs , & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

PLUS je parcourois cet agréable asyle , plus je sentoís augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions , & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser ; mais Madame de Wolmar , me tirant de ma rêverie , me dit en me prenant sous le bras : tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée , & quoi qu'on puisse faire , elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est-là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez , lui dis-je : j'entends un ramage bruyant & confus , & j'apperçois assez peu d'oiseaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai , dit-elle ; approchons-en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit , & ne sembloit point assortie au reste.

NOUS descendîmes par mille détours au bas du verger , où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi-chauves formoient des especes de vases d'où sortoient , par l'adresse dont j'ai parlé , des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches , & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes , de joncs , de roseaux , servant d'abreuvoir à la voliere , & dernière station de cette eau si précieuse & si bien ménagée.

AU-DELA de ce bassin , étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de
route

toute espece; les plus petits vers le haut, & toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit; ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montrait au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui servoient d'asyle à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre comme s'ils ne nous avoient point apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage: mais comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre & s'approcher de nous sur une espece de contre-allée qui séparoit en deux le terre-plain, & communiquoit du bassin à la voliere. Alors Monsieur de Wolmar, faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche; & quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent & se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manège. Cela est charmant! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part; mais je l'entends maintenant: je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'est nous qui sommes les leurs. Ils sont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

LA patience & le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens, dont les gens riches ne s'avisent guères dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent; ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoitre, & s'ils

y font à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait point venir, quand il n'y en a point : mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage, en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté, & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent, restent, & ceux qui surviennent, restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'agrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche, de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de paille, & de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled, du mil, du tournesol, du chenevis, des pesettes (22), généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, & l'on n'en moissonne rien. Outre cela presque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, & d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (23), l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

AH! dit Julie, vous ne voyez plus rien. Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zèle des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle, & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mère; ce font des

(22) De la vesce.

(23) Les loirs, les souris, les chouettes, & sur tout les enfans.

plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main, me dit en la serrant : vous avez des amis, & ces amis ont des enfans : comment l'affection paternelle vous feroit-elle étrangère ? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent, & me rendirent un regard si touchant, que les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement : ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne fais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame ; mais, depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le pere de deux enfans pour lesquels je donnois ma vie.

JE voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle & ses petits habitans ; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger, dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inspectrice & pour y mener quelquefois mes enfans ; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux, tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore, passé deux mois de printemps où ses travaux sont utiles, n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves, vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

COMME nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jeta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant j'aperçus quelques petits poissons. Ah ! ah ! dis-je aussi-tôt, voici pourtant des prisonniers ? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta sa femme. Il y a quelque temps que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elles apporta ici à mon insçu. Je les y laissai, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête personne. Vous

avez raison, répondis-je, & celui-ci n'est pas trop à plaindre d'être échappé de la poêle à ce prix.

HÉ bien! que vous en semble, me dit-elle en nous en retournant? Êtes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet transporté dans l'Élisée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, & songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mère de famille. Je le fais, repris-je, j'en suis très-sûr, & les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

IL y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu, si différent de ce qu'il étoit, ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture & du soin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne se montre point: rien ne dément l'idée d'une Isle déserte, qui m'est venue en entrant, & je n'apperçois aucun pas d'homme.

AH! dit Monsieur de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les vestiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Édouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs, les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubepine, de houx, de troène, & d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de haies, & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante

rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagés avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes & trop fréquens (24).

EN considérant tout cela, je trouvois assez bizarre qu'on prit tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes, qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes qu'elle étale ses charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison & amenant avec lui un architecte chèrement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu simple & mesquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux alignemens qu'il prendroit ! Les belles allées qu'il feroit percer ! Les belles pattes d'oie, les beaux arbres en parasol, en éventail ! Les beaux treillages bien sculptés ! Les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées ! Les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, carrés, échancrés, ovales ! Les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres ! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il orneroit son jar-

(24) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

din (25)! Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu, dans lequel on n'ira guères, & dont on fortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne; un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour me venir promener ici.

JE ne vois dans ces terrains si vastes & si richement ornés, que la vanité du propriétaire & de l'artiste, qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse & l'autre son talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur, qui n'est point fait pour l'homme, empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux misères de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres & de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante (26); il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, & se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

IL y a un autre goût directement opposé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. J'entends, lui dis-je; c'est celui de

(25) Je suis persuadé que le temps approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

(26) Il doit bien s'étendre un peu sur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élaner dans les nues, en leur ôtant leurs belles té-

tes, leurs ombrages, en épuisant leur sève, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il est vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature est faite en France autrement que dans tout le reste du monde, tant on y prend soin de la défigurer. Les parcs n'y sont plantés que de longues perches; ce sont des forêts de mâts ou de mais, & l'on s'y promène au milieu des bois sans trouver d'ombre.

ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renoncule, & se prosternent devant des tulipes. Là-dessus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette, dont on m'honora moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hasarder de m'extasier à la vue d'une tulipe, dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, & comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

CE goût, dit Monsieur de Wolmar, quand il dégénere en manie, a quelque chose de petit & de vain qui le rend puérite & ridiculement coûteux. L'autre au moins a de la noblesse, de la grandeur & quelque forte de vérité; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi, & flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le soit? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison; alors vous ferez le docte à votre tour, & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégèrent en étude, ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade, en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées (27).

(27) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si

mal la nature? Ignoroit-il que, si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites.

Voyez leur Reine brillante de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux , & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a fait si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention , & ne pouvant se tourmenter à la cultiver , ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout , & de n'être jamais contents que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites , si sablées qu'on trouve sans cesse ; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc , comme on l'imagine , on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere , ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre & la règle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin n'est-il pas plaisant que , comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commençant , ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vite au terme ? Ne diroit on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade , & se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés.

QUE fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre , qui fait jouir de lui-même , qui cherche les plaisirs vrais & simples , & qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode & si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée , & pourtant si simple & si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau , la verdure , l'ombre & la fraîcheur ; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symétrie ; elle est ennemie de la nature & de la variété , & toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrain pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement parallèles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne fais quoi de vague

COMME

comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant : il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne font pas. Ils font toujours avides de ce qui est loin d'eux , & l'artiste qui ne fait pas les rendre assez contents de ce qui les entoure , se donne cette ressource pour les amuser ; mais l'homme , dont je parle , n'a pas cette inquiétude , & quand il est bien où il est , il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici , par exemple , on n'a pas de vue hors du lieu , & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés , & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au - dehors , n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade [28]. Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable , n'a pas le goût pur , ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même , sans le montrer à personne.

MONSIEUR , lui dis-je , ces gens si riches qui font de si beaux jardins , ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guères à se promener tout seuls , ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste , j'ai vu , à la Chine , des jardins tels que vous le demandez , & faits avec tant d'art , que l'art n'y paroïssoit point , mais d'une manière si dif-

(28) Je ne fais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère , en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à fait jusqu'au bout , & que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. On perdrait , il est vrai , l'agrément des points de vue ; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires , d'agrandir à l'imagination le lieu où l'on est , & dans le milieu d'une étoile allez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé

Nouv. Héloïse. Tome II.

que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse , quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit ; mais les faiseurs de jardins ne font pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains , comme à Le Nautre dans le parc de St. James , s'ils connoïssent comme lui ce qui donne de la vie à la nature , & de l'intérêt à son spectacle !

P

pendieuse, & entretenus à si grands frais, que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des cascades artificielles dans des lieux pleins & sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit, à la vérité, ni belles allées, ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparfées & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté, ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes, ni réservoirs; on n'a besoin ni de fers, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillassons. Un terrain presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprêt, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable, & me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc célèbre de Milord Cobham à Staw. C'est un composé de lieux très-beaux & très-pittoresques, dont les aspects ont été choisis en différens pays, & dont tout paroît naturel, excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine, dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette superbe solitude, y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les temps ainsi que les lieux y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile, qui ne fit point songer à leur foiblesse, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes, & des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne donne-t-il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux?

JE n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Élisée, ajoutai - je en regardant Julie, mais qui vous paroitra grave; c'est d'être un amusement superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmans & si négligés? Il est vrai, dit-elle, un peu embarrassée: mais

j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrette. Jamais ma femme, depuis son mariage, n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en fais la raison, quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes ; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille, menée par Fanchon, entra comme nous fortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Élisée, en faisant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mère, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zèle pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans & à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine ; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre ; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers : ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas assez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge, & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins, que je prends avec tant de plaisir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mère se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas sans raison qu'en y pensant, j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Élisée. Milord, cette incomparable femme est mère comme elle est épouse, comme elle est amie, comme elle est fille, & pour l'éternel supplice de mon cœur, c'est encore ainsi qu'elle fut amante.

ENTHOUSIASMÉ d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que, durant mon séjour chez eux, la Fanchon me

confiât sa clef, & le soin de nourrir les oiseaux. Aussi-tôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre, & me donna sa propre clef. Je ne fais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine : il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

CE matin je me suis levé de bonne heure, & avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle déserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire, où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social & factice qui m'a rendu si malheureux ! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut chère. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait touché ; je baiseraï des fleurs que ses pieds auront foulées ; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré ; son goût dans ses amusemens me rendra présent tous ses charmes, & je la trouverai partout comme elle est au fond de mon cœur.

EN entrant dans l'Élisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappelé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar, à-peu-près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la première fois, depuis mon retour, j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi, & que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortège qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorables & précieux gages de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore, je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent

amour. Ah! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois méprisé de fouiller, d'un seul soupir, un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis, remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mère essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer, au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Élisée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je pensois qu'avec une conscience agitée on n'auroit jamais choisi ce nom-là. Je me disois : la paix régne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

JE m'étois promis une rêverie agréable; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Élisée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes, une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne fais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : car la jouissance de la vertu est toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a, qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno

Si leggessè in fronte scritto,

Quanti mai, che invidia fanno ;

Ci farebbero pietà (29) !

Si vedria che i lor nemici

Anno in seno , e si riduce

Nel parcre a noi felici

Ogni lor felicità.

COMME il se faisoit tard sans que j'y songeasse, Monsieur de Wolmar est venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'est vous, leur ai-je dit en m'excusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier, que j'en suis retourné jouir ce matin ; heureusement il n'y a point de mal, & puisque vous m'avez attendu, ma matinée n'est pas perdue. C'est fort bien dit, a répondu Madame de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi, que de perdre le plaisir de déjeuner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma chambre, & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner est le repas des amis ; les valets en sont exclus, les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on pense, on y révèle tous ses secrets, on n'y contraint aucun de ses sentimens ; on peut s'y livrer sans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est : que ne dure-t-il toute la journée ! Ah, Julie ! ai-je été prêt à dire ; voilà un vœu bien intéressé ! mais je me suis tu. La première chose que j'ai retranchée avec l'amour, a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ? Vous savez, Milord, si c'est à Madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non ; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir, l'entendre, observer sa conduite, n'est-ce pas assez la louer ?

(29) Il auroit pu ajouter la suite qui est très-belle, & ne convient pas moins au sujet.

L E T T R E X V I I I .

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

IL est écrit, chère amie, que tu dois être dans tous les temps ma sauve-garde contre-moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peines des pièges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des passions dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution ! Si dans les temps passés j'avois moins compté sur mes lumières, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

QUE ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié, si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'osé l'en croire plus éloigné que jamais. Écoute-moi donc paisiblement, ma Cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

DEPUIS six ans que je vis avec Monsieur de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu fais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille, ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un père aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre de quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui, ne démentoit point ce qui m'étoit connu; & je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

CE matin en déjeûnant il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis, sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets,

& précisément, ma chère, dans ce même bosquet où commencent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me suis senti un affreux battement de cœur, & j'aurois refusé d'entrer, si la honte ne m'eût retenue, & si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Église, ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne fais si le philosophe étoit plus tranquille; mais quelque temps après, ayant par hasard tourné les yeux sur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

EN entrant dans le bosquet, j'ai vu mon mari me jeter un coup d'œil & sourire. Il s'est assis entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez; il est juste de rendre les choses égales, & quoique je n'aie rien de fort intéressant à vous apprendre, puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

ALORS il nous a révélé le mystère de sa naissance, qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon père. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

JE ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes aventures que mon caractère. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis, vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'âme tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier, en disant qu'ils ne sentent rien; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir

fir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité, qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes, me plaît exactement comme un belle symmétrie dans un tableau, ou comme un pièce bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante, c'est celle de l'observation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe guères dans mes jugemens; aussi c'est-là toute la récompense de l'amour-propre dans mes études continuelles; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres: la société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être, & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux, sans me soucier d'en être vu, j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers, ils me sont nécessaires.

LES deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer, furent les courtisans & les valets; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence, & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour, où tout est si-tôt vu, je me dérobai, sans le savoir, au péril qui m'y ménaçoit, & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger; c'est-là que j'eus le bonheur d'être utile à votre père, que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave Officier, commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce temps-là des liaisons, qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle con-

dition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines, & que, parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractère général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient, & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous, & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder; qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre : j'essayai d'une multitude de conditions, dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

AVEC la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguïser, par une vie active, cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude, qui m'ennuya toujours, me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-temps. Sans avoir perdu ma froideur, j'avois besoin d'un attachement; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le temps, & pour la première fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Étange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & père, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier;

elle n'est pas sans mérite ; elle a le cœur sensible , & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté , ni un prodige d'esprit : mais venez la voir , & croyez que , si vous ne sentez rien pour elle , vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins , je vous vis , Julie , & je trouvai que votre père m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports , vos larmes de joie en l'embrassant me donnerent la première , ou plutôt la seule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légère , elle étoit unique , & les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour , & c'est ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge , ma chère , avec quelle étrange surprise j'appris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage , & qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

CETTE conduite étoit inexcusable , a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse ; je péchois contre la prudence ; j'exposois votre honneur & le mien ; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource : mais je vous aimois , & n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible , quand elle est sans contre-poids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien , tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne , ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués , & la raison , qui gouverne tandis qu'elle est seule , n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois , & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore , j'aurois fait autant de chûtes que de faux pas : il n'y a que des ames de feux qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts , toutes les actions sublimes sont leur ouvrage ; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre , & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever , elle domine seule & tient tout en équilibre ; voilà comment se forme le vrai sage , qui n'est pas plus qu'un

autre à l'abri des passions, mais qui seul fait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

VOUS voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute; si c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoissois, & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que, si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable, que vous apprendriez à le devenir.

VOTRE cœur étoit usé pour l'amour; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment, dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable, & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'osai croire à la vertu, & vous épousai. Le mystère que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les raisons, & je vis dans votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour, de vous-même, un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos lèvres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premières conditions sont remplies. Mon enfant, j'espère que la troisième ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que

par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou, en m'écriant, mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre, & d'être mieux mérité..... Vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il est temps de jouir en paix d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi, mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces, les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter, les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déplorait sa foiblesse en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous - même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous, pour pouvoir y compter davantage. Écartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir un honnête homme dans un âge, où il est si facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami, sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues, que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés, il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union, la relâcheroit, si-tôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

DÈS-LORS je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre, sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions, & que si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de trop, & je crois vous avoir conservé de son propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laissé, si je l'eusse abandonné à lui-même.

MES succès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guérison, comme j'avois obtenu la sienne; car je vous estimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtient des belles ames avec de la confiance & de la franchise. Je vous ai vu, & vous ne m'avez point trompé; vous ne me trompez point; & quoique vous ne soyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne pensez, & suis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je sais bien que ma conduite a l'air bisarre, & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. Mes enfans, me dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il parloit d'un homme tranquille; soyez ce que vous êtes, & nous serons tous contents. Le danger n'est que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous, & vous n'aurez rien à craindre; ne songez qu'au présent, & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais si mes projets s'accomplissent, & que mon espoir ne m'abuse pas, nos destinées seront mieux remplies, & vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

EN se levant il nous embrassa, & voulut que nous nous embrassions aussi, dans ce lieu..... dans ce lieu même où jadis..... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en

fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

COMME nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet asyle; il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, Cousine : mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs. Que le ciel le lui laisse toujours! avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

TU ne vois point encore ici de conseil à donner : patience, mon Ange, nous y voici, mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

EN nous en retournant, mon mari, qui depuis long-temps est attendu à Étange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroïssoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appelé dans sa maison. Voulez-vous, a-t-il répliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espère qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit point m'entendre, j'ai pris un autre tour, & j'ai tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celle que vous aimez; vous visiterez le patrimoine de mes pères & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Édouard, qui... mais heureusement j'ai eu le temps de me mordre la langue. Il m'a répondu simplement que j'avois raison, & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a répli-

qué qu'il devoit faire ce qu'il lui plaïoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien! restez, a repris mon mari en lui serrant la main : homme honnête & vrai, je suis très-content de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écou-toit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc! a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur, & non pas au hasard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi; je suis offensé qu'elle en doute.

ENSUITE il nous a mené dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux même de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mère. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité : s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféreroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mère à celui qui, maître de contenter ses desirs, fut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort, le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'AI pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès, & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

JE

JE fais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien, ne me refusera pas une si légère grace. Mais, ma chère, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je fais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner : mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver, sur St. Preux, un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits ? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infère de cette précaution que je la fens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin, je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel ; mais ce danger existe-t-il en effet ? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

PLUS je veux sonder l'état présent de mon amie, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari, ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne fais par quelle bisarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que, quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

MAIS, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui

fait mépriser la tentation ; & braver des périls où l'on a succombé ; n'est-ce pas vouloir succomber encore ?

PÈSE toutes ces considérations, ma Cousine ; tu verras que, quand elles seroient vaines par elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate ; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoi que tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquille, j'en suis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils sont ; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée, les confond & les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je vois, ni de ce que je sens, & malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LET TRE XIX.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME
DE WOLMAR.

PAUVRE Cousine ! Que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Israël ! Si tu suivais tes propres règles ; que dans les choses de sentiment tu n'écoutes que la voix intérieure, & que ton cœur fit taire ta raison, tu te livreras sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

JE t'entends, je t'entends bien, ma Julie ; plus sûre de toi que tu ne seins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées, sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les temps ; y penses-tu ? Compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois

alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

TU t'abuse, ma chère enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même : si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est, si-tôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite, est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute, il faut se tenir debout; & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes erreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

PENSES-Y mieux, mon aimable amie; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude, & qui sort de ton caractère dans tes maximes sur la séparation des sexes. Je conviens avec toi, qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même manière; mais regarde si cette importante règle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment, & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale, & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer. Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs, où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées, où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître & s'affortir; mais tu leur interdis, avec grande raison, toute entrevue particulière. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les mères de famille, qui ne peuvent

avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis ? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier ; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence, & de lui faire les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe, & toutes les règles s'expliqueront. Pourquoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées & séparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre sexe de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chère, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui nous sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui nous prescrit des occupations différentes ; c'est cette douce & timide modestie, qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne ; c'est cette réserve attentive & piquante qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes, & les desirs & le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette sage & discrète réserve, sans caprice & sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus rendre, les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienveillance qui l'établit, peut quelquefois en dispenser.

LA circonspection que tu sondes sur tes fautes passées, est injurieuse à ton état présent ; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le

rempart qui défend ta personne, n'a-t-il pu te garantir d'une contrainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie, confonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & soutenir ton ame. Ton mari qui en présume tant, & dont tu as l'estime à justifier; tes enfans que tu veux former au bien, & qui s'honoront un jour de t'avoir eue pour mère; ton vénérable père qui t'est si cher, qui jouit de ton bonheur, & s'illustre de sa fille plus même que de ses ayeux; ton amie dont le sort dépend du tien, & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; sa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inspirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta personne, & qui te respecte encore plus que tu ne le redoutes; toi-même, enfin, qui trouves dans ta sagesse le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines; combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oser défier de toi! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est? Il me suffit de savoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah! si jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours: mais dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût faite présente, par celle qu'elle t'inspira, dès qu'y penser eût été la commettre.

JE me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultère d'une femmey porte le doux nom de galanterie, & où l'on se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je fais quelles maximes régnet là-dessus dans le grand nombre, où la vertu n'est rien, où tout n'est que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre l'usage qui les autorise. Mais toi, Julie, ô toi qui brûlant d'une flamme pure & fidelle, n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi; toi qui te

faisois respecter au milieu de tes fautes ; toi , qui livrée à d'impuiffans regrets , nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus ; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris , quand tout sembloit te rendre excusable ; ofes-tu redouter le crime après avoir payé si cher ta foiblesse ? Ofes-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les temps qui t'ont tant coûté de larmes ? Non , ma chère , loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer , ils doivent animer ton courage : un repentir si cuisant ne mene point au remords , & quiconque est si sensible à la honte , ne fait point braver l'infamie.

SI jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse , ce sont ceux qui s'offrent à toi ; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même , la tienne a-t-elle besoin d'appui ? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de ta crainte ? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel , où , même après ta défaite , l'honneur , le devoir n'ont cessé de résister , & ont fini par vaincre. Ah ! Julie ! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines , douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours ? En deux mots , sois sincère avec toi-même ; si le péril existe , sauve ta personne & rougis de ton cœur ; s'il n'existe pas , c'est outrager ta raison , c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignorest-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête , qu'il est même honteux de les vaincre , & que se précautionner contre elles , est moins s'humilier que s'avilir ?

JE ne prétends pas te donner mes raisons pour invincibles , mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes , & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi , qui ne sais pas te rendre justice , ni à moi , qui dans tes défauts n'ai jamais su voir que ton cœur , & t'ai toujours adorée ; mais à ton mari , qui te voit telle que tu es , & te juge exactement selon ton mérite. Prompte , comme tous les gens sensibles , à mal juger de ceux qui ne le sont pas , je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres ; mais depuis l'arrivée de notre voyageur , je vois par ce qu'il m'écrit , qu'il lit très-bien dans les vôtres , &

que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids, qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit, M. de Wolmar te connoît bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entière direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être, sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves, propres à le rassurer, prévenir les inquiétudes jalouses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari; peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familièrement avec ton ami, sans allarmer ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime, digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens, comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense, en un mot, que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie, qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumières.

V E U X - T U , sans désobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été jadis si nécessaires; impose-toi la même réserve que si, avec ta vertu, tu pouvois te défier encore de ton cœur & du sien. Évite les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi sans cesse de tes enfans; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Élysée, dans le bosquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces mesures d'une manière si naturelle qu'elles semblent un effet du hasard, & qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en privas pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prends le temps de cette absence pour te donner cet

amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des bateliers, qui voient sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

IL me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidèle pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

AU reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espère, les véritables raisons de son voyage, & si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'est sur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà, je pense, plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi, autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livreras à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues; on a beau couvrir du vain nom de foiblesse des fautes toujours volontaires, jamais femme ne succombe qu'elle n'ait voulu succomber; & si je pensois qu'un pareil sort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les sentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop sensible à t'en garantir, pour t'abandonner à toi seule.

CE que M. de Wolmar t'a déclaré des connoissances qu'il avoit avant ton mariage, me surprend peu: tu fais que je m'en suis toujours doutée; & je te dirai, de plus, que mes soupçons ne se sont pas bornés aux indiscretions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un
homme

homme droit & vrai comme ton père, & qui avoit tout au moins des soupçons lui-même, pût se résoudre à tromper son gendre & son ami. Que s'il t'engageoit si fortement au secret, c'est que la manière de le révéler devenoit fort différente de sa part ou de la tienne, & qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il favoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès; nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

ADIEU, petite Cousine : c'est assez prêcher la prêcheuse; reprends ton ancien métier, & pour cause. Je me sens toute inquiète de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne fais guères ce que je fais. Ah! Chaillot! Chaillot! . . . si j'étois moins folle . . . mais j'espère de l'être toujours.

P. S. A propos; j'oubliois de faire compliment à ton Alteffe. Dis-moi, je t'en prie, Monseigneur ton mari est-il Atteman, Knès, ou Boyard? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeler Madame la Boyarde. O pauvre enfant! toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voilà bien chanceuse d'être la femme d'un Prince (30)! Entre nous, cependant, pour une Dame de si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturières. Ne fais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son père?

(30) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms font en effet des titres distingués, mais qu'un Boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

L E T T R E X X .

DE MONSIEUR DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

JE pars pour Étange, petite Cousine : je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard, dont vous êtes cause, me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi-bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses, dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le temps d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

JE n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui, pour vous confier, entre nous, que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un père; mais quand il sera temps de les prendre, je serai trop âgé pour les remplir; & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs, par la raison qui vous est connue (31), Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction, dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons, votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mère s'occupera toute entière à bien élever son Henriette; je vous destine, pour votre part, le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé; la mienne fera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'AI toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des mains mercénaires, & je n'ai pu blâmer

(31) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père; & le génie n'est guères à vendre, encore moins l'attachement.

VOTRE ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire, dans ces enfans chéris, celle de leur mère. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Édouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher, & auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Édouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire; &, comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

VOUS avez à présent, petite Cousine, la clef de toute ma conduite, qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espère, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne, m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être; & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

JE vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous, ni femme au monde, avec toute la subtilité qu'on prête à votre sexe, n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée, quand j'aurai pu vous expliquer

sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais; ce n'est pas, sans doute, une merveille à vous apprendre. De vous assurer, au contraire, qu'ils sont parfaitement guéris; vous savez ce que peuvent la raison, la vertu: ce n'est pas là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux opposés soient vrais en même temps; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne régné plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils soient toujours amans & ne soient plus qu'amis; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

TELLE est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours, soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie, au sujet du portrait, a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mystère, & je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est sur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture. Un voile de sagesse & d'honnêteté fait tant de replis autour de son cœur, qu'il n'est plus possible à l'œil humain d'y pénétrer, pas au sien propre. La seule chose qui me fait soupçonner qu'il lui reste quelque défiance à vaincre, est qu'elle ne cesse de chercher en elle-même ce qu'elle feroit, si elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que, si elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas si bien.

POUR votre ami, qui, bien que vertueux, s'effraye moins des sentimens qui lui restent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans sa première jeunesse; mais je les vois, sans avoir droit de m'en offenser. Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Julie d'Étange; il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse, la mère de deux enfans n'est plus son ancienne écolière. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup, & qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir.

Il l'aime dans le temps passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

CECI n'est pas une vaine subtilité, petite Cousine ; c'est une observation très-solide, qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je pense même qu'elle ne seroit pas difficile à expliquer en cette occasion par vos propres idées. Le temps où vous séparâtes ces deux amans, fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémence. Peut-être, s'ils fussent restés plus long-temps ensemble, se seroient-ils peu-à-peu refroidis ; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme, ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du temps, l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (32). Pour le rendre heureux il n'étoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonstances où elle s'étoit trouvée au temps de leurs premières amours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé ; ce qu'elle a gagné tourne en ce sens à son préjudice ; car c'est de l'ancienne, & non pas d'une autre qu'il est amoureux.

L'ERREUR qui l'abuse & le trouble est de confondre les temps & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre ; mais je ne fais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le défabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumières.

(32) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans ! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ?

Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours les mêmes, & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse, & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime ; ce seroit lui donner une affliction dangereuse, en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

DÉLIVRÉ des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être, avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre ; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar, qu'à force de les y chercher, il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des temps qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chères. Vous, qui contribuâtes à les faire naître, pouvez contribuer plus que personne à les effacer ; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela ; charge, qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant d'une manière qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguier. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse, je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mère de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mène un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore, quand leur cœur est déjà refroidi, & leur offre, dans l'éloignement, des monstres qui disparaissent à leur approche.

JE crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir ; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles, & à négliger les superflues. Les huit jours, pendant lesquels je les vais laisser ensemble, suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens, & connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul-à-seul, plus ils comprendront aisément leur er-

reur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement, si mes vœux sont remplis. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort. Quel plaisir je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son cœur, sa vertu resteroit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que, s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura trop pressentir, & qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les règles ordinaires, mais par les vœux qui me l'inspirent, & par le caractère unique de celle envers qui je la tiens.

ADIEU, petite Cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassiez un mystère. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis : ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion ; faites-en l'usage que la prudence & l'amitié vous inspireront : je fais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XXI.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

MONSIEUR de Wolmar partit hier pour Étange, & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même, un morne silence régné au fond de mon cœur ; un effroi secret en étouffe le mur-

mure ; & , moins troublé de desirs que de craintes , j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

SAVEZ-VOUS, Milord , où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Si-tôt que j'approche d'elle sa vue apaise mon trouble , ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien , qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence , & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi , sa règle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis , & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir , je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

CE qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé , c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eût fait assez bonne contenance , elle le suivit long-temps des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux ; mais je conçus à son discours , que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons , me dit-elle , & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui , aussi tendre & plus puissant que l'amour , en ait aussi les foibleffes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre ensemble est interrompue , l'espoir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitude à craindre , & dans une absence de quelques jours , nous sentons moins la peine d'un si court intervalle que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave , & quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar , ce n'est point son éloignement qui la cause.

MON cher ami , ajouta-t-elle d'un ton pénétré , il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie , il n'a point d'autres desirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mère ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre , plus vertueuse , plus aimable que celle
dont

dont mon cœur est idolâtre , & je vais passer mes jours avec elle : vous-même contribuez à me les rendre chers , en justifiant si bien mon estime & mes sentimens pour vous. Un long & fâcheux procès , prêt à finir , va ramener dans nos bras le meilleur des pères : tout nous prospère ; l'ordre & la paix régnet dans notre maison ; nos domestiques sont zélés & fidèles , nos voisins nous marquent toutes fortes d'attachemens , nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du ciel , de la fortune & des hommes , je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin secret , un seul chagrin l'empoisonne , & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame , & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse , me dis je en soupirant à mon tour , & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être !

CETTE funeste idée bouleversa dans un instant toutes les mœurs , & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté , je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur , qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret , & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade , Madame de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans , elle vient de me le faire dire. J'y cours , Milord ; je vous quitte pour cette fois , & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle - ci.

LETTRE XXII.

DE MADAME DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends Mardi comme vous me le marquez , & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Madame d'Orbe ; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence ; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

WOLMAR , il est vrai , je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable , & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XXIII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

JE veux , Milord , vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés , & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur , & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part ; en la lisant , vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Madame de Wolmar n'est pas loin du lac , & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement , où l'absence de son mari nous laisse , & la beauté de la foirée nous firent projeter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendîmes au rivage ; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher , trois rameurs , un domestique , & nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le diner. J'avois pris un fusil pour tirer des besolets (33) ; mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte ,

(33) Oiseaux de passage sur le lac de Genève. Le besolet n'est pas bon à manger.

& pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeler de temps en temps de gros sifflets, des tiou-tiou, des cre-nets, des sifflassons (34), & je ne tirai qu'un seul coup, de fort loin, sur une grèbe que je manquai.

NOUS passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejeter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations, & je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris, que la morale qui lui fauvoit la vie.

NOUS avançâmes ensuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme, dont il feroit temps de guérir, m'étant mis à nager (35), je dirigeai tellement au milieu du lac, que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (36). Là, j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entourait. Je lui montrais de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & semble craindre de fouiller de ses eaux bourbeuses le cristal azuré du lac. Je lui faisois observer les redans des montagnes, dont les angles correspondans & parallèles forment, dans l'espace qui les sépare, un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans, & parés de toutes parts, forment un tableau ravissant; où la terre par-tout cultivée, & par-tout féconde; offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avidité publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la na-

(34) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

(35) Termes des bateliers du

lac de Genève. C'est tenir la rame qui gouverne les autres.

(36) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac n'ait deux lieues de large.

ture, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misère, je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile, & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble fourire, & s'animer au doux spectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les tristes mafures, la bruyère, & les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte, annoncent de loin qu'un maître absent y domine, & qu'elle donne à regret à des esclaves, quelques maigres productions, dont ils ne profitent pas.

TANDIS que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous pouffoit de biais vers la rive opposée, s'éleva, fraîchit considérablement, & quand nous songeâmes à revirer, la résistance se trouva si forte, qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vraincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut regagner la rive de Savoie, & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous, & qui est presque le seul lieu de cette côte, où la greve offre un abord commode. Mais le vent ayant changé, se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés, où l'on ne trouve plus d'asyle.

NOUS nous mîmes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau, & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau, de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment, où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui



U. M. - Histoire des arts et des

U. M. - Histoire des arts et des



ajoutoit le plus à ses charmes, étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri, que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mère, j'entendis distinctement ces mots : ô mes enfans ! faut-il ne nous voir plus ? Pour moi, dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyois voir, de moment en moment, le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

ENFIN à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, &, comme au fort du danger, elle n'avoit songé qu'à nous, à terre, il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

NOUS dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement, en mangea peu, & je compris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois : dans les petites choses comme dans les grandes, cette ame aimante se peint toujours.

APRÈS le diner, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé, ils l'affermirent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, & nous gagnerons des abris & des bois ; il n'est question que de monter entre quelques rochers ; & vous, qui n'aimez pas la plaine, en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le diner de nos gens.

VOUS savez qu'après mon exil du Valais, je revins, il y a dix ans, à Meillerie, attendre la permission de mon retour. C'est - là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asyle au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eût de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable & avec celle dont l'image habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

NOUS y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, & paroissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charrioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade, où nous étions, de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacières, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le commencement du monde (37). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche, au-delà du torrent, & au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes, nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

(37) Ces montagnes sont si hautes, qu'une demi-heure après le soleil couché, leurs sommets sont encore éclairés

de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose, qu'on aperçoit de fort loin.

AU milieu de ces grands & superbes objets , le petit terrain où nous étions , étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre ; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers , & rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres , la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbes & de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient , il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

QUAND nous étimes atteint ce réduit & que je l'eus quelque temps contemplé : Quoi ! dis - je à Julie en la regardant avec un œil humide , votre cœur ne vous dit-il rien ici , & ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous ? Alors sans attendre sa réponse , je la conduisis vers le rocher & lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits , & plusieurs vers du Pétrarque & du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si long - temps , j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : ô Julie ! éternel charme de mon cœur ! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde. Voici le séjour où ta chère image faisoit son bonheur , & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapissoient point ces compartimens ; le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions ; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier , le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neige étoient le seul ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable , & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asséyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres

qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abymes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante, & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le temps que j'y passois à gémir de ton absence !... J'allois continuer ; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord¹, s'étoit effrayée & m'avoit saisi la main, la ferra sans mot dire, en me regardant avec tendresse & retenant avec peine un soupir ; puis tout-à-toup détournant la vue & me tirant par le bras : allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue ; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triste réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

REVENUS lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, & je continuai de me promener sans trop savoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la greve en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (38), me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristoit. Peu-à-peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissément argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet

(38) La bécassine du lac de Genève n'est point Poiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au

lac, durant les nuits d'été, un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

JE commençai par me rappeler une promenade semblable, faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient alors mon ame, s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

2

E tanta fede, e si dolci memorie,

E sì lungo costume!

Ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais! Hélas! ils ne reviendront plus; & nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, & que j'avois moins souffert tout le temps que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines, j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage, qui m'agiterent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport, dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte, que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

LA, mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu-à-peu dans mon ame,

l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes , & cet état , comparé à celui dont je sortois , n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement , long-temps , & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis , je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas ! je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai , dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençâmes alors à causer tranquillement , & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés , j'aperçus à la lumière qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira , & je fus me coucher.

VOILA , mon ami , le détail du jour de ma vie , où , sans exception , j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles feront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste , je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie ; (mes yeux le virent , & mon cœur le sentit ;) elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'une ame humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Édouard ! quand séduit par ta maîtresse , tu fus triompher à la fois de tes desirs & des siens , n'étois-tu qu'un homme ? Sans toi , j'étois perdu peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux , le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

L E T T R E X X I V .

DE MIDORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX. (39)

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entière au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus pour être sage. A trente ans passés, il est temps de songer à toi; commence donc de rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

MON cher, votre cœur vous en a long-temps imposé sur vos lumières. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne fait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la première moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en fait apprécier les objets; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

LA jeunesse du sage est le temps de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines, a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de

(39) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premières observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célèbre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire, à l'autre extrémité : le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore ; vous avez appris à quels signes on reconnoît cet organe sacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une ame sublime & pure, triomphant de ses passions & régnant sur elle-même, est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards, est celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie ; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes long-temps l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire : elle est grande, sans doute, mais soyez-en moins fier. Votre force même est l'ouvrage de votre foiblesse. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la représente si bien, & il seroit difficile qu'une si chère image vous en laissât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle seule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les siennes ? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les admirer, sans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la manière dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mère ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs

d'homme & d'ami à son exemple ? Une femme à triomphé d'elle-même, & un philosophe à peine à se vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (40). Prenez-y garde, mon cher ; il régné encore dans vos lettres un ton de mollesse & de langueur qui me déplaît, & qui est bien plus en reste de votre passion qu'un effet de votre caractère. Je hais par-tout la foiblesse, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, & le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un cœur sans courage ? Malheureux ! si Julie étoit foible, tu succomberois demain & ne serois qu'un vil adultère. Mais te voilà resté seul avec elle ; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'ESPÈRE pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous savez à quoi ce voyage est destiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent suspect à moi-même ; pour résister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous ; la reconnoissance aussi-bien que l'attachement. Cependant ne vous y trompez pas ; avant de vous

[40] Non, ce siècle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connois un ; un seul, j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu ? Savant & modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siècle indigne de vous admirer ; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour : ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite

qui se cache en est d'autant plus estimé ! Heureux le peuple où la jeunesse altière vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage ! Vénéralable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux esprits : leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans des livres, vous l'aurez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez, & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ses Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content; ce n'est pas assez; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cède qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage, qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si, toujours en proie à de vains regrets, vous serez à jamais inutile à vous & aux autres; ou si, reprenant l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

MES affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandre, où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guères m'attendre avant la fin du mois prochain, ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de Wolmar: si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur. (41)

(41) Le galimatias de cette lettre me plaît, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractère du bon Edouard, qui

n'est jamais si philosophe, que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant, que quand il ne fait ce qu'il dit.

L E T T R E X X V .

DE SAINT - PREUX A MILORD ÉDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scène de Meillerie a été la crise de ma foie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entièrement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfère la tristesse d'un regret imaginaire, à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom si cher, dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre, que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix est au fond de mon ame, comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner, ont un attrait qui me touche, & me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

QUELLE retraite délicieuse! quelle charmante habitation! que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, si l'aspect en paroît d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussitôt qu'on la connoît! le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contents & des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont

d'attendrissement & de joie. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords, dont ils font le fruit.

POUR elle, il est certain qu'excepté la peine secrète qui la tourmente, & dont je vous ai dit la cause dans ma précédente lettre (42), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable; elles s'impatiente-roient du tracas des enfans; elles s'ennuieroient des soins domesti-ques; elles ne pourroient souffrir la campagne; la sagesse & l'es-time d'un mari peu caressant, ne les dédommageroient ni de sa froi-deur, ni de son âge; sa présence & son attachement même leur seroient à charge: ou elles trouveroient l'art de l'écartier de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou, s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison, que quand elles y seroient étrangères. Il faut une amie saine pour sentir les charmes de la retraite; on ne voit guères que des gens de bien se plaie au sein de leur famille, & s'y ren-fermer volontairement; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instrumens du bonheur ne font rien, pour qui ne fait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'IL falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant: *on y fait vivre*; non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manières établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

JULIE a un père qui s'inquiète du bien-être de sa famille;
elle

(42) Cette précédente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier, dont elle & son mari se font conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avantageusement: au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor, dont ils veulent accroître leur héritage.

IL est vrai qu'un bien qui n'augmente point, est sujet à diminuer par mille accidens; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plusieurs enfans; mais doivent-ils rester oisifs? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la sûreté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hasard, & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet, a été de vivre un an sur son capital, pour se laisser autant d'avance sur son revenu; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux, au moindre accident imprévu, l'a déjà remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi l'ordre & la règle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

LES maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre, selon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur un fondement qui la rend inébranlable, savoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'est chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'est dans l'harmonie qui régné entre eux qu'est la source de leur richesse.

CE qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maison, c'est d'y trouver l'aisance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exacritude. Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la règle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces pères esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans ; sans songer qu'ils ne sont pas seulement pères, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des règles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon père de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent ; mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répète le plus souvent au sujet des amusemens des deux cousines, est que la vie triste & mesquine des pères & mères est presque toujours la première source du désordre des enfans.

POUR Julie, qui n'eut jamais d'autre règle que son cœur, & n'en fauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beaucoup, & personne ne fait mieux qu'elle, mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle fait les goûter: mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie! Elle ne néglige ni ses propres commodités, ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui; de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité sans raffinement ni mollesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son père; encore y reconnoit-on toujours le sien qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses; elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carrosses plus commodes. Elle ne doute pas que je n'exagère beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands frais ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a sur-tout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami, qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui monroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître: montrez ce carrosse à des femmes de la Cour; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

COMME le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui, bien entendues, épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont chères à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoît tous les habitans; elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

MILORD, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous, heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convint de naître; la simplicité, qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle; il lui falloit, pour être heureuse, vivre parmi des gens heureux. Si, pour son malheur, elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans

espoir & sans fruit contre la misère qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie, la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

AU lieu de cela, tout anime & soutient ici sa beauté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misère & du désespoir. Le villageois à son aise (43), a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre, offrent bientôt un tableau de la sienne; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle, ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables; en y rentrant, elle en retrouve de plus doux encore; elle voit partout ce qui plaît à son cœur, & cette ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le répète, rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

CE qui me plaît le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, & qu'il

(43) Il y a, près de Clarens, un village appelé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est

elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas-là quelque honnête homme de subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chère.

n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il aperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits; soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des règles dont elle ne se départ point. Elle fait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action, n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vu refuser assez séchement à un homme de cette espèce, une grâce qui dépendoit d'elle seule.

» Je vous souhaite du bonheur, lui dit-elle, mais je n'y veux pas » contribuer; de peur de faire du mal à d'autres en vous mettant » en état d'en faire. Le monde n'est pas assez épuisé de gens de bien » qui souffrent, pour qu'on soit réduit à songer à vous ». Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement, & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchants qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui paie en argent aux malheureux le droit de rejeter leurs prières, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mère de famille, elle en fait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

ELLE n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services, sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonnable & juste. Sa protection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter

un état où ils font bien , rarement peuvent-ils l'engager à se mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme est de cultiver la terre & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée ; il n'a que les peines inséparables de l'humanité , des peines que celui qui croit s'en délivrer , ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (44). Cet état est le seul nécessaire & le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tyrannisent par leur violence , ou le séduisent par l'exemple de leurs vices. C'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays , la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même ; qui ne dépend en rien des autres nations , qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir , & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique , le bel esprit visite les palais du Prince , ses ports , ses troupes , ses arsenaux , ses villes ; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait , & le second ce qu'on peut faire.

SUR ce principe on s'attache ici , & plus encore à Étange , à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce , sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres , ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes , les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs , les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens , de leur côté , aiment souvent à courir ; les filles aspirent à la parure bourgeoise , les garçons s'engagent dans un service étranger ; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village , au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté , l'air à la fois rogue & rampant des soldats mercénaires , & le ridicule mépris de leur ancien état.

ON leur montre à tous l'erreur de ces préjugés , la corruption

(44) L'homme sorti de sa première simplicité , devient si stupide qu'il ne fait pas même desirer. Ses souhaits exaucés le meneroient tous à la fortune , jamais à la félicité.

des enfans , l'abandon des pères , & les risques continuels de la vie , de la fortune & des mœurs , où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent , on ne favorise point leur fantaisie insensée , on les laisse courir au vice & à la misère , & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés , des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même ; on n'a point avec les payfans les façons des villes , mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité , qui , maintenant chacun dans son état , leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payfan qu'on ne porte à se considérer lui-même , en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus , qui viennent briller un moment dans leur village , & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron , quand il est ici , manquent rarement d'assister aux exercices , aux prix , aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déjà naturellement ardente & guerrière , voyant des vieux Officiers se plaire à ses assemblées , s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats , retirés du service étranger , en faveur moins qu'elle à tous égards ; car , quoi qu'on fasse , jamais cinq sous de paie & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes , la présence de ses parens , de ses voisins , de ses amis , de sa maîtresse , & la gloire de son pays.

LA grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition , mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne , & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes , qui est celle du villageois dans un état libre , ne se dépeuple en faveur des autres.

JE lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes , pour leur donner à chacun leur emploi , sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent , savoir les mœurs & la félicité. L'homme , dit-elle , est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres , & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans
consulter

consulter aussi ce qui lui convient à lui-même ; car les hommes ne sont pas faits pour les places , mais les places sont faites pour eux ; & pour distribuer convenablement les choses , il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre , que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres , ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

OR de mille sujets qui sortent du village , il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville , ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune , la font presque tous par les voies deshonnêtes qui y mènent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état , & se font mendiens ou voleurs , plutôt que de redevenir payfans. De ces mille , s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête homme , pensez - vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes , dans la tranquille obscurité de sa première condition ?

POUR suivre son talent il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes ; & , à l'âge où l'on prend un parti , si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés , comment un petit payfan saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent ; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé , & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent , le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet , moins remuant , moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable , & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller , sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général ; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin , mon jardinier , prit le goût du dessin pour m'avoir vu dessiner ; je l'envoyai apprendre à Lausanne ; il se croyoit déjà peintre , & n'est qu'un

jardinier. L'occasion, le desir de s'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie, il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher, parce qu'il mene bien son carrosse? Un Duc se fera-t-il cuisinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre. Pensez-vous que ce soit-là l'ordre de la nature? Quand chacun connoitroit son talent & voudroit le suivre, combien le pourroient? combien surmonteroient d'injustes obstacles? combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manége & la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiscrettement les sujets on les confond, le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile font tous pour le plus intrigant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des règles plus sûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possèdent, fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule

simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent, pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

UNE autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui représentai que ce n'étoit pas seulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainsi le vrai pauvre; mais que cet usage contribuoit à multiplier les gueux, & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, & se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

JE vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes, dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami: ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert, que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je fais, c'est que mon mari, qui ne cede point en bon sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours, & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paie un Comédien qui me

fait verser quelques larmes stériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui , l'autre me porte à en faire moi - même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés , donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendiens est onéreux à l'État , de combien d'autres professions , qu'on encourage & qu'on tolère , n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendiens : mais pour les rebuter de leur profession (45) , faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ?

POUR moi , continua Julie , sans savoir ce que les pauvres sont à l'État , je sais qu'ils sont tous mes freres , & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds , j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance , & mendier un pauvre morceau de pain , n'est pas peut - être cet honnête homme , prêt à périr de misère , & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légère. Un demi-cruz (46) & un morceau de pain sont

(45) Nourrir les mendiens , c'est , disent-ils , former des pépinières de voleurs ; & tout au contraire , c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendiens : mais quand une fois ils le sont , il faut les nourrir , de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oisif prennent tellement le travail en aversion , qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre , que de reprendre l'usage de

leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône , s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes , l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendiens sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux pères ; mais ces pères opulens & durs les méconnoissent , & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

(46) Petite monnoie du pays.

ce qu'on ne refuse à personne ; on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-cruz & un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, & sont une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste* ; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches ! Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

VOILA comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'EST ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & remplissent une partie du temps que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle songe ensuite à elle-même ; ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable, peut encore être compté parmi ses vertus : tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses desirs ! Elle veut plaire à son mari, qui aime à la voir contente & gaie ; elle veut inspirer à ses enfans le goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détourne le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe

amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

JULIE a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse règne dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaisirs, & long-temps elle n'aima si chèrement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là; mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouir est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passagères & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'affaïsonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaîne qu'on se donne & une jouissance dont on se prive, & que prévenir toujours les desirs n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choses est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, & je la vois souvent savourer avec délice un plaisir d'enfant, qui seroit insipide à toute autre.

UN objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maîtresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses desirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, & si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

CE qui me paroît le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans

l'excès. La vie est courte, il est vrai, dit-elle; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'ou le desir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carrière, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Épicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion, les perdent toutes, &, toujours ennuyés au sein des plaisirs, n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme les avarés pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée, & je crois que j'aimerois encore mieux sur ce point trop de sévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir, par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice, que de me laisser dominer par mes fantaisies.

VOILA sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuisine sur-tout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale, mais cette abondance n'est point ruineuse; il y regne une sensualité sans raffinement; tous les mets sont communs, mais excellens dans leurs espèces; l'apprêt en est simple & pourtant exquis. Tout ce qui n'est que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais; & même dans la délicatesse & le choix de ceux qu'on se permet, on s'abstient journallement de certaines choses qu'on réserve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez-vous que sont ces mets si sobrement ménagés? Du gibier rare? du poisson de mer? des productions étrangères? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelque'un des savoureux herbages qui

croissent dans nos jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine manière, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtisserie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouissance ; le service est modeste & champêtre, mais propre & riant : la grace & le plaisir y sont, la joie & l'appétit l'affaïsonnent. Des surtoutis dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert, ne remplissent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux ; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chère, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table long-temps sans ennui, & d'en fortir toujours sans dégoût.

IL y a au premier étage une petite salle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle est au rez-de-chauffée. Cette salle particulière est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on aperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richesses qu'on y recueillera dans deux mois. Cette pièce est petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'est-là que Julie donne ses petits festins à son pere, à son mari, à sa cousine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on fait d'avance ce que cela veut dire, & Monsieur de Wolmar l'appelle en riant le fallon d'Apollon ; mais ce fallon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les simples hôtes n'y sont point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'est l'asyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'est la société des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle est une sorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudroient n'être plus séparés. Milord, la fête vous attend, & c'est dans cette salle que vous ferez ici votre premier repas.

JE n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je sus traité dans le fallon d'Apollon.

à Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne fais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aifance que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentoïis plus libre fans qu'on m'eût averti de l'être ; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est-là, qu'à l'instance de Julie, je repris l'usage quitté, depuis tant d'années, de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

CE souper m'enchantait. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? Voyez, dit-elle, elle est si jolie ! ne seroit-ce pas dommage de la gâter ? Cette réponse me parut trop loin de son caractère pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours, autour de vous, les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & causer plus en liberté ? C'est, me répondit-elle encore, que cela seroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à son aise, est enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir son systême, & je jugeai qu'en effet l'art d'affaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.

JE trouve qu'elle se met avec plus de soin qu'elle ne faisoit autrefois. La seule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger son ajustement. L'orgueilleuse avoit ses raisons, & ne me laissoit point de prétexte pour méconnoître son empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me sembler naturel ; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans sa négligence ; elle se feroit coëffée d'un sac, que je l'aurois accusée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui ; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée, pour ne sembler plus qu'une jolie femme, si je n'avois découvert la cause de ce nouveau soin. J'y fus trompé les premiers jours, & sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée où

je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me défabulai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mère régnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manières; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes, de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir; elle étoit éblouissante en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit, en pénétrant l'objet de ses soins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses, que dans un bel ordre du tout qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (47). Pour moi, je trouve au moins que c'est une idée

(47) Cela me paroît incontestable. Il y a de la magnificence dans la symétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence

dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que

plus grande & plus noble de voir dans une maison simple & modeste, un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir régner dans un palais la discorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher sa fortune & son bonheur dans la ruine d'un autre & dans le désordre général. La maison bien réglée est une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un assemblage confus de divers objets, dont la liaison n'est qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux, on est bientôt détrompé.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symmétrie & la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touchent le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste (48) ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas

celui d'un soldat. En un mot, la véritable magnificence n'est que l'ordre rendu sensible dans le grand ; ce qui fait que de tous les spectacles imaginables le plus magnifique est celui de la nature.

(48) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise, & son singe est quelque-

fois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier & jamais de sa faim ; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux, mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver, & ne fait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les passans : chacun remarque sa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'est Monsieur un tel.

plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

AU contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité. Mais l'aspect de cette maison & de la vie uniforme & simple de ses habitans, répand dans l'ame des spectateurs un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse. Un petit nombre des gens doux & paisibles, unis par des besoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers soins à une fin commune : chacun trouvant dans son état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point desirer d'en sortir, on s'y attache comme y devant rester toute la vie, & la seule ambition qu'on garde est celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zèle dans ceux qui obéissent, que des égaux eussent pu distribuer entre eux les mêmes emplois, sans qu'aucun se fût plaint de son partage. Ainsi nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter sa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne sauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choses utiles & qu'elles y sont toutes, en sorte

qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire, pourquoi n'y a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrerez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que, si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion: en voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire: cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

CET air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à Monsieur & Madame de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup, & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils, est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens, les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte, & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens, comme à force d'être brochantes, une belle boîte d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les employant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels, où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

JE conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers: car le travail se fera toujours avec plus d'économie, & la récolte

avec plus de soin par un payfan que par vous. C'est une erreur ; me répondit Wolmar ; le payfan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les frais , parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles ; comme son objet n'est pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépense , s'il s'assure un gain actuel , c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant ; & le mieux qui puisse arriver , est qu'au lieu de l'épuiser , il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent comptant recueilli sans embarras , un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans , de grandes pertes , de grands travaux , & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'AILLEURS, poursuit Monsieur de Wolmar , je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un Fermier ; mais aussi le profit du Fermier c'est moi qui le fais , & cette culture étant beaucoup meilleure , le produit est beaucoup plus grand ; de sorte qu'en dépensant davantage , je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent , & produit réellement une très-grande économie : car , si d'autres cultivoient nos terres , nous serions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville , la vie y seroit plus chère ; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici , & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appelez importuns , sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne , ils ne sont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût , & tout ce qui contribue à notre bien-être , devient pour nous un amusement.

JETTEZ les yeux autour de vous , ajoutoit ce judicieux père de famille , vous n'y verrez que des choses utiles , qui ne nous coûtent presque rien , & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table , les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun , rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguilé ou falsifié ,

nous nous bornons par délicatesse autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse, que d'être servie loin d'ici; car tout y est bon, tout y feroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

LA même règle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez, n'est pas négligée, mais l'élégance y préside seule; la richesse ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choses, & celui qu'elles ont réellement. C'est à ce dernier seul que Julie s'attache, & quand il est question d'une étoffe, elle ne cherche pas tant si elle est ancienne ou nouvelle, que si elle est bonne, & si elle lui sied. Souvent même la nouveauté seule est pour elle un motif d'exclusion, quand cette nouveauté donne aux choses un prix qu'elles n'ont pas, ou qu'elles ne sauroient garder.

CONSIDÉREZ encore qu'ici l'effet de chaque chose vient moins d'elle-même que de son usage & de son accord avec le reste, de sorte qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois, est toujours bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule; & dans sa modeste simplicité, il tire de la convenance des choses des règles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

AJOUTEZ enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés; & celui qui dans un état médiocre se borne au bien être, ne risque point de se ruiner.

VOILA , mon cher , continuoit le sage Wolmar , comment avec de l'économie & des soins on peut se mettre au - dessus de sa fortune. Il ne tiendrait qu'à nous d'augmenter la nôtre sans changer notre manière de vivre ; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet , & tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

HÉ bien ! Milord , rien de tout cela ne paroît au premier coup d'œil. Par-tout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du temps pour appercevoir des loix somptuaires qui mènent à l'aïfance & au plaisir , & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant , le contentement augmente , parce qu'on voit que la source en est intarissable , & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature ? Comment épuiferoit-on son héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus ? Quand chaque année on est sûr de la suivante , qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labour passé soutient l'abondance présente , & le fruit du labour présent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille , & les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

JE suis entré dans tous les détails du ménage , & j'ai par - tout vu régner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle forment du gynécée ; toute la toile est filée dans la basse-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin , l'huile & le pain , se font dans la maison ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer ; le boucher se paye en bétail , l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures ; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres , & au peu de vaisselle qu'on se permet ; la vente des vins & des bleds qui restent donne

un fonds qu'on laisse en réserve pour les dépenses extraordinaires, fonds que la prudence de Julie ne laisse jamais tarir, & que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainsi le produit & l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses, la balance ne peut être rompue, & il est impossible de se déranger.

BIEN plus ; les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, sont à la fois de nouveaux moyens de plaisirs & de nouvelles ressources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le café ; chez sa mère elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le salon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & règle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met, à deviner & satisfaire les goûts de son père & de son mari, une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de grâces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais, après le souper, de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, & les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella, en riant, un passage de Plutarque, où Flaminus compare les troupes Asiaticques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chassaigne, le syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir, ne sont en effet que des vins de Lavaux diversément préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles

font inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon père & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils feront toujours exquis!

VOUS jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers le désœuvrement & l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites & les sociétés extérieures ne trouvent guères ici de place. On fréquente les voisins, assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujettir. Les hôtes sont toujours bien venus & ne sont jamais désirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusemens, & pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, toutes les autres sont bien insipides. La manière dont on passe ici le temps est trop simple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (49); mais c'est par la disposition du cœur de ceux qui l'ont adoptée, qu'elle leur est intéressante. Avec une ame saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers, & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse? Tous les soirs Julie, contente de sa journée, n'en desire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au ciel un jour semblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire

(49) Je crois qu'un de nos beaux-
esprits, voyageant dans ce pays-là, reçu
& caressé dans cette maison à son pas-
sage, feroit ensuite à ses amis une re-
lation bien plaisante de la vie de ma-
mans qu'on y mène. Au reste, je vois

par les lettres de Milady Catesby que
ce goût n'est pas particulier à la France,
& que c'est apparemment aussi l'usage
en Angleterre de tourner ses hôtes en
ridicule, pour prix de leur hospitalité.

dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ?

SI l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contents de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages mères de famille qui amènent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs; voilà le cortège que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur père qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad, racontant au sein de la mollesse orientale comment il a gagné ses trésors : ce sont les relations plus simples de gens sensés que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

CROIRIEZ-VOUS que l'entretien même des payfans a des charmes pour ces âmes élevées avec qui le sage aimeroit à s'instruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caractères plus marqués, plus d'hommes pensans par eux-mêmes, que sous le masque uniforme des habitans des villes, où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modèles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

SOUVENT dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison le frappent, & qu'il se plaît

à faire causer. Il l'amène à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractère. On retient le bon homme à diner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques; mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce rendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme, qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin, bu à la santé d'une jeune Dame, en réchauffe mieux son sang à demi glacé. Il se ranime à parler de son ancien temps, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choses qu'il dit que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

ELLE passe après le dîner dans sa chambre, & en rapporte un petit présent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût, dont elle l'a secrettement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux pères fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres; mais nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards, & l'espoir de le partager un jour, les consolent d'en être privés, & les excitent à s'en rendre dignes.

CEPENDANT, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumière, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a rendus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues ; en le racontant il en jouit une seconde fois, & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands, & refuge aux petits ; qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'EST ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens : c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une âme saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bon les alimens les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peines, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui est arrivé précisément le contraire, & des soins qu'une certaine langueur d'âme lui eût laissé négliger autrefois, lui deviennent intéressans par le motif qui les inspire. Il faudroit être insensible pour être toujours sans vivacité. La sienne s'est développée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes

mères de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent, à s'instruire des devoirs d'autrui, le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle se leve une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul temps qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

VOILA, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison, sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouissent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans, mais à leur laisser, avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante, à des gens sensés, la jouissance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

L E T T R E X X V I. (50)

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Nous avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas

(50) Deux Lettres écrites en différens temps rouloient sur le sujet de celle-ci; ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une seule. Au reste sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs

des Lettres, dont ce recueil est composé, je remarquerai que les Lettres des solitaires sont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame : enfin j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espère honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher ? Non, Milord ; je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

APRÈS six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'Angloise, réunis & dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens ! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée. La conversation des amis ne tarit jamais, disent-ils. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié ! Sentiment vif & céleste, quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprete ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent des choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela ! O veillées de Besançon ! Momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié ! O Bonston ! Ame grande, ami sublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

IL est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueilli, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont défolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si

doux de pouvoir le prononcer sans gêne ! Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

DEUX heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douces mille fois que le froid repos des Dieux d'Épicure. Après le déjeuner, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mère ; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume ; pour nous dédommager en quelque sorte du temps perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette, qui commence à savoir tenir l'éguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive, & qui fait le recueil par cœur, avoit soin de le corriger. Souvent, feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table, & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali ; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine fait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons, qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

MADAME de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans, nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïssent, & qui n'en haït aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême
que

que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il n'eût dû laisser prendre ; il y a long-temps que nous sommes tous vos sujets. A ces mots, son ouvrage est tombé de ses mains, elle a tourné la tête, & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti, à la manière dont son mari m'a ferré la main, que la même émotion nous gaignoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'EST dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manège des enfans ; encore, aussitôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite sur-intendante qui, la première, s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légère contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle, qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement, a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme.

QUE de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur, ravi dans une si délicieuse extase, animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

LIVRÉS nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frère d'être atten-

rif, a pris le temps qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur-le-champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance, qui n'étoit rien, m'en a rappelé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu, & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mère, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient-là. Ils sont vifs, étourdis, fémillans, comme il convient à leur âge; jamais importuns ni criards; & l'on voit qu'ils sont discrets, avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fit comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que, quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mère est rempli.

QUOIQUE cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiète sollicitude des autres mères, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être : une activité superflue sied si bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature, davantage à leur mère; je leur aurois presque désiré des défauts, pour la voir plus empressée à les corriger.

APRÈS m'être occupé long-temps de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des mères par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur nais-

fance que doit commencer leur éducation. Est-il un temps plus propre à les former , que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance , à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre , il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous , a-t-elle répondu , qu'ils me défobéissent ? Cela seroit difficile , ai-je dit , quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à fourire en regardant son mari , & me prenant par la main , elle m'a mené dans le cabinet , où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'EST-LA que m'expliquant à loisir ses maximes , elle m'a fait voir , sous cet air de négligence , la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-temps , m'a-t-elle dit , j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées , & durant ma première grossesse , effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir , j'en parlois souvent à Monsieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé , qui joignoit à l'intérêt d'un père le sang-froid d'un philosophe ? Il remplit & passa mon attente ; il dissipa mes préjugés , & m'apprit à m'assurer , avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la première & plus importante éducation , celle précisément que tout le monde oublie (51) , est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières , est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance , & de leur parler comme à des hommes , avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire , au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là , & que de toutes les instructions propres à l'homme , celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement , est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point , on les accoutume à se payer de mots , à en payer les autres , à contrôler tout ce qu'on leur dit , à se croire aussi sages que leurs maîtres , à devenir disputeurs &

[51] Locke lui-même , le sage Locke l'a oubliée ; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans , que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

IL n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi ; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans, sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres, comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un père.

LA nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni faveur, & ne tarderont pas à se corrompre ; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.

LA raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement ; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge ; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébétés que raisonnables ; & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

QUAND toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espèce, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son

caractère, & qu'il ne s'agit ni de changer, ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caractères sont bons & sains en eux-mêmes, selon Monsieur de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (52). Tous les vices qu'on impute au naturel, sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eut tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le système universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses; il s'agit de trouver cette place, & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes, qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfère, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrettement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'ENTENDS ces maximes, ai-je dit à Julie : mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modèle de

(52) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoy.

l'homme raisonnable & de l'honnête homme ; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature. Corriger la nature ! a dit Wolmar en m'interrompant ; ce mot est beau ; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

UNE réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe ; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distingue les individus, est l'ouvrage de la nature ; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la nature les a rendu inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or, quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

QUE si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons ; bien loin d'attendre, pour élever les enfans, que l'on connût le caractère de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée ; ils ont été nourris & traités de même ; ils ne se sont

jamais quittés : cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence : l'autre lourd, pesant, hargneux ; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits ; tout le reste a été semblable. . . . Semblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ! Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre ! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez aperçu ! Bon ! a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect, avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une distance immense du thème de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leur naissance, l'objection se fût tournée en preuve.

LAISSONS, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vite, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon, votre maître, ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain, toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis ; comme toutes les opérations chimiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà ? Cela n'est vrai ni de nos sentimens ni de nos idées ; mais cela est vrai de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure ; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme

d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendrait réfondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre, & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel, & s'y livrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de la raison ; c'est elle qui fait sortir le caractère, & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

QUANT aux maximes de Julie, que vous mettez en opposition ; je ne fais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naissant un caractère, un génie & des talents qui lui sont propres. Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin, pour être heureux, du développement de leurs facultés, & leurs talents enfouis sont comme les mines d'or du Valais, que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins besoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger

diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin , & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas , on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple est la seule règle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second , on s'applique à l'individu , à l'homme en général ; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le suit aussi loin que la nature le mene ; & l'on en fera le plus grand des hommes , s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez point l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause , laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre : alors c'est le moment de la cultiver.

TOUT cela me paroîtroit fort bien , ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode ; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est comme à suivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables... Mais, a repris Monsieur de Wolmar, il me sembla que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles ? Comment s'y est-elle prise ? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant ; celui de la nécessité : mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à-peu-près comme elle m'a parlé.

HEUREUX les bien-nés, mon aimable ami ! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je
Nouv. Héloïse. Tome II. Cc

doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractère, & que tout naturel puisse être tourné à bien; mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma première espérance est que des méchans ne feront pas sortis de mon sein; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur père, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les règles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mère, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La première fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette première portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que, durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un, d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colère, l'envie, en un mot, tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomentier dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre, de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé, tout comme les payfans, à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit; je crains cette pusillanimité meurtrière qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, effémine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'en-

chaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

CE qui donne aux enfans, livrés à eux-mêmes, la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque, non content de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des mères, à qui l'on ne complotait qu'en servant toutes les fantaisies de leur enfant. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui sentit l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, careffant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premières voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes ; qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin ; commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ; & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur ?

QUANT à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est peut-être le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point que

celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercénaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'UN des principaux moyens que j'aie employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi, je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance, que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au temps où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

CES idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le père & la mère se font servir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin.

MON ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mère, pour en être incommodé ? Vous supposez des inconvéniens qui naissent des vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La méfintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on

n'exige rien, ni sur la gouvernante, à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là, sentant qu'il n'a pas sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile & complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infailible effet de l'amour-propre; & de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'AI pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; & cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

INDUITS dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans fortoient de l'état de nature presque-né, & contractoient nos vices par notre exemple, les

leur par notre indiscrétion. J'ai vu que, si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendrait d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la première demande, & l'on est très-indulgent là-dessus : mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer; du premier mot il prend son parti, & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, sinon qu'il ne l'a pu garder; ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battrait pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui... Un moment; dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je pressens votre objection; j'y vais venir à l'instant.

CE qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicious, & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voici précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui

étourdissoit tout le monde , & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre ; c'est la voix de la nature , qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs , bien sûr qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur , & quand il n'en sent pas ; quand il se porte bien , & quand il est malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie , & seulement pour se faire appaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant , & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent , elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui , il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte , tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans , le rend mutin à douze , querelleur à vingt , impérieux à trente , & insupportable toute sa vie.

JE viens maintenant à vous , me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans , ils voient aisément le desir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse , ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires : car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi , il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire , dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement , ils prétendent juger de tout , ils deviennent sophistes , subtils , de mauvaise foi , féconds en chicanes , cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre , ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente , si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot , le seul moyen de les rendre dociles à la raison , n'est pas de raisonner avec eux ; mais de les

bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être , à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime , & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens , je n'argumente point avec eux , je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas , mais je fais en sorte qu'ils le voient , autant qu'il est possible , & quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison , quoiqu'ils ne l'aperçoivent pas toujours.

FONDÉE sur le même principe , je ne souffrirai pas , non plus , que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables , & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres , quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots , quand on les interroge , sans jamais parler de leur chef , & sur-tout sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux , auxquels ils doivent du respect.

EN vérité , Julie , dis-je en l'interrompant , voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre ! Pythagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes , mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire , que d'interroger , sur les choses qu'ils ignorent , les gens plus éclairés qu'eux ? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris , qui trouvent que leurs enfans ne jassent jamais assez tôt , ni assez long-temps , & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands , par les sottises qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays , où le premier mérite est de bien babiller , & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous , qui voulez faire à vos enfans un sort si doux , comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte , & que devient , parmi toute cette gêne , la liberté que vous prétendez leur laisser ?

QUOI

QUOI donc! a-t-elle repris à l'instant : est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès, c'est-là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs (53).

QUE peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se recrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne! Il en est du babil des enfans comme des prédictions des almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hazard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère, déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne fait ce qu'il dit & se voit célébrer! Ne pensez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les réparties de mon fils, au moins je les admire en secret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain; & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

UN jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'appêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne fais combien de gentilleses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes,

(53) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

& alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de me faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinel; il ne leur vient plus de compère, & ils en vaillent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne fait pas. Le savant fait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir (54). Faute de cette science préliminaire les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes, qui ne servent à rien, ou profondes & scabreuses, dont la solution passe leur portée; &, puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

QUAND cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la première & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de paroles avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes,

(54) Ce proverbe est tiré de Chardin. Tome 5, p. 170, in-12.

en forte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par-là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

LE pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée, seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légère, le propos moins vif & moins abondant; &, en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens, retrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs, toujours appuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la société humaine a un objet plus noble, & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent, que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit, qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tu. Au contraire, on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions, & fai-

fant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon que de risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

MAIS il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, & à mesure que sa raison commencera de naître, l'intention de son père est bien de la laisser exercer. Quant à moi, ma mission ne va pas jusques-là. Je nourris des enfans & n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espère, dit-elle, en regardant son mari, que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme & mère, je fais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

JE ne fais même en cela que suivre de point en point le système de Monsieur de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans, & sur-tout l'ainé; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mère ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévère: car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde. Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous, sont celles de la liberté même, savoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle; & , comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas non plus qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, &

tout mon art , pour que c'en soit une , de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près on ne les assujettis à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuie point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les seules leçons qu'ils reçoivent sont des leçons de pratique prises dans la simplicité de la nature. Chacun , bien instruit là-dessus , se conforme à mes intentions avec une intelligence & un soin qui ne me laissent rien à desirer , & si quelque faute est à craindre , mon assiduité la prévient ou la répare aisément.

HIER , par exemple , l'ainé ayant ôté un tambour au cadet , l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien ; mais une heure après , au moment que le ravisseur du tambour en étoit le plus occupé , elle le lui reprit ; il la suivoit en le redemandant , & pleurant à son tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frère ; je vous le reprends de même ; qu'avez-vous à dire ? Ne suis-je pas la plus forte ? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation , comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques-là tout étoit à merveille. Mais quelque temps après elle voulut rendre le tambour au cadet , alors je l'arrêtai ; car ce n'étoit plus la leçon de la nature , & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux frères. En perdant le tambour le cadet supporta la dure loi de la nécessité , l'ainé sentit son injustice , tous deux connurent leur foiblesse , & furent consolés le moment d'après.

UN plan si nouveau & si contraire aux idées reçues , m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer , ils m'en rendirent enfin l'admirateur , & je sentis que , pour guider l'homme , la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode , (& cet inconvénient me parut fort grand ,) c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils aient dans toute sa vigueur , & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que , selon leur propre système , plus les opérations de l'entendement étoient foibles , insuffisantes , plus on devoit exercer & fortifier la mémoire , si propre alors à soutenir le travail. C'est elle , disois-je , qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance , & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on

n'exerce à rien devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation, pour apprendre à devenir raisonnable, que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est écriée aussi-tôt Madame de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement (55)? Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la première qui se développe, & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis, lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir?

REGARDEZ à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivières qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisit point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des con-

(55) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

noissances nécessaires dont il tient la place ? Non, si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste & stérile enfance ; mais c'est pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur & l'éclaircissent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être & à ses facultés.

SANS étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe ; & s'il s'en souvient, il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître ; & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la première de ses facultés, & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances, qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être faits admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

NE pensez pas pourtant, continua Julie qu'on néglige ici tout-à-fait ces soins dont vous faites un si grand cas. Une mère un peu vigilante tient dans ses mains les passions de ses enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose ; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entière liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les emploie assez volontiers, sans m'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas ; car il aura toujours le temps

d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & Monsieur de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, & rien plus que d'être sage & bon.

VOUS savez que notre aîné lit déjà passablement. Voici comment lui est venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de temps en temps quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois de temps en temps quelques contes, rarement, peu long-temps, & répétant souvent les mêmes, avec des commentaires, avant de passer à des nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéressant, en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à personne, & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit affaire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit, à mon exemple, un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet.

projet. Il fallut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois, on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans , & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur que , quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre , il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'EST à-peu-près ainsi que je tâcherai d'exciter son zèle & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application , & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire , ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances ; car elles ne s'y trouvent point , & la lecture ne convient en aucune manière aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots ; c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

JAMAIS, interrompis-je ! c'est beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prières. C'est ce qui vous trompe , reprit-elle. A l'égard de la prière , tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans , & c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme , ils ne savent ce que c'est. Quoi , Julie ! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme ? non , mon ami ; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment ! ai-je dit tout étonné , une mère si pieuse ! . . . je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme ? Afin qu'ils le croient un jour , dit-elle ; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah ! j'y suis , m'écriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles , ni qu'ils sachent seulement leur Religion , mais qu'ils la croient ; & vous pensez avec raison qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile , me dit en souriant Monsieur de Wolmar ; seriez-vous Chrétien , par hasard ? Je m'efforce de l'être , lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre , & respecte le reste

fans le rejeter. Julie me fit un signe d'approbation, & nous reprîmes le sujet de notre entretien.

APRÈS être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zèle maternel est actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés; savoir de laisser développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne sont gênés en rien, dit-elle, & ne sauroient abuser de leur liberté; leur caractère ne peut ni se dépraver, ni se contraindre; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'esclavage n'avilit point leur âme, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne se croient ni des hommes puissans, ni des animaux enchainés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bientôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins; c'est l'accord qu'ils voient regner sans cesse, & dans la conduite respective de tous, & dans la conduite & les discours de chacun.

NOURRIS encore dans leur première simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons, ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'EST ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altère, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur

caractère originel : c'est ainsi que ce caractère se développe naturellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés, ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, & dans tout ce qu'ils disent, soit entre eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables, que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent ; je tiens un registre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent ; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangère dont le vent apporta la graine ; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera ; au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier ; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe ; c'est à lui de cultiver la bonne.

CONVENONS aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumières d'un père éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il falloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il falloit des enfans bien nés en qui la nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage ; il falloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un seul valet brutal ou flatteur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangères peuvent nuire aux meilleurs desseins & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

DITES, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler? Mères de famille! quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah! veuillez être femmes & mères; & le plus doux empire qui soit sur la terre fera aussi le plus respecté.

EN achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux frères; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur première gouvernante; & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

QUANT à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra sa mère elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

MILORD, on vous attend de jour en jour, & ce devrait être ici ma dernière lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiète; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer, en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre. Cher Bomston; je le fais trop; la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour

la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi ?

L E T T R E X X V I I .

DE MILORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX.

JE vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'avez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raison s'y perd, & mon cœur s'en inquiette: car encore une fois, si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie, où fera leur asyle ici-bas ?

RASSUREZ-LA sur les risques auxquels elle me croit exposé; nous avons affaire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés insurmontables pour de meilleurs Généraux, & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers succès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce n'est pas tout; il a la confiance de ses troupes, & le soldat François, qui compte sur son Général, est invincible. Au contraire, on en a si bon marché quand il est commandé par des courtisans qu'il méprise; & cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de cour & l'occasion, pour vaincre à-coup-sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim (56), lui dit: s'il y eût eu cin-

[56] C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochstet.

quante mille hommes comme toi à l'armée Françoisé, elle ne se fût pas ainsi laissée battre. Eh morbleu! repartit le grenadier, nous avions assez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne songeons guères à cela.

QUOI qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne, & j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du Printemps. Dites à Monsieur & Madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LET TRE XXVIII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez, en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplaît, sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation, le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystère & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriserez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfère à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me laisser à Londres, vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

IL est clair par la dernière de vos lettres qu'en effet une des

miennes s'est perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards; mais les éclaircissements nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent est de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes sur le chagrin secret de Madame de Wolmar.

JE ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprimes tant de fois durant son absence, que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

ELLE m'apprit donc que ce même époux qui faisoit tout pour la rendre heureuse, étoit l'unique auteur de toute sa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit sincère, plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, & , dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchants. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable apaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme, & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

IL faut être instruit du caractère des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. Monsieur de Wolmar, élevé dans le rite Grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison, trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer, le secoua bien-

tôt avec mépris ; & rejetant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecite, forcé d'être impie, il se fit Athée.

DANS la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses Ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien ; il s'aperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachent guères, que le clergé même, un peu plus discrètement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté souvent qu'après bien du temps & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu (57). En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matières, il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la méthyphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systèmes qu'il y porte, & ne voyant par-tout que doutes & contradictions, quand enfin il est venu parmi des Chrétiens, il y est venu trop tard ; sa foi s'étoit déjà fermée à la vérité ; sa raison n'étoit plus accessible à la certitude ; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également le dogme de toute espèce, & n'a cessé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

VOILA le mari que le Ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissiez une foi si simple & une piété si douce : mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa Cousine & moi,
pour

[57] A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires ; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici

bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les Athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

pour favoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée , cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point , comme Ste. Thérèse , un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet ; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser , & qui porte ses affections surabondantes au seul Être digne de les absorber (58). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause , en s'animant l'un par l'autre , en deviennent plus charmans & plus doux , & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévotè , si elle aimoit moins tendrement son père , son mari , ses enfans , sa cousine & moi-même.

CE qu'il y a de singulier , c'est que plus elle l'est , moins elle croit l'être , & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne fait point aimer Dieu. On a beau faire , dit-elle souvent , le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente , & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenfité du grand Être (59) ! Quand je veux m'élever à lui , je ne fais où je suis ; n'apercevant aucun rapport entre lui & moi ; je ne sens plus rien , je me trouve dans une espece d'anéantissement , & si j'osois juger d'autrui par moi-même , je craindrois que les extases des mystiques ne vinsent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

(58) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire , ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose , que quand on croit l'avoir rempli d'elles , il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(59) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité , un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime

qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes , leurs calendriers , leurs Eglises de petits Anges , de beaux garçons , & de jolies Saintes ? L'enfant Jesus entre les bras d'une mère charmante & modeste , est en même temps un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fidèles.

QUE faire donc , continue-t-elle , pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égaré ? Je substitue un culte grossier , mais à ma portée , à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la Majesté divine ; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles : ne la pouvant contempler dans son essence , je la contemple au moins dans ses œuvres , je l'aime dans ses bienfaits ; mais de quelque manière que je m'y prenne , au lieu de l'amour pur qu'elle exige , je n'ai qu'une reconnaissance intéressée à lui présenter.

C'EST ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaitante main de la Providence ; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgrâces , & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher , sont autant de nouveaux sujets d'hommages : si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux , elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes , n'est-ce pas servir , autant qu'on peut , l'Être infini ?

CONCEVEZ , Milord , quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence , & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère ; de ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu , ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ; de le voir insensible , en faisant le bien , à tout ce qui le rend agréable à faire , & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant , dans la riche & brillante parure que la terre étale , l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle. Imaginez deux époux sincèrement unis , n'osant , de peur de s'importuner mutuellement , se livrer , l'un aux réflexions , l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent , & tirer de leur attachement mé-

me le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle avec attendrissement, le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperoit qu'un silence éternel.

VOUS qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejeter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Être suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien, doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le père de ses enfans! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, & la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'est de mourir la première.

TELLE est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme qui marche à visage découvert chez les Papistes, est obligé de se cacher dans tout pays, où, la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce système est naturellement désolant; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui, voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever, dans l'espoir d'une autre vie, la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar sen-

tant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincère & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas; il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix, tout ce que l'État peut exiger d'un citoyen.

DEPUIS près de huit ans qu'ils sont unis, la seule Madame d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

PLUSIEURS motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premièrement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte, que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-temps un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a désiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

LE temps qu'elle choisit pour me confier sa peine, m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous restions seuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en souvenoient encore; s'ils s'étoient un instant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la scène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défoit le moins de lui-même, devoit seul s'en défier.

DANS l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallût respecter ; d'appeller en tiers le juge intègre & redoutable qui voit les actions secrètes & fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majesté suprême ; je voyois Dieu sans cesse entre elle & moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de son zèle , & je partageois sa vertu.

CES graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-têtes durant l'absence de son mari , & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la manière dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès ; car s'il avoit moins de bonne foi , l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité ; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumières qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé ? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie , & que ma féchereffe étoit bien loin de cette éloquence du cœur, & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramènerons jamais cet homme ; il est trop froid & n'est point méchant : il ne s'agit pas de le toucher ; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, & celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

QUELQUE soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage : ce n'est pas un œil aussi clairvoyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, & de seindre, pour la tranquilliser, des sentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchise, l'union des cœurs, qui console de tant de maux, se fût éclipsée entre eux. Étoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme, qu'il pouvoit la rassurer sur ses crain-

tes ? Au lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce qu'il pense ; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie, & que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens & ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passagères auxquelles il borne sa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le-lui du moins aussi doux qu'il est possible (60).

LE voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scène attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

HIER, l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer, que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le système des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'il ne le semble au premier coup-d'œil, & qu'à tout prendre, ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, & pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois avec des traits si vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place

(60) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès

cette vie, & se faire les précurseurs des démons ! Je ne cesserai jamais de le redire ; c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans ; ce sont des fourbes.

des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette manière d'argumenter ?

DEUX mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement ; mais le temps de l'embarras est passé : je n'en fis que rire à mon tour ; & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe, & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi, de mon côté, je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matière, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute, quand je m'aperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchois des yeux. Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris, pour d'autres affaires, le temps de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu ; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien ! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en fais rien ; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez si j'ai bien deviné.

IL se mit à marcher doucement ; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle se leve avec précipitation, s'effuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une espece de transport. Chère épouse ! dit-il en l'embrassant ; l'ardeur même de

tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le feront, lui dit-elle d'un ton ferme & persuadé ; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

VENEZ, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfère-t-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un (61) ?

L E T T R E X X I X .

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Q U O I ! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde ? Êtes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres, & vous me faites souhaïter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je fais que, quand vous serez avec nous, vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

EN recevant votre lettre, j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrète.... quel plus digne médiateur de paix ?.... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ?... Non, non, cher Édouard, vous n'êtes pas fait pour le ministère, &

(61) Il'y avoit ici une grande lettre de Milord Édouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette lettre ;

mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

& je pense trop bien de vous pour croire que, si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fussiez jamais devenu.

VIENS, ami, tu feras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chères l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Étange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre, & ce qui est arrivé réellement (62). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier presque autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son père. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la dernière lettre du Baron, nous l'attendons de retour dans peu de jours.

VOILA ce que vous aurez déjà sù par Monsieur de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au-devant d'elle à l'insu de Madame de Wolmar, qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au-deça de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

JE la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement désiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait si à la hâte, que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques.

(62) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur.
Nouv. Héloïse. Tome II.

teur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiffions, & je suis tout-à-fait de son avis.

Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire affuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse; & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

COMME elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la première rampe, avant d'achever de monter. Monsieur de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

EN ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa manière mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette apercevant sa mère, saute & court au-devant d'elle en criant aussi: *Maman! Maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire, voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élançe pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

HENRIETTE, les appercevant toutes deux sans mouvement, se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mère, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors des sens, j'errois à grands pas par la chambre, sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as

jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais des larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jeta sur un fauteuil, pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scènes de plaisir & de joie n'épuisent un instant la nature, que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des fix.

MILORD, sur ce premier moment, vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie, hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impossible de songer à rien de toute la journée, qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisâ pas même du fallon d'Apollon, le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar, tout seroit allé de travers : chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

LA matinée se passa à mettre Madame d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maitresse-d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour diner dans le beau fallon, les deux Cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire, contre son ancienne coutume, hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa Cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion. L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi

fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une mise donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres ; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix, mais tous ses camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

LE soir, toute la maison augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des Graces ; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dançoit, elle caufoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou six contre-danses très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire, que je dançois comme un Philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dançoit comme un lutin, qu'elle ne faisoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une pièce ; & à l'instant elle me reprit pour danser.

ELLE étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie ; elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux : elle contemploit sa Cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangère à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il fallut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lassé, ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

INSENSIBLEMENT le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, fait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence ; en sorte que, restée veuve si jeune, & chargée

de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains : ainsi l'on n'a pas lieu de craindre, que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entière à l'occupation qui est le plus de son goût ; savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses mères aura foulagé l'autre. Je dis ses mères ; car à voir la manière dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable ; & des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui, sont, ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* ; la même tendresse régné de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux mères ; on seroit embarrassé à moins. Les plus clair-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le père étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mère se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend, auprès de Julie, un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite maman, & je me suis aperçu que cette erreur est si agréable aux deux Cousins, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

MILORD, dans quelques jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

L E T T R E X X X .

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

IL y a trois jours que j'essaye chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin dès la pointe du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus trop nouveaux pour moi.

JE ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de Ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu, la musique, la Comédie, y sont leur seule occupation (63). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être, & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette

[63] Il y faut ajouter la chasse. Encore la font ils si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici

cet article de la chasse ; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

variété qui leur est si chère, ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre , & s'en ennuiant toujours.

LE travail de la campagne est agréable à considérer , & n'a rien d'affez pénible en lui-même pour émuouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant ; & puis, c'est la première vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre à toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches , & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'AVOUE que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre , l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer sous les coups, de malheureux payfans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de misère offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme, quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs ; verser à pleines mains les dons de la Providence ; engraisser tout ce qui les entoure, hommes & bétiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle & ses contemporains ; on se transporte au temps des Patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour & de l'innocence ! où les femmes étoient tendres &

modestes , où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée , heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi ! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non jamais la beauté ne régne avec plus d'empire qu'au milieu des foins champêtres. C'est-là que les Graces sont sur leur trône , que la simplicité les pare , que la gaieté les anime , & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

DEPUIS un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture (64) ; le pampre grillé laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux , des cuves , des légrefafs (65) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces côteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégresse générale , qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête , & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion , quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

MONSIEUR de Wolmar , dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles , a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves , le pressoir , le cellier , les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée

(64) On vendange fort tard dans le pays de Vaud ; parce que la principale récolte est en vins blancs , & que la gelée leur est salutaire.

[65] Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre & la distribution du travail, la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange, & au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection, à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

LES tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides, est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, pour surcroît, de faire avertir & tancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil, & vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses, pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrettement engagé ; si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

VOUS voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron ; que notre réconciliation est sincère, & que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve (66). Moi de la haine pour le père de mon amie ; Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas

(66) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une Lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

„ Voilà, me dit M. de Wolmar
 „ en me tirant à part, la seconde épreu-
 „ ve que je lui destinois. S'il n'eût pas
 „ caressé votre pere, je me serois dé-
 „ fié de lui. Mais, dis-je, comment con-
 „ cilier ces caresses & votre épreuve
 „ avec l'antipathie que vous avez
 „ vous-même trouvée entre eux ? Elle

„ n'existe plus, reprit-il ; les préjugés
 „ de votre pere ont fait à Saint-Preux
 „ tout le mal qu'ils pouvoient lui faire.
 „ Il n'en a plus rien à craindre, il ne
 „ les hait plus, il les plaint. Le Baron
 „ de son côté ne le craint plus ; il a
 „ le cœur bon, il sent qu'il lui a fait
 „ bien du mal, il en a pitié. Je vois
 „ qu'ils seront fort bien ensemble, &
 „ se verront avec plaisir. Aussi, dès cet
 „ instant, je compte sur lui tout-à-fait.

plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon Gentilhomme. Mais la bifarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse; & pourvû que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colère, & dit: allons tirer des grives, c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant: Claire, Claire! un bon souper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écolière n'en impose guères moins à son père même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

DEPUIS huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, & la laisse flétrir au soleil sur sa souche; pour l'autre elle fait égrapper le raisin & trier les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac (67), un vin muscat avec

(67) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de

vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines & naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, & rassemble vingt climats en un seul.

VOUS ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal, & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chançons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, & dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans & à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, & chargée d'excellens légumes.

ON ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche & de leurs complimens rustauds; pour les mettre à leur aise on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas; ils y sont sensibles, & voyant qu'on veut bien fortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfans, & ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfans! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! ressemblez à vos pères & mères, & soyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & savent manier l'épée & le mousquet aussi bien que la serpette & la houe, en voyant Julie au milieu d'eux si charmante & si respectée, recevoir, elle & ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre & vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable!

vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & sacré que chacun voudroit défendre & conserver au prix de son sang, & vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs soldats.

LE soir on révient gaiement tous ensemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le temps de la vendange, & même le Dimanche après le prêche du soir on se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aïlle coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui régne ici, rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (68).

LE lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes ; auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lu-

(68) Si de-là nait un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux ; les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément,

offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

mière. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se leve indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes; mais il est congédié sans remission dès le lendemain.

JE me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux Cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, & de ménager ma raison. Qui fait mieux qu'elles comment il faut la gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; & quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de Julie m'en fait rougir.

APRÈS le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit sa chanson tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule & en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans; mais ils ont je ne sais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes; elles plaisent pourtant.

Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes fervis autrefois. Alors en jettant les yeux sur elles & me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion de différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que, s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? Et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

IL y a une grande émulation pour ce travail du soir, aussi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe, s'en étant aperçue, fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore.

VOILA comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite

approche, Madame de Wolmar dit : allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau, à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant, qui s'éleve jusqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur, & va se coucher, content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

L E T T R E X X X I.

DE SAINT-PREUX A MONSIEUR DE WOLMAR:

JOUISSÉZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaitre. O mon bienfaiteur ! ô mon père ! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

FAUT-IL vous avouer ma foiblesse & mes craintes ? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur, & cru toutes vos bontés perdues. Ce

moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; grace au ciel, grace à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle pour favoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'ÉCRIS à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais je n'ai pas la force de vous le dire. Cher Wolmar, c'est ma dernière faute ; je m'en sens déjà si loin, que je n'y songe point sans fierté ; mais l'instant en est si près encore, que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

RIEN ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous ? J'éleverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élèvera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai désiré ! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie ! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours & les siens ! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zèle & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il falloit mériter cet honneur, & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir ; mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

VOUS savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans, j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies, & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai ré-
duit

duit le tout en une espèce de système que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce système commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le développement; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature, en l'appropriant à la société.

J'AI recouvré ma raison par vos soins; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher; l'avenir le plus charmant se présente à moi; ma situation devrait être délicieuse: mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire, au moins une fois pour lui, ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons: mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Édouard heureux; si, selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LET TRE XXXII.

DE SAINT-PREUX A MADAME D'ORBE.

OÙ êtes-vous, charmante Cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa dernière erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les

torts qu'il vous a confessés ? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître ! recevez ses derniers soupirs !

L'EUSSIEZ-VOUS jamais pensé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorais d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrais l'autre à la justifier, à rendre, par mes vertus, un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

MILORD Édouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonstances me fit songer à d'autres temps, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me sentis si différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Édouard pour témoin de ces différences, j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scène de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage ; je me faisois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois, en vous quittant, de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre estime, & peut-être vous eussé-je dit adieu d'un œil sec, si vos larmes, coulant sur ma joue, n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

JE partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose, & bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Édouard passant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesse, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte, il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome, & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

COMME nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval, se laissa tomber, & se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner, & voulut coucher là cette nuit. Ayant diné de bonne heure, nous primes des chevaux pour aller à Bex voir la saline, & Milord ayant des raisons particulières qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessin du bâtiment de graduation; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle; une telle conversation n'amenoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

EN entrant dans la chambre qui m'étoit destinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect, je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors. Dix années s'effacèrent de ma vie, & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit! Charms de la première jeunesse, délices des premières amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis

& surchargé de lui-même? O temps! temps heureux, tu n'es plus! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés. Ah! sur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abîmes devant les yeux, quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien? & je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la tristesse osoit approcher de moi! Que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu? J'ai bien mérité ma misère, puisque j'ai si peu senti mon bonheur! je pleurois alors! tu pleurois! Infortuné, tu ne pleures plus tu n'as pas même le droit de pleurer Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux; j'oserois me livrer à mes douleurs; j'embrasserois sans remords sa froide tombe; mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissèmens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage J'aurois au moins l'espoir de la rejoindre Mais elle vit; elle est heureuse! elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le Ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter! Elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

JE me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, & le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve, sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

JE crus voir la digne mère de votre amie dans son lit, expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baissant

ses mains & recueillant ses derniers sours. Je revis cette scène que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mère! disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit, sa tendre mère, il faut remplir son sort Dieu est juste tu feras mère à ton tour Elle ne put achever Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élançe pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

BIENTÔT ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille, & me rendors une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte, que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive, dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre brusquement dans celle d'Édouard; j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine: c'en est fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoît; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de

ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

IL me fit asseoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il fut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais, voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il; demain vous ferez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, & nous partimes.

NOUS marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille, Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me ferrant la main; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissé dans votre cerveau.

QU'AUROIS-JE dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me pa-

roissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sento point rassuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & resermer la porte de l'Élysée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, & sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

SUR le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimères, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point; mais je m'en retournerai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Édouard, de le mettre au-dessus d'un songe.

VOILA, chère Cousine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant; il me suffit de vous protester que depuis lors, non-seulement Milord est content de moi, mais que je le suis encore plus moi-même, qui sens mon entière guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vue. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Cousine, il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-temps offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais; mais mon cœur

ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

NOUS arrivâmes avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'espère y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LET T R E X X X I I I .

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. Monsieur de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeler les derniers momens de sa mère sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

QUANT à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surpris de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage ; car il y a long temps que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

JE vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près
de

de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensible, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette manière de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte ; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc ! je ne me suis pas moquée de vous alors ; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique, n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

MALHEUREUSEMENT, il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète & m'attriste malgré que j'en aie. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bisarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire, & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même : mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quitté ; je n'approche point de Julie, sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! ce voile ! Il a je ne fais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écartier sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-temps parlé de philosophie, vous vous

êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut beaucoup mieux que de les fuir & d'être un sage.

IL paroît par la lettre de Milord à Monsieur de Wolmar, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'est le vœu de la petite communauté, & sur-tout celui de votre amie,

CLAIRE D'ORBE.

P. S. AU reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Élisée, c'est peut-être tant mieux pour vous; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'apperçoivent, & assez maligne pour persiffler les écouteurs.

LET TRE XXXIV.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ÉCRIS à Milord Édouard, & je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frère, en ami; faire votre sœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans; vous confier mes droits après avoir usurpés les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

LOIN d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me sem-

ble que , pour un homme à systêmes , ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

MAIS ce que je vous reprocherois volontiers , c'est moins l'effet de votre songe que son espèce , & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme , qui , dans un songe , avoit cru le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre , & faites-en l'application. Quoi ! vous allez décider du sort de votre ami , & vous songez à vos anciennes amours ! Sans les conversations du soir précédent , je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome ; vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

LA Fanchon est malade ; cela tient ma femme occupée , & lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui supplée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme ! tout conspire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez personne que vous-même ; c'est de vous seul que je l'attends.

LET T R E X X X V .

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage & bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire , comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence , & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ? Où sont vos leçons , vos lumières ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise , je donnerois tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

JE me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue , effrayé de sa beauté , de son adresse , je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre , je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirées ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre , j'espérois les rompre enfin tous les deux.

IL se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance ; & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes , il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? Son empressement est toujours le même , mais il n'affecte plus rien. Son cœur , épuisé par tant de combats , s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre longtemps de l'amour auprès d'elle , jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité , l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure ; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage , en éteignant la vivacité de sa physionomie , la rend plus intéressante ; & comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages , ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant on la plaint , en l'écoutant on l'honore ; enfin , je dois dire , à la justification de mon ami , que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

IL s'égare , ô Wolmar ! je le vois , je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu , qui lui fait mépriser l'opinion publique , ne le porte à l'autre extrémité , & ne lui fasse encore braver les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Édouard Bomston faire un tel mariage ! vous concevez ! sous les yeux de son ami ! qui le permet ! qui le souffre ! & qui lui doit tout ! Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main , avant de la profaner ainsi.

CEPENDANT, que faire? Comment me comporter? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours; & les siens, depuis quelque temps, ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devoit ignorer, & auquel l'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

IL paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiette. Combien, avec tant de supériorité à tous égards, un homme est rabaisé par un moment de foiblesse! Le grand, le sublime Édouard a peur de son ami, de sa créature, de son élève. Il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour, s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il fait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & son digne époux confieroiient-ils leurs enfans à un traître?

VOUS m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet, la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Édouard en cette occasion, échappe à force de petitesse, & devient presque inattaquable. Au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne désespère pas du succès. Ce moyen paroît cruel;

je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement, à cause de la religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité, & au défaut de tout autre: quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoique puisse vous écrire Édouard, quoique vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines: si j'osois me fier davantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien (69).

(69) Pour bien entendre cette lettre & la quarantième de ce volume, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y

repensant, je n'ai pu me résoudre à gêner la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

L E T T R E X X X V I .

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

LE courier d'Italie sembloit n'attendre, pour arriver, que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre Cousine; tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (70) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu? Chère amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause, & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnaissance; & tout, jusqu'à ta foiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaye. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

REVENONS au courier d'Italie, & laissons un moment les mora-

[70] Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, dans la quarante-deuxième lettre de ce volume, à cause de la prononciation Genevoise remarquée par Madame d'Orbe,

lités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc! ce courier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien sur la santé de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah! bon : je te vois déjà fourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

ELLE a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait désirer; car elle respire une si... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

AVEC cette lettre, il en est venue une autre de Milord Édouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la première n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Vésuve.... Conçois-tu, ma chère, ce que cette vue a de si attrayant? Revenu à Rome.... Claire, pense, imagine.... Édouard est sur le point d'épouser.... non, grace au ciel, cette indigne Marquise; il marque au contraire qu'elle est fort mal. Qui donc?... Laure, l'aimable Laure; qui... mais pourtant.... quel mariage!.... notre ami n'en dit pas un mot. Aussitôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que Saint-Freux nous restera.

JE t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guères. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise? Comment elle-même, avec un caractère violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes? Comment un jeune cœur généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure a-t-il pu supporter ses premiers désordres? Comment s'en est-il retiré
par

par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, défunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir ; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer son ami d'un monstre en lui créant, pour ainsi dire, une compagne. . . . infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le redevenir : dis ; celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? Celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

LADY Bomston viendra donc ici ? Ici, mon ange ! Qu'en penses-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de pièges & fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a su remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer ?

HÉ-bien ! Cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Édouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! Qu'on a de peine à secouer son joug ! Toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'AI laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte

d'en parler à ma Cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible trop d'indulgence pour les fautes d'un ami Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le fais; je ne puis rien vous dire de plus; mais Saint-Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ferez contente . . . Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même: j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Lady Bomston plus digne de son rang.

MAIS laissons un peu Lady Bomston & revenons à nous. Ne sens-tu point trop, en lisant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien? Ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri, de le voir tous les jours, de loger sous le même toit? Et si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser? C'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Écoute-moi donc tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes; sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée sur ton caractère, & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaiillot; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée.

La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; personne au monde ne t'a bien connue , excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à présent qu'elle te perdrait il faut te l'ôter.

TU es vive , & te crois peu sensible. Pauvre enfant , que tu t'abusés ! ta vicacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce ? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les grâces de ton enjouement ? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu caresses quand tu folâtres ; tu ris , mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris , mais tu fais pleurer de tendresse , & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

SI tu n'étois que ce que tu prétends être , dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? Où seroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie , ne fait pas aimer ? Celle qui voulut quitter père , époux , parens , & son pays pour la suivre , ne fait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait , moi qui porte un cœur sensible ? Cousine , je me suis laissé aimer , & j'ai beaucoup fait , avec toute ma sensibilité , de te rendre une amitié qui valut la tienne.

CES contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée , tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie , tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde , comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet , & que , ne sachant aimer que moi , tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non , mon enfant , l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent , & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit , ne t'avoit pas émue , tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu

manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & si fort, que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible fut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre Cousine! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes; & s'il est vrai :

Ch' un freddo amante è mal sicuro amico (71).

J'AI grand peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-dessus tout ce que je pense.

JE soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût séduite, si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si long-temps à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci seul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la première. Moins foible & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité? L'amitié te sauva des pièges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

CES conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeler des temps qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu ne croyois prendre qu'à moi seule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse; tu jugeas chacun de nous nécessaire au

(71) Ce vers est renversé de l'original, &, n'en déplaît aux belles Dames, le sens de l'auteur est plus véritable & plus beau.

bonheur de l'autre , & ce cœur , qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te ferois reproché, sous le nom de jalousie , une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre , & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre , tu crus avoir assez fait pour la vertu.

MA Claire, voilà ton histoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien ; & , comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver ?

IL faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si long-temps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fière d'oser te l'avouer à toi-même, tu r'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour toi ; & peut-être ne r'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'AI senti tout cela, ma chère ; je me suis peu allarmée d'un penchant qui me servoit de sauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vu tendre, empressée, attentive ; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystère, sans ruse en toutes choses, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

DEPUIS notre entretien de l'Élisée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent : on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

JE tremble, bonne Cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, fonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répète, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-temps avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cède aux remords, & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime; mais hélas! qui peut se garantir d'être foible? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée. Comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & suis d'autres règles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

VEUX-TU favoir quel est ton sort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête, que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (72) : mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire

(72) Pourquoi l'Éditeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres? Par une raison fort simple;

c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais, avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chère amie ! souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'est la fausse honte qui mène à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime ? n'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames basses & rampantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? N'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ? Ne trouble-t-il pas leur être ? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête & sage il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

QU'AS-TU donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'est-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton estime ? N'as-tu pas toute la sienne ? Ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune.

JE vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ! car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci : voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couvrir tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime, ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant ; & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

QUANT à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs.

Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur, est l'égal de tout le monde; il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu fais quel étoit l'avis de ton père, même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête, quoique obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu; & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'ENTREVOIS bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever: j'espère que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre; de mon côté, je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance; car, quoique vous m'avez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! Cousine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-temps dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

QUE si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis

avis est qu'à quelque prix que ce soit nous écartions de nous cet homme dangereux , toujours redoutable à l'une ou à l'autre ; car , quoi qu'il arrive , l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

JE prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne , & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs que l'on achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne fais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève ; mais quelque mérite que puisse avoir ton frère, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tien, & mon mari à la mère de l'épouse pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant ; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi ; car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Cousine ; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxième jour depuis ton départ & je ne fais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. TANDIS que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisième lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là, dispense-toi de l'y chercher

plus long-temps , car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens ; c'est à Clarens qu'elle doit être lue ; arrange-toi là-dessus.

L E T T R E X X X V I I .

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes - vous donc , Maman ? On dit que vous êtes à Genève ; & que c'est si loin , si loin , qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit Papa est parti ce matin pour Étange ; mon petit Grand-papa est à la chasse ; ma petite Maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne fais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami , tout le monde s'éparpille. Maman , vous avez commencé la première. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endéver. Oh ! c'est encore bien pis depuis que vous êtes partie ; car la petite Maman n'est pas , non plus , de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman , mon petit Mali se porte bien ; mais il ne vous aime plus , parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi , je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vite , afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait , apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser , lui , vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici , comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour , Maman ; il faut finir ma lettre ; car la petite Maman vient de finir la sienne , & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges , mais je n'ose le lui dire ; mais en lisant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne Maman , que vous êtes méchante , si vous faites pleurer ma petite Maman !

P. S. J'EMBRASSE mon Grand-Papa, j'embrasse mes Oncles, j'embrasse ma nouvelle Tante & sa Maman; j'embrasse tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

L E T T R E X X X V I I I .

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR:

AVANT de partir de Lausanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être, tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, Cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister, à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

MALGRÉ les mécontentemens passés, je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon frère, que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est féroce & froid, je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand' peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

Mm ij

MON père a été si charmé de me voir, qu'il a quitté, pour m'embrasser, la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Édouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même? . . . jamais, jamais! . . . il se fût fait tuer cent fois.

MAIS, à propos de nos amis, il y a long-temps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour du courier? Si tu reçois de leurs lettres, j'espère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

ADIEU, Cousine; il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de manière ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LET TRE XXXIX.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

A Merveille, sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons: sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon Argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéteroï sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courier d'Italie. Le pis-

aller, si cela m'arrive, fera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Lady Bomston.

JE m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à Saint-Preux de le laisser prendre à cette fille qu'à Édouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh, mon enfant! y penses-tu? Quelle douceur cruelle est-ce-là? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi; elle y feroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques; ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

JE ne méprise point Laure; à Dieu ne plaise: au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même; comme si, dans ses plus grandes foiblesses, le véritable amour ne gardoit pas la personne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue; dans ta sublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

HÉ bien! que sert tout cela? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour-propre en fait-il moins son jeu? Malgré toi tu sens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! Eh! depuis quand l'opprobre du vice n'est-il pas dans l'opinion? Quelle société conçois-tu possible avec une femme, devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir? Crois-moi, mon ange, il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à souffrir avec nous.

ÉCOUTE. Tout ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point

faire? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point?..... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans sa lettre?..... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit..... & tu dis que cette lettre est fort longue..... & puis vient le discours de ton mari..... il est mystérieux, ton mari!..... Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais..... son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire..... sur-tout pour toi qui as vu la lettre..... ni pour moi qui ne l'ai pas vue..... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

AH! çà, ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne fait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'ALLONS point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi, je ne fais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je fais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête; &, que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais, qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite, a été de t'aimer. Dès nos premiers ans, mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été; je ne fus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tint lieu de tout; & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot, voilà sur quoi elle me jugea; réponds, Cousine, se trompa-t-elle?

JE fis mon frère de ton ami; tu le fais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chère moitié de toi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses, leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie; l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances;

il s'annonce par ses refus ; & si-tôt qu'il transforme en faveurs les careffes , il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue , mais l'amour est avare.

J'AVOUE que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi ; mais , tous deux le cœur plein du même objet , nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous , qu'à moins de r'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avons pris la douce habitude , cette familiarité , dans tout autre cas si dangereuse , fut alors ma sauvegarde. Nos sentimens dépendent de nos idées ; & quand elles ont pris un certain cours , elles en changent difficilement. Nous en avons trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre ; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même ; il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin , je l'ai dit autrefois , & j'ai lieu de le croire encore ; on ne prend guères de baisers coupables sur la même bouche , où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais , Cousine ; il étoit jeune , bien-fait , honnête , attentif , complaisant ; il ne savoit pas aimer comme ton ami ; mais c'étoit moi qu'il aimoit ; & quand on a le cœur libre , la passion qui s'adresse à nous , a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre ; & si part fut encore assez bonne , pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela , qu'avois-je à redouter ? J'avoue même que les droits du sexe , joints à ceux du devoir , portèrent un moment préjudice aux tiens , & que , livrée à mon nouvel état , je fus d'abord plus épouse qu'amie ; mais en revenant à toi , je te rapportai deux cœurs au lieu d'un ; & je n'ai pas oublié depuis , que je suis restée seule chargée de cette double dette.

QUE te dirai-je encore , ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître , c'étoit , pour ainsi dire , une nouvelle connoissance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir , en l'embrassant , un frémissement qui jusques-là n'avoit été inconnu ; plus

cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur : je m'alarmai, comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois aussi. Tu fais le reste, aimable Cousine ; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussitôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être ; & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiède, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

ENFIN, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration ; & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familière par modestie : mais peut-être, tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle ; & ce qui m'en accrût la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille ; & il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

OUI, chère amie, je suis tendre & sensible aussi bien que toi ; mais je la suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être, avec des sens plus animés, ai-je plus de ressources pour leur donner le change ; & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée.

conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir que les jours ne sont que la moitié de la vie? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage; car, avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, & fait plus peut-être pour la vertu, que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois, dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes, en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une faillie extravagante! Tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse; & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

APRÈS cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Élisée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrais de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espièglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprétois point de pleurs.

MA foi, Cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché; & il ne s'apaisoit avec tant de peine, que pour se faire appaiser plus long-temps. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres, en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot, & j'observois notre Philosophe. A son air humblement fier, & à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment; & sans paroître y tâcher,

d'un revers de raquette je renversai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère; il étoit si furieux, que, lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux, si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

AVEC une autre méthode, infailliblement je m'en ferois moins bien tirée; & je m'aperçus une fois que, si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *Vado à morir, ben mio*. Tu chantois avec assez de négligence, je n'en faisois pas de même; & , comme j'avois une main appuyée sur le clavessin, au moment le plus pathétique, & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens, que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir? Moi, je troublai la musique, il fallut danser, je fis danser le Philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un somme.

J'AI donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits; car, passé la trentaine, on n'est plus folle, mais ridicule; & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange. Mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de



sa conduite. Sans doute, je demanderois au ciel un cœur plus tranquille ; mais puissé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chère, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse ; s'il est près, je ne suis que folle : qu'il revienne, & je ne le crains plus.

AU chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je fais bien qu'un songe n'amène pas un événement ; mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise, & reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis, sans le savoir, un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin, ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit, ont plus fait que tes plaisanteries ; & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se font tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur, il revient ; & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me rassure ; & si-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura . . . Mais, mon Dieu ! qu'ai-je donc qui m'inquiète encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah ! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! Elle restera peu digne de vivre, ou fera morte avant sa mort.

POURROIS-TU me dire à propos de quoi je m'épuise en fottes lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela fera plus amusant. Il y a long-temps que cette idée est venue à ton mari; & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton anie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes fouscis obligeans, ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

PARLONS sérieusement; je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne: mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante, & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi; leve cette objection, Cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence; & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui? En feroit-il de même, ô Julie! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobat à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne pût, sans offenser l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image, qui m'est si chère, ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi; sans cesse elle viendrait empoisonner mon bonheur; & son souvenir, qui fait la douceur de ma vie, en feroit le tourment.

Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? Comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas! Ils s'aimèrent C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher, usurper ses droits, & rendre sa femme infidelle! Enfin, quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour? Et puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre?

ENCORE un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion? Crois-tu que le mien dût s'en contenter; & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrais pas heureux? Cousine, pense-y mieux, sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus; & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances? Un certain plaisir à se voir, qui peut être l'effet de la seule amitié; un transport passager, qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe; tout cela suffit-il pour les fonder? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fût tû, non-seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu? En a-t-il jamais dit un mot à personne? Dans nos tête-à-têtes a-t-il jamais été question que de toi? A-t-il jamais été question de moi dans les vôtres? Puis-je penser que, s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu la contrainte, ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion? Enfin, même depuis son départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres? De laquelle est-il occupé dans ses songes? Je t'admire de me croire sensible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela!

Mais j'apperçois vos ruses, ma mignonne. C'est pour vous donner droit de représailles que vous m'accusez d'avoir jadis fauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour-là.

VOILA toute ma confession, Cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bonheur te sont chers autant qu'à moi ; & , dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite : je t'en remets l'entière direction. Revenons dans notre état naturel, & changeons entre nous de métier ; nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je serai docile ; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire ; à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne ; que sert aux inséparables d'en avoir deux ?

AH ! çà, revenons à présent à nos voyageurs ; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fit un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois, ne dit trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Édouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort bien fait tu pouvois pourtant faire mieux encore Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

IL faut au moins que je me venge, en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve. C'est de me faire imaginer la lettre en question cette lettre si cent fois plus si, qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je serai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

EN vérité, je ne fais après tout cela comment tu m'oses parler du courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assez long-temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au - devant du paquet, je m'en em-

parois la première, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisse croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les *fi* du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrivons rien de la vie d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grace à toi, la voilà modeste comme une Vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mère: il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit: à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

ADIEU, petite Cousine; voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans; mais il faut mettre fin à ce volume; & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre; & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

L E T T R E X L.

DE MILORD ÉDOUARD A MONSIEUR DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé : le jeune homme est sûr ; mais moi je ne le suis guères ; & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui je succombois moi même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que, pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportoit à Saint-Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

JE vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire ; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

IL n'eut pas vu trois fois la Marquise, que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! Que de grandes qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur ! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien ; mais il prit la teinte de son ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

QUAND il eut vu Laure, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, & cet attachement sans exemple, trop fait pour me rendre
heureux,

heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle est: vous remplirez votre emploi, & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est temps de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxford-Shire, & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite. Car, si, pour vivre à Clarens, il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si, dans cette occasion délicate, il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

JE le trouvai d'abord tel que je le desirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentoisi ces raisons mieux que lui; mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin, joignant à mon penchant une espèce de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

CEPENDANT je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naissante, & me parloit de Laure avec tant

d'éloges, qu'en paroissant me détourner de l'épouser, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmèrent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment, il mollissoit contre ma résistance, il craignoit de me fâcher; il n'avoit point à mon gré, pour son devoir, l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'AUTRES observations augmentèrent ma défiance; je fus qu'il voyoit Laure en secret; je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards; mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord; la tristesse y dominoit toujours. Souvent, dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jeter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin, le mystère fut poussé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser? N'avois-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons, & lui rendre son ancienne injustice? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux?

TOUT cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chère. Je me propoisois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissimens possibles. Pour lui, j'étois résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

LA Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous.

Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à favoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la première fois, & que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus feulement le plaisir de voir dans l'occasion, que Saint-Preux favoit payer de sa personne, & ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

VAINCUE par les transports de sa rage ; la Marquise tomba malade ; & ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens (73) & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin ; Saint-Preux y fut de ma part ; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre ; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémiss sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir ; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chère étoit à l'extrémité. Saint-Preux, craignant que je ne pussé résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

LE surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquise est morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire ; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez - moi. J'attendis en silence.

MILORD, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprites à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous n'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair

(73) Par la lettre de Milord Edouard, ci-devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

d'Angleterre , & renoncez aux honneurs du monde , ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject ! ... vous ! ... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse , elle doit être sans tache ... la femme d'Édouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce-que j'ai fait.

ALORS il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu , me disoit-elle ; vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant , j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire , je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel , me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Édouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous , & c'étoit celui de Laure.*

L'AGITATION m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien , avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir , & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets , continua-t-il , aussi vivement que je l'aurois pu , craignant un retour à la Marquise , & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit , je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis , par mes propres fautes , le droit de me défier d'elle , je sondai le cœur de Laure , & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour , je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

ALORS s'approchant avec transport , il me dit en me serrant contre sa poitrine : ami , je lis dans le sort commun que le ciel

nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarendon, Oxford, Londres, Paris ou Rome: tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras; cherche un asyle, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

JE fus touché. Le zèle & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami? Je vis aussi, par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guéri véritablement, & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance; oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

PEU de jours après j'appris la mort de la Marquise; il y avoit long-temps pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclination que par devoir: j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous: elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le sort l'a placé; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite: pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'État ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

JE me crois donc libre & maître de moi dans la condition où

Le ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le ressembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris Saint-Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles, & ne feront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mère.

JE n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux : ne la montrez pas entière à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les dessins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira; mais faites-y travailler dès à présent, s'il se peut. J'en voulois ôter le fal-lon de musique, car tous mes goûts sont éteints, & je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la prière de Saint-Preux, qui se propose d'exercer dans ce fal-lon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliothèque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres? O Wolmar! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus sage des mortels.

L E T T R E X L I .

DE MONSIEUR DE WOLMAR A MILORD ÉDOUARD.

JE me suis attendu , cher Bomston , au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru étrange qu'ayant résisté si long-temps à vos penchans , vous eussiez attendu , pour vous laisser vaincre , qu'un ami vint vous soutenir ; quoiqu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre , que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre dernière lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure , comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre assurance , & si mon attente eût été trompée , de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre , & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous , pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre vos premiers arrangemens. Venez , hommes rares , augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espérance des Croyans dans l'autre vie , j'aime à passer avec eux celle-ci , & je sens que vous me convenez mieux tels que vous êtes , que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

AU reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin , pour le juger , de votre épreuve ; car la mienne étoit faite , & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur , & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroisse vouloir vous imiter , peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

QUANT à vous , je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour la politique qui balance les formes respectives de l'État , afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais si dans vos principes ces

raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race, & que quiconque eut un père est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici, c'étoit une des raisons de votre voyage; mais je fais d'où vous vient cette nouvelle philosophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de replique.

LA petite Cousine est depuis huit ou dix jours à Genève, avec sa famille, pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avons appris par Monsieur Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit Saint-Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre pavillon; elle les trouve de très-bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige, & qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

JE vous remercie de vos livres: mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes; & la preuve que j'y fais lire, est dans mon amitié pour vous.

L E T T R E X L I I .

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, Cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit État, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie; & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis.

Car j'aurois peur que, dans ta malice, tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Restons à Genève.

JE ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets si voisins (74). Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon père t'en parlera de reste. Il passe toute la journée à politiquer avec les magistrats dans la joie de son cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excèdent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me désennuyer.

TOUT ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui règne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'État qui le

(74) L'Éditeur les croit un peu rapprochés.

tiennent en équilibre , on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite république , qu'à celui des plus vastes empires , où tout se soutient par sa propre masse , & où les rênes de l'État peuvent tomber entre les mains d'un sot , sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands Ministres des grandes Cours , sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fièrement sur notre grande orgue (75) à Lausanne , & qui se croyoit un fort habile homme parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette ; mais ils en savent tirer une bonne harmonie , quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

JE ne te dirai rien , non plus . . . mais à force de ne te rien dire , je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractère , & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs , ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon , & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité , du sens , de la pénétration ; mais il aime trop l'argent ; défaut que j'attribue à sa situation , qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

IL arrive de-là que les Genevois , épars dans l'Europe pour s'enrichir , imitent les grands airs des étrangers , & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (76) , les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fière liberté leur paroît ignoble ; ils se forgent des fers d'argent , non comme une chaîne , mais comme un ornement.

(75) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement , que le mot *Orgue* est masculin au singulier , féminin au pluriel ; & s'emploie également dans les

deux nombres , mais le singulier est plus élégant.

(76) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher , on les leur porte.

HÉ bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des couriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence ; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs Angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes, y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent ; ils diffèrent au lieu de causer ; on les croiroit toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent ; ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leur propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs, & toujours auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les étymologies, tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc*, nom d'homme ; ils disent exactement du *taba-k*, & non pas du *taba* ; un *parefol*, & non pas un *parafol* ; *avan-t-hier*, & non pas *avanhier* ; *Sécretaire*, & non pas *Ségretaire* ; un *lac d'amour* où l'on se noie, & non pas où l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler est toujours soutenu, leurs discours sont des harangues, & ils jafent comme s'ils prêchoient.

CE qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils sont vifs, impétueux, & ont les passions très-ardentes ; ils diroient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si

posément des émotions si vives , que , quand ils ont achevé leur dire , on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

AU reste , il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs , & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier , & , dit-on , fort riche , m'honore de ses attentions , & qu'avec des propos assez tendres , il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois , quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave , & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable , & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

JE reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser : Il s'étend à tous les états , & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup ; mais il ne lit que les livres nouveaux , ou plutôt il les parcourt , moins pour les lire , que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres ; il les lit , il les digère ; il ne les juge pas , mais il les fait. Le jugement & le choix se font à Paris ; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée , & s'y fait avec plus de profit. Les femmes , dans leurs retraites (77) , lisent de leur côté ; & leur ton s'en ressent aussi , mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé , & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche , comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes , toute la gaieté des femmes , & tout l'esprit qui leur est commun , pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans , & les autres un peu précieuses.

HIER , vis-à-vis de ma fenêtre , deux filles d'ouvriers , fort

(77) On se souviendra que cette lettre est de vieille date , & je crains beaucoup que cela ne soit trop facile à voir.

jolies, cauoient devant leur boutique, d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux propofoit, en riant, d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les foirs le commentaire. Qu'en dis-tu, Cousine? Je ne fais si c'est-là le ton des filles d'artisans; mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits.

AVEC ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes; & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure, elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leur manières. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles; & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

AINSI tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoit avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (78), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car, enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse désorienté encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se

(78) Il falloit *risposte*. de l'Italien *risposta*, toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est, au pis aller, qu'une faute de plus.

confondre, se troubler, se perdre à chaque répartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même, qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manières naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il falloit compter les galans que chacune de nous a persifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui serois en reste! je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne fais de quoi me plaindre: elle me parle avec tant de raison, que j'ai honte d'en manquer devant elle; & je la trouve si fort mon amie, que je n'ose être son amant.

JE ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville; la vie domestique y est agréable & douce; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manières à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'éguise la volupté du sage: s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie; c'est l'épicuréisme de la raison.

MALHEUREUSEMENT cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manières des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait, chez les nations étrangères, une honte de sa patrie; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la ré-

putation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable; & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

QUELQUE avide qu'il puisse être, on ne le voit guères aller à la fortune par des moyens serviles & bas, il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude; & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers; & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramène au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage; ils sont vifs & pénétrants; il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portée: mais, plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans, pour tout exemple, l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

JE tiens tout cela des Genevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne fais comment ils sont chez les autres; mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, Cousine? Oh! ma foi, tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu mens. C'est après-demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (79), pour la cérémonie, &

(79) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

le surlendemain . . . tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. QUOIQUE la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en défaire en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez Milord Édouard, à cause des cartes de géographie, & qu'on achève d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LET T R E X L I I I .

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions ; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer, peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sauroit être équivoque.

AURIONS-NOUS jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami ; le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute ; mais nous aurions cessés de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

VOYEZ

VOYEZ, au lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en féliciter, passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penser sans remords, en parler sans rougir, & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-temps reproché; voilà le point où nous en sommes. O ami! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue! Osons nous en glorifier pour avoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer : & comment nous seroient-ils à charge, à vous & à moi? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs; ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes; & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous-en donc là dans l'effusion de notre zèle. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui, s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

JE faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Édouard m'annonça son prochain retour & le vôtre; ces mêmes réflexions revinrent, & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est temps de les faire.

CE n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet, ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

PERMETTEZ-MOI de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire : mais comment le taire sans vous trahir; fera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre, quand ils vous auront égaré? Non, mon ami; je suis la seule personne au monde assez familière avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mère? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de fouiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

VOTRE carrière, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent; & leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui borroit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste; il fait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps: il connoit pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur; & s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des règles de votre conduite; car vous avez toujours méprisé ceux qui, contents de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux, auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

QUEL genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide: il fait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irri-

tées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chère pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les âmes reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les pièges qu'il devoit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire désier de sa force, & pas un qui ne l'avilit à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'âme à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scène de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printemps des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il fait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ? Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

ON supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne sont rien ; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a sauvés du péril, n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

QUE d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meil-

lerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion , & que , même après la guérison , tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui j'ose le croire , que ces périls ne reviendront plus , & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-dessus d'une lâcheté , ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse , & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez , Saint-Preux , que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités , si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment , & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

JE veux que le devoir , la foi , l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir , & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles : ferez-vous pour cela délivré de l'empire des sens , & des pièges de l'imagination ? Forcé de nous respecter toutes deux , & d'oublier en nous notre sexe , vous le verrez dans celles qui nous servent , & en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais ferez-vous moins coupable en effet , & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire , vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ? Ah ! périsse l'homme indigne qui marchande un cœur , & rend l'amour mercénaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne feroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe , lequel est l'auteur de sa misère , du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du séducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ses faveurs à prix ?

OSERAIS-JE ajouter une considération qui vous touchera , si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y regnent , tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami songez à vous ,

à moi , à ce que nous fûmes , à ce que nous sommes , à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

DISONS tout, s'il est nécessaire , & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat ; & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature , n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi. Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu , Dieu les abandonne ; ils se disent saints , & sont deshonnêtes ; leur feinte continence n'est que souillure , & pour avoir dédaigné l'humanité , ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (80) ; mais celui qui veut être sincèrement vertueux , se sent assez chargé des devoirs de l'homme , sans s'en imposer de nouveaux. Voilà , cher Saint-Preux , la véritable humilité du chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces , bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle , & vous sentirez qu'un état qui devrait seulement allarmer un autre homme , doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez , plus vous avez à craindre , & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs , n'espérez pas de les remplir.

TELS sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est temps. Je fais que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire ; & le seul mal que je crains de vous , est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons , mais de les peser. Trouvez - y

(80) Quelques hommes sont continens sans mérite , d'autres le sont par vertu , & je ne doute point que plusieurs Prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine , ce n'est

pas tant lui défendre de n'avoir point de femme , que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime , les loix & les Magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

quelque réponse dont vous soyez content, & je m'en contente ; osez compter sur vous, & j'y compte. Dites-moi : je suis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

QUOI ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui fut combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ose vous destiner, acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu si le Ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire un ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

JE vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée ; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie, & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues, & avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle, je puisse répondre de vous & de vos sentimens, car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous proposer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

JE connois toute votre délicatesse, & si vous avez des objections à m'opposer, je sais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse

éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre; & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue, ne fauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre; &, quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

QUE s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh! mon ami! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même; & n'en serez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi: qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redevez au mien. O Saint-Preux! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

VOLLA, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans

danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous, nous ne ferons plus entre nous que des sœurs & des frères; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement; & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que si, dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompense du bonheur d'être père, le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous sentirez enfin ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

REFLÉCHISSEZ à loisir sur le parti que je vous propose; non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reste, & se promet tout de la sienne: mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoissez sa délicatesse; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien: que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

ENCORE une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement; mais toute délibération légère est un crime, quand il s'agit du destin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami! de tous les secours
de

de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la prière, des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de Saint Paul, ni celle qu'on professe dans notre Église. Nous sommes libres, il est vrai : mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumière & la force, si ce n'est de celui qui en est la source ; & pourquoi les obtiendrions-nous, si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Être, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continue ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abrégér le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore ; ne connoît-il pas tous nos besoins ? N'est-il pas notre père pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux, que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, & le premier pas pour sortir de notre misère, est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clé-

mence ; ainsi règnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse , nous sommes libres par la priere ; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

APPRENEZ donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence , & fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent , & par un moment, de la vie entière. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours , on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit , je suis brave, ne fait ce qu'il fera demain , & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée , il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

QUE tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Être pour qui les temps n'ont point de succession ni les lieux de distance. Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , & nous changeons tous les jours. Qui fait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrions ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames , & si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer mes conseils, demandez-lui d'éclairer vos réso-

lutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête, je le fais bien, mais ce n'est pas assez encore; il faut vouloir ce qui le fera toujours; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

L E T T R E X L I V .

DE SAINT-PREUX A MADAME DE WOLMAR.

JULIE! une lettre de vous!..... après sept ans de silence..... oui, c'est elle; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoitroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous souvenez de mon nom? Vous le savez encore écrire?..... En formant ce nom (81) votre main n'a-t-elle pas tremblé?..... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens?

VOUS trouverez, peut-être, que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve est, qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je fais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous sert

(81) On a dit que *Saint-Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

mieux que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable, vous ne me feriez pas aussi chère.

DEPUIS que j'ai cessé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'allarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimère qui m'égaré à la poursuite, me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais, en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne, & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premières & uniques amours, ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siècles entiers, le doux temps de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

CHÈRE amie, il faut l'avouer; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés, sans jamais se fixer sur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement, ses traits, déjà gravés dans mon cœur, y sont une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été, si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour

cela? Julie, ah! quelle différence! Où est l'enthousiasme? Où est l'idolâtrie? Où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non, *vous & moi* sont des mots proscrits de leur langue : ils ne sont plus deux, ils sont un.

SUIS-JE donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne : la reconnoissance m'attache à elle ; elle entre dans mes souvenirs les plus doux ; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs! Hélas! il est dit qu'entre elle & vous, je ne ferai jamais un moment paisible !

FEMMES! femmes! objets chers & funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissiez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour sont également nuisibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur? C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi!... J'ai vécu dans l'orage, & c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Genève ne ressembleront pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes, dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de longs cours. Mais sur la mer tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible; on croit ne pas sortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

TELLE est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos

attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au ciel ou dans les abîmes ; le calme vient, je ne fais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est, j'éprouve des transports passagers & sans fuite, je m'emporte un moment, & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

DEPUIS mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez ; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

VOILA fidèlement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier :

E fornito'l mio tempo à mezzo gli anni... :

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

DANS cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur, pour ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous

qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester ? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ! que ne lui disiez-vous : laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi-bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar, & je suis tranquille ; où fuirai-je si cet asyle m'est ôté ? Tous les temps, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent l'une & l'autre m'agite à son tour ; ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore : la paix, la sérénité succède au trouble des passions ; mon cœur, toujours formé sur le vôtre, aime comme lui, & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une trêve, & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité, je crois avoir deux ames, dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

MAIS les erreurs des sens vous allarment ? Vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ? Vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ? Vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je suis,

si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

QUOI! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche..... eh! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire..... qui? moi, Julie, moi?..... si tard?..... sous vos yeux?..... Chère amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu; partout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples; on les fuit quand on ne veut pas leur ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occu- perois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite; car je suis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable Cousine soit aimée; elle doit l'être comme vous, je le fais; le fera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend- il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû? Ah! si vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner! un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En est-il un moins digne d'elle que celui qui fut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paisible du bon & sage d'Orbe, pour s'occuper d'elle seule à son exemple.

Il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable, & l'amour foible & diftrait d'un second époux, loin de la consoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant, elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit elle à cet échange ? Elle y perdrait doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte, & moi comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

MON bonheur ! Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un fort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité ; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

SI mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser une aimable effor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me diftrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-têtes, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé ; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent ; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle ? Et de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit mal-

gré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangère, & je n'aurois plus ni guide, ni conseil pour éclaircir mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce-là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce-là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

JULIE, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit soutenir ? Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

CHÈRE amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti, sans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour, & n'en a pas les

tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le desir de la posséder; content de passer ma vie entière, comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (81) & douce qui tempère l'austérité de la vertu, & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire: j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manières, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien, après vous, de si parfait qu'elle; mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

AVANT d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimères, & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Milord Édouard vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même.

(81) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philosophe, entre deux jolies femmes,

me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une, ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

Sf ij

Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée, & que vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que, pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs; & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix; tout, jusqu'à mes fautes passées, m'est garant de l'avenir.

SANS vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejeter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Être suprême sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abrégér le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison

pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer (82), & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'ENTENDS beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme ; & je méprise tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses argumens, les dément sans cesse, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines, précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi-bien la vérité que le mensonge, & que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée-là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (83). L'Évêque de Cloyne a démontré que, sans rien changer aux apparences, la matière & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est le plus simple.

(82) Saint-Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement; ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

[83] Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté?

JE ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Écriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou intelligible que Dieu injuste ou malfaisant. Saint Paul ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ENSUIT-IL de-là que la prière soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes faiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu, nous portent au dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élèvant à lui (84). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne ; &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa faiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raison ; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

(84) Notre galant Philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur ; je

ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper, c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fautes maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au Lecteur.

VOUS le savez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarément commence avant lui , & c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les ex-râtes des Ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le temps qu'on donne à la prière, plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions ; on devient inspiré, prophète, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les Piétistes (85), mais vous lisez leurs livres.

JE n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

CHÈRE & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendu indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous élève conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous, qui

(85) Sortes de foux qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens, & de suivre l'Évangile à la lettre : à peu-près comme sont aujourd'hui les Méthodistes en Angleterre, les Moraves en

Allemagne, les Jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

fites toujours mon fort ! ne cessez point d'en être l'arbitre ; pesez mes réflexions , prononcez ; quoique vous ordonniez de moi , je me soumetts , je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir , vous me ferez toujours présente , vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans , vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame , la mienne les adopte , & rien ne les lui peut ravir.

PARLEZ-MOI sans détour , Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense , dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet , ou plutôt celui de votre époux , il le désapprouvera lui-même , & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant je trouverai , pour différer notre départ , des prétextes qui pourront le surprendre , mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi , j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger , est une humiliation que je n'ai pas méritée.

L E T T R E X L V .

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

HE bien! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? & sur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime & rampante, pleine de force & de puérités. Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant?

Ou avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix, à rompre avec vous, & , pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous-là l'esprit de ma lettre? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable & douce, en vous faisant un fort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime guères moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez, sans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Nouv. Héloïse. Tome II.

T t

SOYEZ donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable ; il me l'est tout autant qu'à vous , & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi , rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison , & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir , nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes , nous avons tous deux besoin de guides ; & qui saura mieux ce qui convient à l'un , que l'autre qui le connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer , par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens , ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui , c'est une fidélité que je veux vous garder toujours , de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie , & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah ! mon ami ! je fais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'EST dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour , plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar , qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame , & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre , & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle , plus honorable à nos cœurs que la sienne , & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que , loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez , celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir , je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous , pour moi , pour mes enfans , & pour mon mari même , qui , vous le savez , entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous desirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière , souvenez-vous du moment de votre arrivée ; marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre sé-

jour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

JE n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon père, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Édouard, vous ; sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi ; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi ; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer ; sentir & jouir font pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort ! viens quand tu voudras ! je ne te crains plus ; j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

PLUS j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez

un moment quelque intrigue secrète, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystère; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober; quand on se rassemble, on voudroit se fuir : la circonspection, la bienfiance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint? On se devient importuns l'un à l'autre... Julie importune!... importune à son ami!... non, non, cela ne sauroit être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

EN vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que Monsieur de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous; nul n'est juge du danger qui vient de vous, que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense plus; car je connois votre droiture, & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'AILLEURS, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites? Je n'envisage point les précautions à prendre, aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussitôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succède est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous

avez trop senti pour sentir long-temps ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

LE sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même, & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagements, dont tout vous dispense & qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne fais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'étoit pas, il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuler. La promesse qu'il faut tenir sans cesse, est celle d'être honnête - homme, & toujours ferme dans son devoir ; changer quand il change, ce n'est pas légèreté, c'est constance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

QUE s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide, c'est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n'avez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma Cousine. Depuis son retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage, elle m'en a paru si éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût user de plus d'autorité qu'il ne me convient, pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur ; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations, & les principes que chacun se fait

sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

JE vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet ; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près ; ce n'est pas même assez que vous soyez mon Cousin. Ah ! je voudrois que vous fussiez mon frère !

QUOI qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n' imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ferai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation ? Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble ? Je ferai plus ; je suis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramènerez, je ne fais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable, vous bannissez enfin vos chimères, & voulez mériter ma Cousine : venez, aimez-la, servez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur & des obstacles qu'il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance, & n'outragez plus votre amie, en l'accusant de se désier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que

mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute , comme avec votre adverfaire aux échecs ; vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévoté ; c'est comme si j'avois renoncé au vin , lorsqu'il vous eut enivré. Je suis donc dévoté , à votre compte , ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne , où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes ! . . . Revenons à moi.

J'AIMAI la vertu dès mon enfance , & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner , & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi , donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil , quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous élève , & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre , & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi , me sentant bien née , ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi , je crois l'avoir faite , & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

APRÈS l'avoir pris à leur exemple , j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le regne des passions elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles retiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire un peu se passer d'être heureux , on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité ; qui vaut mieux , peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd , pour ainsi dire , tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère , &

l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoit devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (86) l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

SI cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi, c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable (87).

VOILA ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujet de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vuide & gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher, ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile, dont il ne

(86) Il falloit, *que hors*, & sûrement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'affervir toujours aux règles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(87) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain; sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! ne fauroit-ils'ennuyer à moindres frais?

ne fait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami; je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie (88).

CONCEVEZ-VOUS quelque remède à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me suffise. Une autre fera-t-elle plus sensible que moi ? Aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches ? En fera-t-elle mieux aimée ? Mènera-t-elle une vie plus de son goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète; mon cœur ignore ce qu'il lui manque; il desire sans savoir quoi.

NE trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment & de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps; ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'Être immense qu'elle contemple, & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.

VOUS souriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison, que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette

(88) Quoi, Julie ! aussi des contradictions ! Ah ! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas, non

Nouv. Héloïse. Tome II.

plus, trop d'accord avec vous même !
Au reste, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

V v

un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous! Eh bien! ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'AI blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que, nous dégoûtant de la vie active, par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, & dont je crois être aussi loin que vous.

SERVIR Dieu ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire, en vue de lui plaire, tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

*il cor gradisce ;
E serve a lui chi 'l suo dover compisce.*

Il faut premièrement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de suivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

JE me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins si-tôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

PREMIÈREMENT, je n'ai point pour cet exercice un goût trop

vif qui me faffe souffrir quand j'en fuis privée , ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diftrait. Il ne me donne point , non plus , de diftractions dans la journée , & ne jette ni dégoût , ni impatience fur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est néceffaire , c'est quand quelque émotion m'agite , & que je ferois moins bien par-tout ailleurs. C'est-là que rentrant en moi-même , j'y retrouve le calme de la raifon. Si quelque fouci me trouble , fi quelque peine m'afflige , c'est-là que je vais les déposer. Toutes ces misères s'évanouiffent devant un plus grand objet. En fongeant à tous les bienfaits de la Providence , j'ai honte d'être fenfible à de fi foibles chagrins , & d'oublier de fi grandes graces. Il ne me faut des féances ni fréquentes , ni longues. Quand la trifteffe m'y fuit malgré moi , quelques pleurs verfés devant celui qui console , foulagent mon cœur à l'inftant. Mes réflexions ne font jamais amères ni douloureufes ; mon repentir même eft exempt d'allarmes ; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte ; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je fers eft un Dieu clément , un père ; ce qui me touche eft fa bonté ; elle efface à mes yeux tous fes autres attributs ; elle eft le feul que je conçois. Sa puiffance m'étonne , fon immenfité me confond , fa juftice. . . . il a fait l'homme foible ; puifqu'il eft jufté , il eft clément. Le Dieu vengeur eft le Dieu des méchans ; je ne puis ni le craindre pour moi , ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix ! Dieu de bonté , c'est toi que j'adore ! c'est de toi , je le fens , que je fuis l'ouvrage , & j'efpère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

JE ne faurois vous dire combien ces idées jettent de douceur fur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En fortant de mon cabinet ainfi difposée , je me fens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit , tous les embarras difparoiffent ; rien de rude , rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaiffance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime , & leur en fuis plus agréable. Mon mari même en eft plus content de mon humeur. La dévotion , prétend-il , eft un opium pour l'ame. Elle égaye , anime &

soutient quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue ; j'espère ne pas aller jusques-là.

VOUS voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote, autant, peut-être, que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlé, eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Évêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu, des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme oseroit-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder (89) ?

MAIS ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commiseration. L'amour de

[39] Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique, que, si j'avois le moindre pouvoir dans l'Église, je l'employerois à faire retran-

cher de nos livres sacrés, le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

Dieu leur fert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

JE me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, & j'espère de l'amitié de tous ceux qui m'entourent, que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-temps, sur le sort de mon mari, d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de Milord Édouard, à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens consolans & sensés, les vôtres ont tout-à-fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés? Les aimer ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons: n'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos frères. Eh! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis! de quel poids vous avez soulagé mon cœur! en m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour règle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (90). Est-on maître de croire ou de ne pas croire? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter? Non; la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la règle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En

(90) Voyez Tome II, Lettre XXVI, page 190.

quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne , il est bien-aisé qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens , il voudroit les avoir , il ne peut. Notre espoir , nos consolations , tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux , plus désintéressé que nous. Hélas ! il est à plaindre ! mais de quoi sera-t-il puni ? Non , non , la bonté , la droiture , les mœurs , l'honnêteté , la vertu ; voilà ce que le ciel exige & qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous , & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres , c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchans.

NE soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je fais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma prière ; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande , ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre, à disputer sur l'essence divine, ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est : mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffit ; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respec-

rons ses décrets en silence & faisons notre devoir; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

CONNOISSEZ-VOUS quelqu'un plus plein de sens & de raison que Monsieur de Wolmar; quelqu'un plus sincère, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la justice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Édouard? plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens, vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collège, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement; s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matière où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

QU'EST-IL arrivé? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre: mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guères; il cherche à briller.

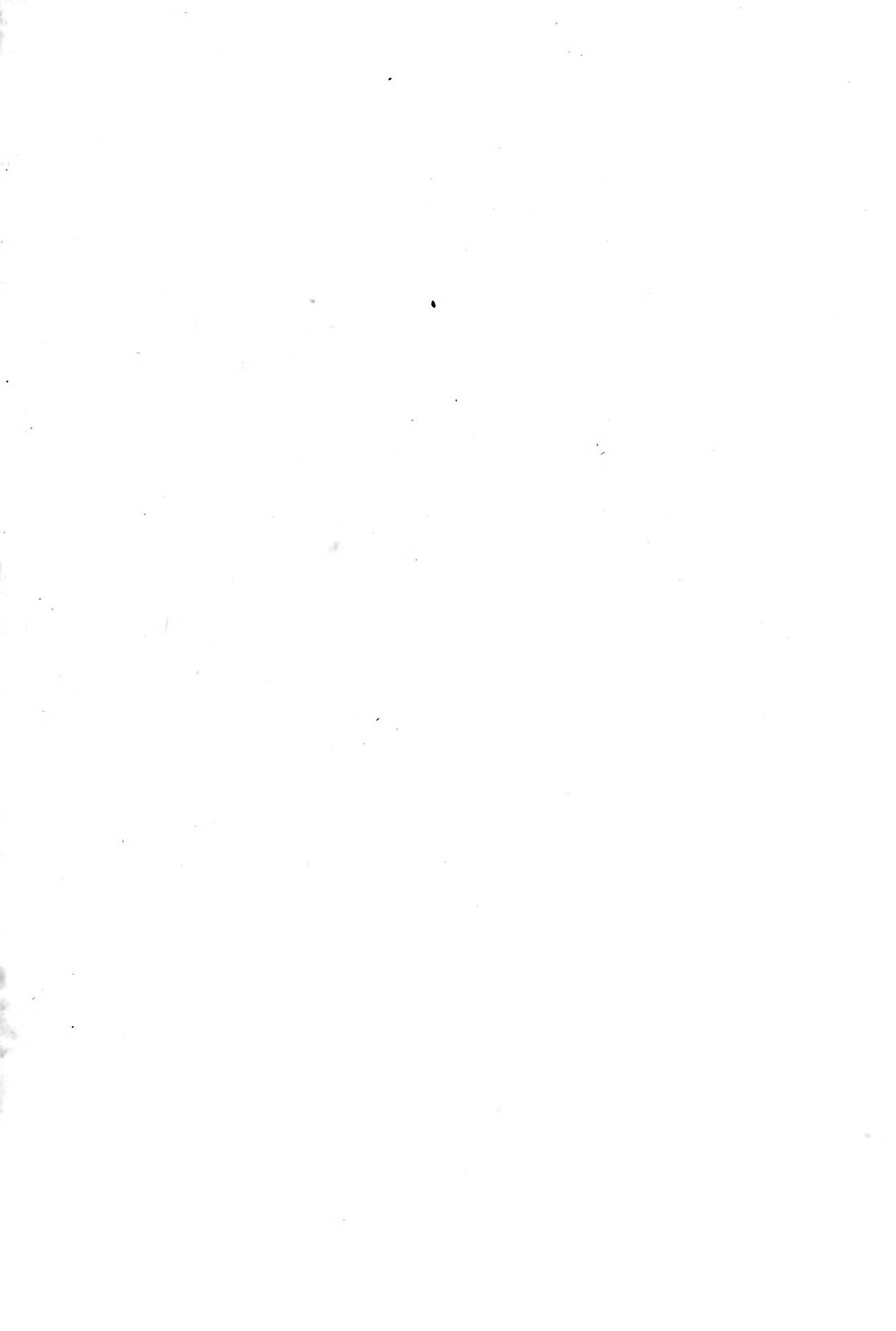
POUR moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zèle pour sa conversion. Je voudrais au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Qu'elle voix peut parler au

fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'espère, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie ; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah ! mon ami ! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose ; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même : quelque chose de plus qu'humain régne ici.

Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conscience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

SELON ce que Milord Édouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret ; car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

ADIEU





ADIEU mon ami. Cette partie du Château de Chillon (91) que nous devons tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. Monsieur le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne fais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

L E T T R E X L V I.

DE FANCHON ANET A SAINT-PREUX.

AH! Monsieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre? . . . Madame! . . . ma pauvre maîtresse! . . . O Dieu! Je vois déjà votre frayeur . . . mais vous ne voyez pas notre désolation . . . Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire. . . il faut courir. . . je voudrois déjà vous avoir tout dit. . . Ah! que deviendrez-vous, quand vous saurez notre malheur?

TOUTE la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoie passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchaient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une

(91) Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillifs de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'île, & autour duquel j'ai vu fonder à plus de cent cinquante brasses, qui sont près de huit cents pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard,

Prieur de Saint-Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-temps que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.

main Henriette , & de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'ainé. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élançe après lui.....

AH! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!..... Hélas! je retenois l'ainé qui vouloit sauter après sa mère..... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras..... on n'avoit-là ni gens ni bateau, il fallut du temps pour les retirer..... L'enfant est remis, mais la mère.... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit..... qui fait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!..... Elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils..... Avec quels transports de joie elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment! Elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... je suis la plus tranquille de toute la maison..... de quoi m'inquiétero-je?..... Ma bonne maîtresse! ah! si je vous perds! je n'aurai plus besoin de personne..... O mon cher Monsieur! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve..... Adieu..... le Médecin fort de la chambre. Je cours au-devant de lui..... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien.....

LETTRE XLVII.

A SAINT-PREUX.

Commencée par Madame d'Orbe , & achevée par Monsieur de Wolmar.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire! jamais vous ne la reverrez..... le voile..... Julie n'est.....

ELLE vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

LETTRE XLVIII.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence; ma lettre n'eût fait que les aigrir; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs, mon cœur se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère; je suis plus malheureux que vous.

CE n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant : l'accident, la fièvre, la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels; mais l'emploi de ses derniers momens, ses discours, ses sentimens, son ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une

autre : personne , que je sâche , n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer , & que vous n'apprendrez que de moi.

VOUS savez que l'effroi , l'émotion , la chute , l'évacuation de l'eau lui laissèrent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant , elle redemanda son fils , il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses qu'elle devint tout-à-fait tranquille , & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court , & comme le Médecin n'arrivoit point encore , en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit , la Fanchon , sa Cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans , des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise , & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie , elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque temps de remplir sa part des mêmes soins , & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

ELLE s'étendit sur tous ses projets , sur les vôtres , sur les moyens les plus propres à les faire réussir , sur les observations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire , enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère , aussi long-temps qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoient , pensois je , bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chère ; mais ce qui m'effraya tout-à-fait , ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ses fils , comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse ; pour sa fille elle embrassa tous les temps , & sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire , elle nous exposa en abrégé , mais avec force & clarté , le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle , employant près de la mère les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

TOUTES ces idées sur l'éducation des jeunes personnes , & sur les devoirs des mères , mêlées de fréquens retours sur elle-même , ne



pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien ; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa Cousine , & la pressoit à chaque instant contre sa bouche , en sanglottant pour toute réponse ; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille ; & pour Julie , je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux , mais qu'elle n'osoit pleurer , de peur de nous allarmer davantage. Aussi-tôt je me dis ; elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état , & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer ; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah ! dit-elle , rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence : & puis , je me sens un peu de fièvre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles , qu'à battre sans raison la campagne.

L'ARRIVÉE du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient , l'œil inquiet & les mains jointes , son jugement sur l'état de leur maîtresse , comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes , pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance , mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit ; la présence de sa Cousine la tenoit en respect. Quand il sortit , je le suivis ; Claire en voulut faire autant , mais Julie la retint , & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin , que , s'il y avoit du danger , il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade , de peur que le désespoir n'achevât de la troubler , & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger ; mais que , vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident , il falloit plus de temps pour établir un pronostic assuré ; que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie , & qu'il ne pouvoit prononcer que le troi-

sième jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir engagée, non sans peine à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Madame d'Orbe & au reste de la maison.

VERS le soir, Julie obligea sa Cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps, la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller, & lui tint ce discours. » Monsieur » du Bosson, quand on croit devoir tromper un malade craintif » sur son état, c'est une précaution d'humanité que j'approuve ; » mais c'est une cruauté de prodiguer également à tous des soins » superflus & désagréables, dont plusieurs n'ont aucun besoin. » Prescrivez-moi tout ce que vous jugerez m'être véritablement » utile, j'obéirai ponctuellement. Quant aux remèdes qui ne sont » que pour l'imagination, faites-m'en grace ; c'est mon corps, & » non mon esprit, qui souffre ; & je n'ai pas peur de finir mes jours, » mais d'en mal employer le reste. Les derniers momens de la » vie sont trop précieux pour qu'il soit permis d'en abuser. Si » vous ne pouvez prolonger la mienne, au moins ne l'abrégez pas ; » en m'ôtant l'emploi du peu d'instans qui me sont laissés par la » nature. Moins il m'en reste, plus vous devez les respecter. Fai- » tes-moi vivre, ou laissez-moi : je saurai bien mourir seule ». Voilà comment cette femme si timide & si douce dans le commerce ordinaire, savoit trouver un ton ferme & sérieux dans les occasions importantes.

LA nuit fut cruelle & décisive. Étouffement, oppression, syncope, la peau sèche & brûlante. Une ardente fièvre, durant laquelle on l'entendoit souvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir ; & prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara sans détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre ; non sans quelques

tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

LA veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentoisi cet engagement sur ma conscience : mais quoi ! pour un devoir chimérique, & sans utilité, falloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits favoriser la mort ? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle ? Lui annoncer sa dernière heure n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, élémens de la vie ? Est-ce en jouir encore, que de se voir si près du moment de la perdre ? Étoit-ce à moi de lui donner la mort ?

JE marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit partout ; j'en trainois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

POUR qui est-ce que je délibère ? Est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne ? Est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai : mais quelle démonstration l'établit ? Elle a, pour croire ce qu'elle croit, son opinion de même : mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse, à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avoit raison, quelle

différence ! des biens ou des maux éternels !... Peut-être !... ce mot est terrible.... malheureux ! risque ton ame & non la sienne.

VOILA le premier doute qui m'ait rendu suspect l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non, mon ami ; je me sens bien : la mort me presse, il faut nous quitter.

ALORS elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernières dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

ELLE me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif, & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra, s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le temps, ou vous risquez de rester sans amie, & de laisser vos enfans sans mère.

ELLE me parla de son père. J'avois lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre, comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami, croyant sa fille noyée, étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir
son

son père la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

LE redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoibli. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entière à dormir.

Cependant la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit : s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empresfera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la seule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

AUPRÈS de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux, la dispoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses allarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On apperçoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie, de son côté, n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement,

moi qui favois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

MADAME d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes, il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc! dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu; Cousine? Mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi : couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

JE fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa Cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre : mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démélois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

AYANT été forcé de m'absenter pour quelque temps, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance : elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y sentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se monroient encore

dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée, elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger, si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tièdes & modérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux, ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumières se développent plutôt, paroissoit troublée & alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère sur l'imbécille vanité de Vespasien qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (92). Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout : mais je fais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

(92) Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit, que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort, & donnoit même ses audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, &

se recoucher pour mourir. Je sais que Vespasien, sans être un grand homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

APRÈS avoir épenché son cœur sur ses enfans , après les avoir prit chacun à part , sur-tout Henriette qu'elle tint fort long-temps , & qu'on entendoit plaindre & sanglotter en recevant ses baisers , elle les appella tous trois , leur donna sa bénédiction , & leur dit , en leur montrant Madame d'Orbe : allez , mes enfans , allez vous jeter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous donne , il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle , se mettent à ses genoux , lui prennent les mains , l'appellent leur bonne maman , leur seconde mère. Claire se pencha sur eux ; mais en les serrant dans ses bras , elle s'efforça vainement de parler , elle ne trouva que des gémissemens ; elle ne put jamais prononcer un seul mot , elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scène commençoit à devenir trop vive ; je la fis cesser.

CE moment d'attendrissement passé , l'on se remit à causer autour du lit , & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement , on voyoit le même air de contentement sur son visage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappoit , elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre , pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit , sans confusion , sans désordre , d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fançon , les enfans dînèrent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit , trouva le secret de faire manger de tout , tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière , tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter , tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir , toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire de manière à ôter tout moyen de s'y refuser , & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison , attentive à faire les honneurs , n'auroit pas , en pleine santé , pour des étrangers , des soins plus marqués , plus obligeans , plus aimables que ceux que Julie , mourante , avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit ; rien de ce que je voyois ,

ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne favois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

APRÈS le dîner, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison ; ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée ; & je ne crois pas qu'en pareille circonstance, le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes, & me tirer d'une étrange perplexité.

RAPPELLEZ-VOUS le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, selon moi, produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut ! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens ? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété ? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie de dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le temps de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le fera t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

CES réflexions m'amènèrent à un point où je ne me serois guères attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet, que mes opinions indiscrettement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois

pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment ; mais je desirois qu'elle mourût dans le sien , & je trouvois , pour ainsi dire , qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes ; je ne les trouve pas raisonnables , & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier ; je vous les rapporte.

ENFIN le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère ; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses , il eût été bien difficile de se déguiser assez pour , qu'attentif & prévenu , je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

TOUT arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges , qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet ; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé , sur certains points , des sentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'Église ; c'est-à-dire , avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Écriture : mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre , il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fidèles , & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

COMME la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes , & n'étoit pas , à l'égard des lieux communs , dans le cas de l'exhortation , je vais vous la rapporter presque mot-à-mot : car je l'avois bien écoutée , & j'allai l'écrire dans le moment.

» PERMETTEZ-MOI , Monsieur , de commencer par vous re-
 » mercier de tous les soins que vous avez pris de me conduire dans
 » la droite route de la morale & de la foi chrétienne , & de la douceur
 » avec laquelle vous avez corrigé ou supporté mes erreurs quand
 » je me suis égarée. Pénétrée de respect pour votre zèle , & de re-
 » connoissance pour vos bontés , je déclare avec plaisir que je vous
 » dois toutes mes bonnes résolutions , & que vous m'avez toujours

» portée à faire ce qui étoit bien , & à croire ce qui étoit vrai.

» J'AI vécu , & je meurs dans la communion protestante qui
 » tire son unique règle de l'Écriture-Sainte & de la raison ; mon
 » cœur a toujours confirmé ce que prononçoit ma bouche , & quand
 » je n'ai pas eu pour vos lumières toute la docilité qu'il eût fallu
 » peut-être , c'étoit un effet de mon aversion pour toute espèce de
 » déguisement ; ce qu'il m'étoit impossible de croire , je n'ai pu
 » dire que je le croyois ; j'ai toujours cherché sincèrement ce qui
 » étoit conforme à la gloire de Dieu & à la vérité. J'ai pu
 » me tromper dans ma recherche ; je n'ai pas l'orgueil de penser
 » avoir eu toujours raison ; j'ai peut-être eu toujours tort ; mais
 » mon intention a toujours été pure , & j'ai toujours cru ce que je
 » disois croire. C'étoit sur ce point tout ce qui dépendoit de moi.
 » Si Dieu n'a pas éclairé ma raison au-delà , il est clément & juste ;
 » pourroit-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait ?

» VOILA , Monsieur , ce que j'avois d'essentiel à vous dire sur
 » les sentimens que j'ai professés. Sur tout le reste , mon état pré-
 » sent vous répond pour moi. Distracte par le mal , livrée au dé-
 » lire de la fièvre , est-il temps d'essayer de raisonner mieux que je
 » n'ai fait jouissant d'un entendement aussi sain que je l'ai reçu ?
 » Si je me suis trompée alors , me tromperois-je moins aujourd'hui ,
 » & dans l'abattement où je suis dépend-il de moi de croire
 » autre chose que ce que j'ai cru étant en santé ? C'est la raison
 » qui décide du sentiment qu'on préfère , & la mienne ayant perdu
 » ses meilleures fonctions , quelle autorité peut donner ce qui
 » m'en reste aux opinions que j'adopterois sans elle ? Que me reste-
 » t-il donc désormais à faire ? C'est de m'en rapporter à ce que j'ai
 » cru ci - devant : car la droiture d'intention est la même , &
 » j'ai le jugement de moins. Si je suis dans l'erreur , c'est sans
 » l'aimer ; cela suffit pour me tranquilliser sur ma croyance.

» QUANT à la préparation à la mort , Monsieur , elle est faite ;
 » mal , il est vrai , mais de mon mieux , & mieux du moins que
 » je ne la pourrois faire à présent. J'ai tâché de ne pas attendre ,
 » pour remplir cet important devoir , que j'en fusse incapable. Je

» priois en santé ; maintenant je me résigne. La prière du malade
 » est la patience : la préparation à la mort est une bonne vie , je
 » n'en connois point d'autre. Quand je conversois avec vous ,
 » quand je me recueillois seule , quand je m'efforçois de remplir les
 » devoirs que Dieu m'impose ; c'est alors que je me dispois à pa-
 » roître devant lui ; c'est alors que je l'adorois de toutes les forces
 » qu'il m'a données : que ferois-je aujourd'hui que je les ai perdues ;
 » mon ame aliénée est-elle en état de s'élever à lui ? Ces restes
 » d'une vie à demi-éteinte , absorbés par la souffrance , sont-ils di-
 » gnes de lui être offerts ? Non , Monsieur ; il me les laisse pour
 » être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut que je
 » quitte ; je leur fais mes adieux pour aller à lui ; c'est d'eux qu'il
 » faut que je m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui seul. Mes
 » derniers plaisirs sur la terre sont aussi mes derniers devoirs ; n'est-
 » ce pas le servir encore & faire sa volonté , que de remplir les soins
 » que l'humanité m'impose , avant d'abandonner sa dépouille ? Que
 » faire pour appaiser des troubles que je n'ai pas ? Ma conscience
 » n'est point agitée ; si quelquefois elle m'a donné des craintes ,
 » j'en avois plus en santé qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface ;
 » elle me dit que Dieu est plus clément que je ne suis coupable ,
 » & ma sécurité redouble en me sentant approcher de lui. Je ne
 » lui porte point un repentir imparfait , tardif & forcé , qui , dicté
 » par la peur , ne sauroit être sincère , & n'est qu'un piège pour le
 » tromper. Je ne lui porte pas le reste & le rebut de mes jours ,
 » pleins de peines & d'ennuis ; en proie à la maladie , aux douleurs ,
 » aux angoisses de la mort , & que je ne lui donnerois que quand
 » je n'en pourrois plus rien faire. Je lui porte ma vie entière ,
 » pleine de péchés & de fautes , mais exempte des remords de
 » l'impie & des crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il condamner mon ame ? Les
 » réprouvés , dit-on , le laissent ! il faudroit donc qu'il m'empêcha
 » de l'aimer ? Je ne crains pas d'augmenter leur nombre. O grand
 » Être ! Être éternel , suprême intelligence , source de vie & de fé-
 » licité , créateur , conservateur , père de l'homme & Roi de la na-
 » ture , Dieu très-puissant , très-bon , dont je ne doutai jamais un
 moment,

» moment, & sous les yeux duquel j'aimai toujours à vivre ; je le
 » fais, je m'en réjouis, je vais paroître devant ton trône. Dans peu
 » de jours mon ame libre de sa dépouille commencera de t'offrir
 » plus dignement cet immortel hommage qui doit faire mon bon-
 » heur durant l'éternité. Je compte pour rien tout ce que je ferai
 » jusqu'à ce moment. Mon corps vit encore, mais ma vie morale
 » est finie. Je suis au bout de ma carrière & déjà jugée sur le
 » passé. Souffrir & mourir est tout ce qui me reste à faire ; c'est
 » l'affaire de la nature : mais moi j'ai tâché de vivre de manière
 » à n'avoir pas besoin de songer à la mort, & maintenant qu'elle
 » approche, je la vois venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein
 » d'un père, n'est pas en souci du réveil ».

CE discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça, brilloient d'un feu surnaturel ; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante, & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage tandis qu'elle parloit.

LE Pasteur lui-même, saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

MADAME, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & seches prières que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il

vous appelle à lui pour couronner vos vertus , puissions-nous , tous tant que nous sommes , vivre & mourir comme vous ! Nous ferons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

IL voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis , lui dit-elle , & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-temps , qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester , & je sortis là-dessus.

EN rentrant , je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet , mais d'un autre ton , & comme sur une matière indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans , & de ses Ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde , disoit-il , comme des messagers de mort , parce que dans l'opinion commune qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes , on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre , il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes , c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent , & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au sein qu'on prend d'écarter de lui les Démon , il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'achève , & c'est dans cet état d'effroi que l'Église aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grace au Ciel , dit Julie , de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter , & qui , vendant le Paradis aux riches , portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité , & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. Pespère , dit-elle en me regardant , que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes opposées , & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste , en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre , ils sauront assez bien mourir.

DANS la suite de cet entretien , qui fut moins serré & plus in-

terrompu que je ne vous le rapporte , j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela renoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré , elle ne fongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne ; soit pour donner le change à notre affliction , soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort , disoit-elle , est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie , je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout : il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital , un objet de dégoût & d'ennui , tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air , il en faudra écarter mes enfans , ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur , personne ne me reconnoitra plus ; je ne serai plus la même , vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée , & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai , moi vivante , l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis , comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela , j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe , j'aime , je suis aimée , je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblable se passoient entre la malade , le Pasteur , quelquefois le Médecin , la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours présente , & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie , elle étoit prompte à la servir. Le reste du temps , immobile & presque inanimée , elle la regardoit sans rien dire , & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

POUR moi , craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser , je pris le moment que le Ministre & le Médecin s'étoient mis à causer ensemble , & m'approchant d'elle , je lui dis à l'oreille ; voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner !

OUI , me dit-elle tout bas , je parle trop pour une malade , mais

non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens , je n'en fais plus , mais j'en ai fait. Je faisois en santé qu'il falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de répondre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé , & pratiquer ce que j'avois résolu.

LE reste de la journée , à quelques accidens près , se passa avec la même tranquillité , & presque de la même manière que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit , comme en pleine santé , douce & caressante ; elle parloit avec le même sens , avec la même liberté d'esprit ; même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus , & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

JE n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête , elle me dit , vous m'avez prévenue , j'avois à vous parler. Fort bien , lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devants , laissez-moi m'expliquer le premier.

ALORS m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement , je lui dis : Julie , ma chère Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui , continuai-je , voyant qu'elle me regardoit avec surprise ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble ? Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains , & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ; qui , moi ? je veux vous quitter ? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? Avez-vous si-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant , repris-je , vous mourez contente . . . j'en ai vu . . . je le vois . . . Arrêtez , dit-elle ; il est vrai je meurs contente , mais c'est de mourir comme j'ai vécue , digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage , je ne vous dirai rien de plus ; mais voici , continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet , où vous acheverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier étoit une lettre , & je vis qu'elle

vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez de plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte; j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

ELLE me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il fait sa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! lui seroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il cessé de m'aimer? Quoi! mon père!..... ce père si tendre..... m'abandonner ainsi!..... me laisser mourir sans le voir!..... sans recevoir sa bénédiction!..... ses derniers embrassemens!..... O, Dieu! quels reproches amers il se fera, quand il ne me trouvera plus!..... Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de son père malade, que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille!... Quelle vie sera la sienne? Il sera seul, il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir, & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile prière, qu'elle avoit dit être celle du malade.

ELLE revint à moi. Je me sens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en font le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus; le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien! Ah! croyez que, si je

mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous. Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance, ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

CE jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du Ministre l'après midi, l'entretien du soir avec moi, l'avoient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

LE lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misère; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos, qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que, s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoi que j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

CE discours, auquel je ne compris rien, me déterminait pourtant. Un malhonnête-homme eût pu dire la même chose; mais

il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystère, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il passa devant elle ; elle ne le reconnut point , & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche & le reconnoit à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie ; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout ; elle n'étoit plus sensible à rien.

JE n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consolait & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, & se trouva si mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène, & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appelée, & à force de temps & de soins la malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

LE calme se rétablit ; mais l'allarme avoit été si chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit-là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le diner pour le faire fortir.

DURANT le repas, du Bosson, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce discours s'adressoit à elle ; sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le

fiens; & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincèrement, que déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre, il lui échappe : ah ! malheureux, d'où viens-tu ? se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

LE reste est facile à imaginer. En un moment on fut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétextait que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

CETTE scène n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi Claire & moi seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

ELLE commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper, & qui lui rappelloit si vivement les premiers temps de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entière, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre,

terre , & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course , marquoit , selon toute apparence , dans sa carrière naturelle , le point de séparation des biens & des maux.

ELLE remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien , un entendement sain , une figure prévenante , de l'avoir fait naître dans un pays de liberté , & non parmi des esclaves , d'une famille honorable , & non d'une race de malfaiteurs , dans une honnête fortune , & non dans les grandeurs du monde , qui corrompent l'ame , ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père & d'une mère , tous deux vertueux & bons , pleins de droiture & d'honneur , & qui , tempérant les défauts l'un de l'autre , avoient formé sa raison sur la leur , sans lui donner leurs foiblesses ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte , qui , loin d'abrutir l'homme , l'ennoblit & l'éleve , qui ne favorisant ni l'impiété , ni le fanatisme , permet d'être sage & de croire d'être humain & pieux tout à la fois.

APRÈS cela , ferrant la main de sa Cousine , qu'elle tenoit dans la sienne , & la regardant de cet œil que vous devez connoître , & que la langueur rendoit encore plus touchant , tous ces biens , dit-elle , ont été donnés à mille autres ; mais celui-ci ! le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme , & j'eus une amie. Il nous fit naître en même temps ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre , il nous unit dès le berceau , je l'ai conservée tout le temps de ma vie , & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde , & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? De quels maux ne me consolait-elle pas ? Qu'eussé-je été sans elle ? Que n'eût-elle pas fait de moi , si je l'avois mieux écoutée ? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui ! Claire , pour toute réponse , baissa la tête sur le sein de son amie , & voulut soulager ses sanglots par des pleurs ; il ne fut pas possible. Julie la pressa long-temps contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

ELLES se remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon père s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres, il étoit honnête-homme, & pensoit ce qu'il disoit. Étoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non ; je ne connus d'abord de lui que son langage, & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme disoit mon père, à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

ELLE s'étendit, avec complaisance, sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Édouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle : mais si le ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres &

Le déshonneur ; peut-être pis encore si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point : mais elle foutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne fait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Hé bien ! s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. Saint-Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lû sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

VOYEZ donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être ; le présent, l'avenir me flattoient également : la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur, monté par degrés, étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir : il étoit venu sans être attendu ; il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point ? Un état permanent est-il fait pour l'homme ? non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux ; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente sans cesse ; la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'auroit coûtés ! Tout se se-

roit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas fallu mourir? Peut-être mourir la dernière de tous, peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie, & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; si même on peut appeler mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis; non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi. . . . Et puis, nous nous rejoindrons, j'en suis sûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je sus heureuse, je le suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

ELLE en étoit-là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

ELLE n'eût pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit, avec la même tranquillité, des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

EN suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état

des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenans qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (93) ! Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes ? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps, qui jadis habita la terre, puisse y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de sa présence, elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées, elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens : mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lisons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face à face (94). Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Être éternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux, ni aux oreilles, mais au cœur.

(93) Platon dit qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matière dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici-bas asservis à leurs passions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres, qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps ; voilà, dit-il, ce qui produit

ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetières, en attendant de nouvelles trans migrations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas.

(94) Cela me paroît très-bien dit : car qu'est ce que voir Dieu face à face, si ce n'est lire dans la suprême Intelligence ?

JE compris à la réponse du Pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux, étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie, où la foi se rapprochoit de la raison.

ELLE se complaisoit tellement à ses idées, que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce, dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mère présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent ferrée.

QUOIQUE le Pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prit son silence, sur d'autres points, pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'âme des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

CELA peut être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous, que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espèce d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers;

ils me le feront donc encore : ne les voir (95) plus seroit une peine, & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur feront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pasteur n'aura pas la dernière place.

AINSI se passèrent les entretiens de cette journée, où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Ministre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus aimable; en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours la fermeté du sage, & toujours la douceur du Chrétien. Point de prétentions, point d'appréts, point de sentences; par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Si-tôt qu'elle étoit remise, elle consolait les autres. On voyoit, on sentoit son retour; son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante; on avoit le sourire à la bouche, & les yeux en larmes. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même, & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

VERS le soir elle eut encore un accident qui, bien que moins

(95) Il est aisé de comprendre que par le mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel Dieu nous voit, & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits: mais la raison la conçoit très-bien, & mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

dre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire ; la maladie est dans le sang.

SE sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en aperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir ; tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit : je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet. Non, repris-je ; tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

LE souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière, fit approcher la table, & ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet. Non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (96). On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir, car cela ne peut se dire ! Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa Cousine. J'aperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de temps à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon,

(96) Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain temps.

chon , à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

LE vin tarδοit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave , on ne la trouva point ; & l'on jugea , comme il étoit vrai , que le Valet-de-chambre du Baron , qui en étoit chargé , l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations , il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq , & que le vin manquoit sans que personne s'en fût aperçu , malgré plusieurs nuits de veille (97). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi , soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques , j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave , & j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

LA bouteille arrivée , on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre , & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fançon ; mais comme à la dérobee & craignant toujours d'en trop dire.

LE jeûne , la foiblesse , le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah ! dit-elle , vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard , ce n'étoit pas la peine de commencer , car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet , elle se mit à babiller , très-sensément pourtant , à son ordinaire , mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant , c'est que son teint n'étoit point allumé ; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour lors , l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif , alternativement sur Julie , sur moi , sur la Fançon , mais principalement sur le Mé-

(97) Lecteurs à beaux laquais , ne demandez point , avec un ris moqueur , où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris , on les avoit faits. Le

Nouv. Héloïse. Tome II.

problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie , & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne font point ceci ou cela ? ils font ce qu'on les fait être.

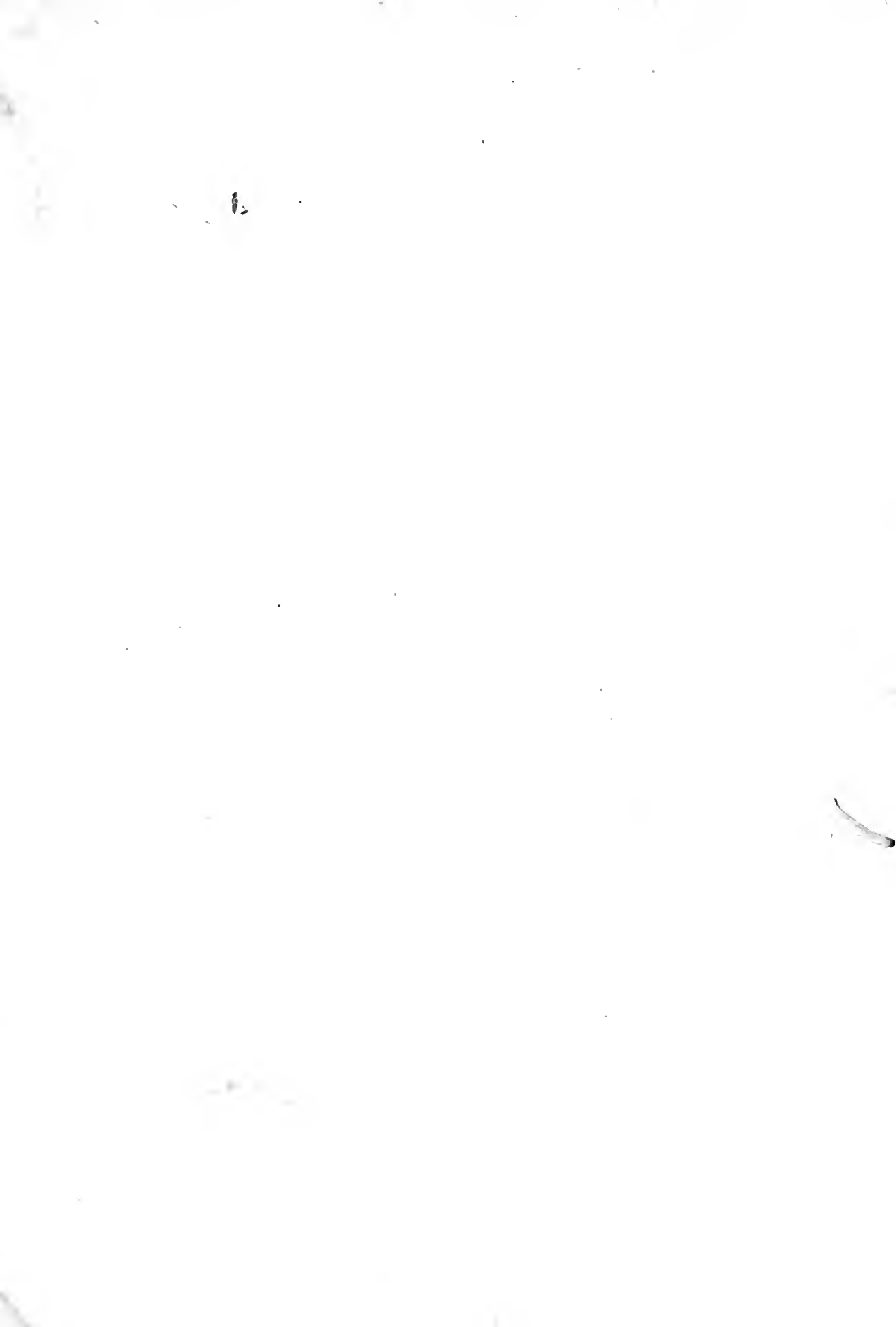
B b b

decin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler , mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

FANCHON, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui ; . . . que la dernière convulsion avoit été moins forte ; . . . que la soirée . . . elle resta interdite. Et Claire, qui, pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

IL eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boffon se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point-là d'ivresse, ni de fièvre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien ! Monsieur . . . le pouls ? . . . la fièvre ? . . . la voix lui manquoit ; mais ces mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience, il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, faute au cou du Médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglottant & pleurant à chaudes larmes, & , toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah ! Monsieur ! si vous nous la rendez, vous ne la favez pas seule.

JULIE vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup





de foudre ; il amortit aussi tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

EN un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire, jusqu'à la lie, la coupe amère & douce de la sensibilité.

QUAND il fut question de se quitter, Madame d'Orbe qui partagea le lit de sa Cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait, si son mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes-de-chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zèle, que, ni par ordres, ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'ENTENDIS durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmèrent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... Saint-Preux!... cher Saint-Preux!... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées : l'une évanouie & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

ADORATEUR de Dieu, Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins

moi-même. Revenu du premier faïffissement, je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer, car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloït avec une espèce de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnées, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

EN entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant, par longs intervalles, des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation, lâché mal-à-propos, ne la mit en fureur.

JE n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque temps la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle aperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espèce d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irritèrent violemment & m'en attirèrent de très-piquans. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser: ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

GENS sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Madame d'Orbe Après avoir mis ordre aux enfans, à Madame d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'aie aimée, il fallut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chute, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleurs, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

EN approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre : Monsieur, Monsieur, hâtez-vous ; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoit de larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux, autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche ; je la vois sur ce lit habillée & parée : le cœur me bat ; je l'examine Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie si-tôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colère : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scène. Tout étoit déguisé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

MON beau-père allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau,

& traversant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de Julie; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah ! ma bonne maîtresse ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux ;... hélas ! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ?.....

AU milieu des exclamations que lui arrachoit son zèle & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe ; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage ; tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient : elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desire, chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

SI-TÔT qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chère ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, & quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguèrent la parure. Ensuite l'exposant sur un

lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'ÉTOIT au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide, qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, &, quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

ELLE m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes (98). Puis s'approchant du lit, elle baïsa le voile, en couvrit, en pleurant, la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante: » Mau- » dite soit l'indigne main qui jamais levera ce voile! maudit soit » l'œil impie qui verra ce visage défiguré »! Cette action, ces mots frappèrent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée

(98) On voit assez que c'est le songe de Saint-Preux, dont Madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggère l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce

même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit, parce qu'il arrivera; mais il arrive, parce qu'il a été prédit.

dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (99).

LE fort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais Madame d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle; & ce qui la soulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir; je ne me rebuiterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

UN seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences, de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La première fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux: car le spectacle des passions violentes de toute espèce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leur excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devraient craindre (100). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

EN entrant elle jetta un coup d'œil sur la table & vit deux couverts.

[99] Le Peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

(100) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les romans.

verts. A l'instant elle s'affit sur la première chaise qu'elle trouva derrière elle, sans vouloir se mettre à table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisième couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa Cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la première cuillerée de potage à sa bouche qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque ce que faisoit - là ce couvert, puisqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raison, & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonflait, sa respiration devenoit haute & ressembloit à des soupirs. Enfin elle se leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

LE lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices, & d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Genève plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paroisent les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible; &, après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisième couvert qu'on avoit mis comme la veille.

CLAIRE au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jeta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

HENRIETTE, fière de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mère le nom de maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais, enhardie par le succès, & par mon approbation, qu'elle remarquoit fort bien, elle

s'avisa de porter la main sur une cuillier & de dire dans une saillie ; Claire , veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mère en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire , tend son assiette en disant : oui , mon enfant , donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarément dans ses yeux , & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage , & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigestion , qui l'eût infailliblement étouffée , si elle eût continué de manger. Dès ce moment , je résolus de supprimer tous ces jeux , qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie , il vaut mieux la laisser souffrir davantage , & ne pas exposer sa raison.

VOILA , mon cher , à-peu-près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron , Claire monte chez lui tous les matins , soit tandis que j'y suis , soit quand j'en fors ; ils passent une heure ou deux ensemble , & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade , précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire , & lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela , elle n'est pas encore au point de la tristesse ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre , c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie ; il est venu de moi le premier , & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père , son amie , son mari , ses enfans , tout vous attend , tout vous desire , vous êtes nécessaire à tous. Enfin , sans m'expliquer davantage , venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que personne.

L E T T R E X L I X .

D E J U L I E A S A I N T - P R E U X .

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs.

JE me suis long - temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile. Qui fait si, me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eût point tourné? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre; il me soutient quand mes forces m'abandonnent; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire; la vertu me reste sans tâche, & l'amour m'est resté sans remords.

JOSE m'honorer du passé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous? Quels dangers j'ai courus sans le savoir! A quels dangers plus grands j'allois être exposée! Sans doute je sentoies pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la ver-

tu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant , le ciel ne m'ôte rien de regrettable , & met mon honneur à couvert. Mon ami , je pars au moment favorable ; contente de vous & de moi , je pars avec joie , & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

J'É prévois vos douleurs ; je les sens : vous restez à plaindre , je le fais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère , vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long - temps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins , vos plaisirs , votre amitié , tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

SONGEZ qu'il vous reste une autre Julie , & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie ; unissez-vous pour conserver l'autre ; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre , en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble ? Non , Claire & Julie seront si bien confondues , qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie , elle en fera la confidente & l'objet : vous serez heureux par celle qui vous restera , sans cesser d'être fidèle à celle que vous aurez perdue ; & après tant de regrets & de peines , avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe , vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'EST dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez; il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il fera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste; ma confiance ne me trompera pas.

JE n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je fais quels soins va vous coûter leur éducation; mais je fais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût, inséparables de cet emploi, dites-vous, ils sont les enfans de Julie; il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le soumets à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfaisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère..... vous savez s'ils lui étoient chers. ... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frère que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites leur..... je me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine; je crois rester avec eux.

ADIEU, adieu, mon doux ami..... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien..... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens? Ce n'est plus moi qui te parle; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les

vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne feras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi ; sans toi, quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

L E T T R E L.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler, a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la fait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez ! vous qui partagez ma perte, venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

MAIS avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je fais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche ; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être

en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le fais ni le veux savoir. On s'en doute , je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire , & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Étange , & pourroit se résoudre à en épouser une autre , n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche , que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi , je vous déclare que tout homme , quel qu'il puisse être , qui désormais m'osera parler d'amour , ne m'en reparlera de sa vie.

SONGEZ aux soins qui vous attendent , aux devoirs qui vous sont imposés , à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent , son père se consume insensiblement ; son mari s'inquiète & s'agite ; il a beau faire , il ne peut la croire anéantie ; son cœur , malgré qu'il en ait , se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle , il lui parle , il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois , & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il est bien digne du généreux Édouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

VENEZ donc , chers & respectables amis ; venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite , du séjour de l'éternelle paix , cette ame encore aimante & sensible se plaît à revenir parmi nous , à retrouver ses amis pleins de sa mémoire , à les voir imiter ses vertus , à s'entendre honorer par eux , à les sentir embrasser sa tombe , & gémir en prononçant son nom. Non , elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet , je la sens à chaque pas , à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine , en allant au Temple... j'aperçois... j'aperçois le lieu triste & respectable... Beauté , c'est donc-là ton dernier asyle!... confiance , amitié , vertus , plaisirs , folâtres jeux , la terre a tout englouti...

Je me sens entraînée.... j'approche en frissonnant.... je crains de fouler cette terre sacrée.... je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds.... j'entends murmurer une voix plaintive!.... Claire! ô ma Claire! où es-tu? Que fais-tu loin de ton amie?.... Son cercueil ne la contient pas toute entière.... il attend le reste de sa proie.... il ne l'attendra pas long-temps (101).

(101) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui

prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devoit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement, doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

F I N.

T A B L E
DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE. de l'Amant de Julie à Milord Édouard.

*E*Nnuyé de la vie, il cherche à justifier le suicide. Page 1

LETTRE II. Réponse.

Milord Édouard réfute avec force les raisons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriser le suicide. 11

LETTRE III. de Milord Édouard à l'Amant de Julie.

Il propose à son ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. 18

LETTRE IV. Réponse.

Résignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Édouard. 20

LETTRE V. de Milord Édouard à l'Amant de Julie.

Il a tout disposé pour l'embarquement de son ami en qualité d'Ingénieur sur un vaisseau d'une Escadre Angloise. Ibid.

LETTRE VI. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

Tendres adieux à Madame d'Orbe & à Madame de Wolmar. 21

LETTRE VII. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

Elle presse le retour de sa Cousine. 22

LETTRE VIII. Réponse de Mad. d'Orbe à Mad. de Wolmar:

Projet de Madame d'Orbe, devenue veuve, d'unir un jour sa fille au fils aîné de Madame de Wolmar. 29

Nouv. Héloïse. Tome II.

Ddd

- LETTRE IX. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.
Il lui annonce son retour. Page 37
- LETTRE X. de Monsieur de Wolmar à l'Amant de Julie.
Il lui apprend que sa femme vient de lui ouvrir son cœur sur ses égaremens passés, & il lui offre sa maison. 42
- LETTRE XI. de Madame d'Orbe à l'Amant de Julie.
 Dans cette Lettre étoit incluse la précédente.
Madame d'Orbe joint son invitation à celle de Monsieur & de Madame de Wolmar. ibid.
- LETTRE XII. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Réception que Mr. & Madame de Wolmar font à Saint-Preux. 43
- LETTRE XIII. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.
Elle l'instruit de l'état de son cœur, de la conduite de Saint-Preux, de la bonne opinion de Monsieur de Wolmar pour son nouvel hôte, & de sa sécurité sur la vertu de sa femme. 52
- LETTRE XIV. Réponse de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Elle lui représente le danger qu'il pourroit y avoir à prendre son mari pour confident. 58
- LETTRE XV. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Elle lui renvoye Saint-Preux, dont elle loue les façons. 62
- LETTRE XVI. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Il lui détaille la sage économie qui règne dans la maison de Monsieur de Wolmar. 68
- LETTRE XVII. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Description d'une agréable solitude. 99
- LETTRE XVIII. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.
Caractère de Monsieur de Wolmar, instruit même avant son ma-

- riage de tout ce qui s'est passé entre sa femme & Saint-Preux.*
Page 119
- LETTRE XIX. Réponse de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Elle dissipe les allarmes de sa Cousine au sujet de Saint-Preux. 130
- LETTRE XX. de Monsieur de Wolmar à Madame d'Orbe.
Il lui annonce son départ, & l'instruit du projet qu'il a de confier l'éducation de ses enfans à Saint-Preux. 138
- LETTRE XXI. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Affliction de Madame de Wolmar. Secret fatal qu'elle révèle à Saint-Preux. 143
- LETTRE XXII. de Madame de Wolmar à son mari.
Elle lui reproche de jouir durement de la vertu de sa femme. 146
- LETTRE XXIII. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Danger que courent Madame de Wolmar & Saint-Preux sur le lac de Genève. Ils parviennent à prendre terre. Ils se embarquent pour revenir à Clarens. Horrible tentation de Saint-Preux. Ibid.
- LETTRE XXIV. de Milord Édouard à Saint-Preux.
Conseils & reproches. Éloges d'Abauzit, citoyen de Genève. Retour prochain de Milord Édouard. 155
- LETTRE XXV. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Il assure à son ami qu'il a recouvré la paix de l'ame; lui fait un détail de la vie privée de Monsieur & de Madame de Wolmar. 159
- LETTRE XXVI. de Saint-Preux à Milord Édouard.
Douceurs du recueillement dans une assemblée d'amis. 190
- LETTRE XXVII. de Milord Édouard à Saint-Preux.
Il lui demande l'explication des chagrins secrets de Madame de

Wolmar, desquels Saint-Preux lui avoit parlè dans une lettre qui n'a pas été reçue. Page 221

LETTRE XXVIII. de Saint-Preux à Milord Édouard.

Incrédulité de Monsieur de Wolmar, cause des chagrins secrets de Julie. 222

LETTRE XXIX. de Saint-Preux à Milord Édouard.

Arrivée de Madame d'Orbe avec sa fille chez Monsieur de Wolmar. Transports & fêtes à l'occasion de cette réunion. 232

LETTRE XXX. de Saint-Preux à Milord Édouard.

Ordre & gaieté qui règnent chez Monsieur de Wolmar dans le temps des vendanges. Le Baron d'Étange & Saint-Preux sincèrement réconciliés. 238

LETTRE XXXI. de Saint-Preux à Monsieur de Wolmar.

Saint-Preux parti avec Milord Édouard pour Rome. Il témoigne à Monsieur de Wolmar la joie où il est d'avoir appris qu'il lui destine l'éducation de ses enfans. 247

LETTRE XXXII. de Saint-Preux à Madame d'Orbe.

Il lui rend compte de la première journée de son voyage. Nouvelles faiblesses de son cœur. Songe funeste. Milord Édouard le ramene à Clarens pour le guérir de ses craintes chimériques. Sûr que Julie est en bonne santé, Saint-Preux repart sans la voir. 249

LETTRE XXXIII. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux Cousines. Impressions que fait sur Claire le rêve de Saint-Preux. 256

LETTRE XXXIV. de Monsieur de Wolmar à Saint-Preux.

Il le plaisante sur son rêve, & lui fait quelques légers reproches sur le ressouvenir de ses anciennes amours. 258

LETTRE XXXV. de Saint-Preux à Monsieur de Wolmar.

Anciennes amour sde Milord Édouard. Motif de son voyage à Rome. Dans quel dessein il a emmené avec lui Saint-Preux. Celui-ci ne souffrira pas que son ami fasse un mariage indécent; il demande à ce sujet conseil à Monsieur de Wolmar, & lui recommande le secret.

Page 259

LETTRE XXXVI. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

Elle a pénétré les secrets sentimens de sa Cousine pour Saint-Preux; lui représente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conseille de l'ave

263

LETTRE XXXVII. d'Henriette à sa mère.

Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde; lui demande des présens pour son petit Mali, & ne s'oublie pas elle-même.

274

LETTRE XXXVIII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la nôce de son frère.

275

LETTRE XXXIX. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Elle instruit sa Cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve.

276

LETTRE XL. de Milord Édouard à Monsieur de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ses aventures. Effet de la sage conduite de Saint-Preux. Il accepte les offres que lui a fait Monsieur de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours.

288

LETTRE XLI. de Monsieur de Wolmar à Milord Édouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & Saint-Preux, le bonheur de sa maison.

295

LETTRE XLII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Caractère, goûts & mœurs des habitans de Genève. Page 297

LETTRE XLIII. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec Madame d'Orbe ; lui donne des conseils relatifs à ce projet , & combat ses maximes sur la prière & sur la liberté. 304

LETTRE XLIV. de Saint-Preux à Madame de Wolmar.

Il se refuse au projet formé par Madame de Wolmar de l'unir à Madame d'Orbe , & par quels motifs. Il défend son sentiment sur la prière & sur la liberté. da 315

LETTRE XLV. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

*Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié , & à quelle occasion. Douceurs du désir , charme de l'illusion. Dévotion de Julie , & quelle. Ses allarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées , & par quelles raisons. Elle informe Saint-Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pres-
sentiment.* 329

LETTRE XLVI. de Fanchon Anet à Saint-Preux.

Madame de Wolmar se précipite dans l'eau , où elle voit tomber un de ses enfans. 345

LETTRE XLVII. à Saint-Preux , commencée par Madame d'Orbe , & achevée par Monsieur de Wolmar.

Mort de Julie. 347

LETTRE XLVIII. de Monsieur de Wolmar à Saint-Preux.

Détail circonstancié de la maladie de Madame de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille & avec un Ministre , sur les objets les plus importants. Retour de Claude Anet Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa Cousine. On la croit faussement rendue à la vie , & à quelle occasion.

Comment le rêve de Saint-Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. Page 347

LETTRE XLIX. de Julie à Saint-Preux : cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

Julie regarde sa mort comme un bienfait du Ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau Saint-Preux à épouser Madame d'Orbe, & le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. 387

LETTRE L. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, & lui déclare en même-temps qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé ; lui annonce chez Monsieur de Wolmar des dispositions prochaines à abjurer son incrédulité ; l'invite, lui & Milord Édouard, à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre, & de la plus amère douleur. 390

Fin de la Table.



